This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07580448 8

The
Gordon Lester Ford
Collection
Presented by his Sons
Worthington Chauncey Ford
and
Paul Leicester Ford
to the
New York Public Library.

THÉATRE
DE VOLTAIRE.

TOME SEPTIÈME.

THÉATRE

DE VOLTAIRE.

TOME SEPTIÈME.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M. DCCCIX.

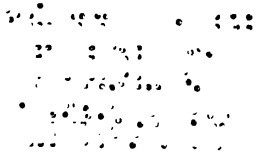
THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1900.

TANCRÈDE,

TRAGÉDIE

Représentée, pour la première fois, le 3 septembre 1760.



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
165850
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1900.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

A MADAME

LA MARQUISE DE POMPADOUR.

MADAME,

TOUTES les épîtres dédicatoires ne sont pas de lâches flatteries, toutes ne sont pas dictées par l'intérêt; celles que vous reçûtes de M. Crébillon, mon confrère à l'académie, et mon premier maître dans un art que j'ai toujours aimé, fut un monument de sa reconnaissance : le mien durera moins, mais il est aussi juste. J'ai vu dès votre enfance les grâces et les talents se développer; j'ai reçu de vous, dans tous les temps, des témoignages d'une bonté toujours égale. Si

quelque censeur pouvait désapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, madame, et je dois le dire. J'ose encore plus, j'ose vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très grand nombre de véritables gens de lettres, de grands artistes, d'hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales sont affreuses, je le sais; la littérature en sera toujours troublée, ainsi que tous les autres états de la vie. On calomniera toujours les gens de lettres comme les gens en place; et j'avouerai que l'horreur pour ces cabales m'a fait prendre le parti de la retraite, qui seule m'a rendu heureux. Mais j'avoue en même temps que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions, que jamais vous ne reçûtes d'impression de l'imposture secrète qui blesse sourdement le mérite, ni de l'imposture publique qui l'attaque insolemment. Vous avez fait du bien avec discernement, parce que vous avez jugé par vous-même; aussi je n'ai connu ni aucun homme de lettres, ni aucune personne sans prévention, qui ne rendît justice à votre caractère, non-seulement en public, mais dans les conversations particulières, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, madame, que c'est quelque chose que le suffrage de ceux qui savent penser.

De tous les arts que nous cultivons en France,

l'art de la tragédie n'est pas celui qui mérite le moins l'attention publique; car il faut avouer que c'est celui dans lequel les Français se sont le plus distingués. C'est d'ailleurs au théâtre seul que la nation se rassemble; c'est là que l'esprit et le goût de la jeunesse se forment: les étrangers y viennent apprendre notre langue; nulle mauvaise maxime n'y est tolérée, et nul sentiment estimable n'y est débité sans être applaudi; c'est une école toujours subsistante de poésie et de vertu.

La tragédie n'est pas encore peut-être tout à-fait ce qu'elle doit être; supérieure à celle d'Athènes en plusieurs endroits, il lui manque ce grand appareil que les magistrats d'Athènes savaient lui donner.

Permettez-moi, madame, en vous dédiant une tragédie, de m'étendre sur cet art des Sophocle et des Euripide. Je sais que toute la pompe de l'appareil ne vaut pas une pensée sublime, ou un sentiment; de même que la parure n'est presque rien sans la beauté. Je sais bien que ce n'est pas un grand mérite de parler aux yeux; mais j'ose être sûr que le sublime et le touchant portent un coup beaucoup plus sensible, quand ils sont soutenus d'un appareil convenable, et qu'il faut frapper l'âme et les yeux à la fois. Ce sera le partage des génies qui viendront après nous.

J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'est dans cet esprit, madame, que je dessinai la faible esquisse que je soumets à vos lumières. Je la crayonnai dès que je sus que le théâtre de Paris était changé, et devenait un vrai spectacle. Des jeunes gens de beaucoup de talent la représentèrent avec moi sur un petit théâtre que je fis faire à la campagne. Quoique ce théâtre fût extrêmement étroit, les acteurs ne furent point gênés; tout fut exécuté facilement : ces boucliers, ces devises, ces armes qu'on suspendait dans la lice, fesaient un effet qui redoublait l'intérêt, parce que cette décoration, cette action devenait une partie de l'intrigue. Il eût fallu que la pièce eût joint à cet avantage celui d'être écrite avec plus de chaleur, que j'eusse pu éviter les longs récits, que les vers eussent été faits avec plus de soin. Mais le temps où nous nous étions proposé de nous donner ce divertissement ne permettait pas de délai; la pièce fut faite et apprise en deux mois. [1]

Mes amis me mandent que les comédiens de Paris ne l'ont représentée que parce qu'il en courait une grande quantité de copies infidèles. Il a donc fallu la laisser paraître avec tous les défauts que je n'ai pu corriger. Mais ces défauts même

instruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût. [a]

Il y a encore dans cette pièce une autre nouveauté qui me paraît mériter d'être perfectionnée; elle est écrite en vers croisés. Cette sorte de poésie sauve l'uniformité de la rime; mais aussi ce genre d'écrire est dangereux, car tout a son écueil. Ces grands tableaux, que les anciens regardaient comme une partie essentielle de la tragédie, peuvent aisément nuire au théâtre de France, en le réduisant à n'être presque qu'une vaine décoration; et la sorte de vers que j'ai employés dans *Tancrède* approche peut-être trop de la prose. Ainsi il pourrait arriver qu'en voulant perfectionner la scène française, on la gâterait entièrement. Il se peut qu'on y ajoute un mérite qui lui manque, il se peut qu'on la corrompe.

J'insiste seulement sur une chose, c'est la variété dont on a besoin dans une ville immense, la seule de la terre qui ait jamais eu de spectacles tous les jours. Tant que nous saurons maintenir par cette variété le mérite de notre scène, ce talent nous rendra toujours agréables aux autres peuples; c'est ce qui fait que des personnes de la plus haute distinction représentent souvent nos ouvrages dramatiques en Allemagne, en Italie, qu'on les traduit même en Angleterre, tandis que nous voyons dans nos provinces des salles de spec-

tacles magnifiques, comme on voyait des cirques dans toutes les provinces romaines; preuve incontestable du goût qui subsiste parmi nous, et preuve de nos ressources dans les temps les plus difficiles. C'est en vain que plusieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout genre. Je ne suis pas de l'avis de ceux qui, au sortir d'un spectacle, dans un souper délicieux, dans le sein du luxe et du plaisir, disent gaiement que tout est perdu; je suis assez près d'une ville de province, aussi peuplée que Rome moderne, et beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, et qui vient de construire en même temps le plus bel hôpital du royaume, et le plus beau théâtre. De bonne foi, tout cela existerait-il si les campagnes ne produisaient que des ronces?

J'ai choisi pour mon habitation un des moins bons terrains qui soient en France; cependant rien ne nous y manque. Le pays est orné de maisons qu'on eût regardées autrefois comme trop belles; le pauvre qui veut s'occuper y cesse d'être pauvre; cette petite province est devenue un jardin riant. Il vaut mieux sans doute fertiliser sa terre, que de se plaindre à Paris de la stérilité de sa terre (1).

Me voilà, madame, un peu loin de *Tancrède;* j'abuse du droit de mon âge, j'abuse de vos moments, je tombe dans les digressions, je dis peu

en beaucoup de paroles. Ce n'est pas là le caractère de votre esprit; mais je serais plus diffus si je m'abandonnais aux sentiments de ma reconnaissance. Recevez, avec votre bonté ordinaire, madame, mon attachement et mon respect, que rien ne peut altérer jamais.

PERSONNAGES.

ARGIRE,
TANCRÈDE,
ORBASSAN,
LORÉDAN,
CATANE,
} chevaliers.

ALDAMON, soldat.

AMÉNAIDE, fille d'Argire.

FANIE, suivante d'Aménaïde.

Plusieurs chevaliers assistant au conseil.

Écuyers, soldats, peuple.

La scène est à Syracuse, d'abord dans le palais d'Argire et dans une salle du conseil, ensuite dans la place publique sur laquelle cette salle est construite. L'époque de l'action est de l'année 1005. Les Sarrasins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuvième siècle; Syracuse avait secoué leur joug. Des gentilshommes normands commençaient à s'établir vers Salerne, dans la Pouille. Les empereurs grecs possédaient Messine; les Arabes tenaient Palerme et Agrigente.

TANCRÈDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS RANGÉS EN DEMI-CERCLE.

ARGIRE.

Illustres chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez, par égard au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser nos tyrans,
Et former un État triomphant et tranquille;
Syracuse en ses murs a gémi trop long-temps
Des desseins avortés d'un courage inutile.
Il est temps de marcher à ces fiers Musulmans,
Il est temps de sauver d'un naufrage funeste
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux,
La liberté : c'est là que tendent tous nos vœux.
Deux puissants ennemis de notre république,
Des droits des nations, du bonheur des humains,
Les Césars de Byzance, et les fiers Sarrasins,

Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
Ces despotes altiers, partageant l'univers,
Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
Le Grec a sous ses lois les peuples de Messine;
Le hardi Solamir insolemment domine
Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,
Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna;
Et tout de Syracuse annonçait la ruine.
Mais nos communs tyrans, l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous;
Ils ont perdu leur force en disputant leur proie.
A notre liberté le ciel ouvre une voie;
Le moment est propice, il en faut profiter.
La grandeur musulmane est à son dernier âge;
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage,
Le grand Léon (1) dans Rome, armé d'un saint courage,
Nous ont assez appris comme on peut la domter.

(1) Par le grand Léon, M. de Voltaire entend Léon IV, et non le pape Léon I, connu dans les cloîtres sous le nom de saint Léon, de Léon-le-Grand. Ce saint Léon est le premier pape qui ait approuvé le supplice des hérétiques. Il dit dans ses lettres que le tyran Maxime, en punissant de mort Priscillien, a rendu un grand service à l'Église; et il poursuivit avec violence ce qui restait de priscillianistes en Espagne. Les légendaires racontent qu'un jour une femme lui ayant baisé la main, il sentit un mouvement de concupiscence; qu'en conséquence il se coupa la main. Mais la Vierge la lui rendit quelques jours après, afin qu'il pût célébrer la messe. C'est depuis ce temps qu'on baise les pieds du pape, attendu que le pied étant enveloppé dans une pantoufle, le saint père court moins de risque d'être obligé de se le couper. On sent bien que ce n'est pas à ce pape que M. de Voltaire a pu donner le nom de Grand. D'ailleurs saint Léon vivait plusieurs siècles avant l'époque où la tragédie de *Tancrède* est placée.

Je sais qu'aux factions Syracuse livrée
N'a qu'une liberté faible et mal assurée.
Je ne veux point ici vous rappeler ces temps
Où nous tournions sur nous nos armes criminelles,
Où l'État répandait le sang de ses enfants.
Étouffons dans l'oubli nos indignes querelles.
Orbassan, qu'il ne soit qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public, et du salut de tous.
Que de notre union l'État puisse renaître;
Et si de nos égaux nous fûmes trop jaloux,
Vivons et périssons sans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il est trop vrai que les divisions
Ont régné trop long-temps entre nos deux maisons:
L'État en fut troublé; Syracuse n'aspire
Qu'à voir les Orbassans unis au sang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
En citoyen zélé j'accepte votre fille;
Je servirai l'État, vous et votre famille;
Et du pied des autels où je vais m'engager,
Je marche à Solamir, et je cours vous venger.
Mais ce n'est pas assez de combattre le Maure;
Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux:
Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux,
Que peut-être un vil peuple ose chérir encore.
De quel droit les Français, portant partout leurs pas,
Se sont-ils établis dans nos riches climats?
De quel droit un Coucy (1) vint-il dans Syracuse,
Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuse?

(1) Un seigneur de Coucy s'établit en Sicile du temps de Charles-le-Chauve.

D'abord modeste et simple, il voulut nous servir ;
Bientôt fier et superbe, il se fit obéir.
Sa race, accumulant d'immenses héritages,
Et d'un peuple ébloui maîtrisant les suffrages,
Osa sur ma famille élever sa grandeur.
Nous l'en avons punie, et, malgré sa faveur,
Nous voyons ses enfants bannis de nos rivages.
Tancrède (1), un rejeton de ce sang dangereux,
Des murs de Syracuse éloigné dès l'enfance,
A servi, nous dit-on, les Césars de Byzance;
Il est fier, outragé, sans doute valeureux;
Il doit haïr nos lois, il cherche la vengeance.
Tout Français est à craindre : on voit même en nos jours
Trois simples écuyers (2), sans bien et sans secours,
Sortis des flancs glacés de l'humide Neustrie (3),
Aux champs (4) apuliens se faire une patrie;
Et n'ayant pour tout droit que celui des combats,
Chasser les possesseurs, et fonder des États.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore;
Et nos champs, malheureux par leur fécondité,
Appellent l'avarice et la rapacité
Des brigands du Midi, du Nord et de l'Aurore.
Nous devons nous défendre ensemble et nous venger.
J'ai vu plus d'une fois Syracuse trahie;
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer;
Elle condamne à perdre et l'honneur et la vie

(1) Ce n'est pas Tancrède de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelque temps après.

(2) Les premiers Normands qui passèrent dans la Pouille, Drogon, Bateric et Ripostel.

(3) La Normandie.

(4) Le pays de Naples.

Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
Un commerce secret, fatal à son pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le sexe ni l'âge.
Venise ne fonda sa fière autorité
Que sur la défiance et la sévérité :
Imitons sa sagesse en perdant les coupables.

LORÉDAN.

Quelle honte en effet, dans nos jours déplorables,
Que Solamir, un Maure, un chef des Musulmans,
Dans la Sicile encore ait tant de partisans!
Que partout dans cette île et guerrière et chrétienne,
Que même parmi nous Solamir entretienne
Des sujets corrompus vendus à ses bienfaits!
Tantôt chez les Césars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuse ayant su s'introduire,
Nous préparant la guerre, et nous offrant la paix,
Et pour nous désunir soigneux de nous séduire!
Un sexe dangereux, dont les faibles esprits
D'un peuple encor plus faible attirent les hommages,
Toujours des nouveautés et des héros épris,
A ce Maure imposant prodigua ses suffrages.
Combien de citoyens aujourd'hui prévenus
Pour ces arts séduisants (1) que l'Arabe cultive!
Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
A nos vrais chevaliers noblement inconnus.
Que notre art soit de vaincre, et je n'en veux point d'autre.
J'espère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre;

(1) En ce temps les Arabes cultivaient seuls les sciences en Occident, et ce sont eux qui fondèrent l'école de Salerne.

Et j'approuve surtout cette sévérité
Vengeresse des lois et de la liberté.
Pour détruire l'Espagne il a suffi d'un traître (1);
Il en fut parmi nous; chaque jour en voit naître.
Mettons un frein terrible à l'infidélité;
Au salut de l'État que toute pitié cède;
Combattons Solamir, et proscrivons Tancrède.
Tancrède, né d'un sang parmi nous détesté,
Est plus à craindre encor pour notre liberté.
Dans le dernier conseil un décret juste et sage
Dans les mains d'Orbassan remit son héritage,
Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
A ce nom de Tancrède en secret attachés;
Du vaillant Orbassan c'est le juste partage,
Sa dot, sa récompense.

CATANE.

Oui, nous y souscrivons.
Que Tancrède, s'il veut, soit puissant à Byzance;
Qu'une cour odieuse honore sa vaillance;
Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
Tancrède, en se donnant un maître despotique,
A renoncé lui-même à nos sacrés remparts :
Plus de retour pour lui; l'esclave des Césars
Ne doit rien posséder dans une république.
Orbassan de nos lois est le plus ferme appui,
Et l'État, qu'il soutient, ne pouvait moins pour lui;
Tel est mon sentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre;
Ma fille m'est bien chère, il est vrai; mais enfin

(1) Le comte Julien, ou l'archevêque Opas.

Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin:
Vous savez qu'à regret on m'y vit condescendre.

LORÉDAN.

Blâmez-vous le sénat?

ARGIRE.

Non; je hais la rigueur;
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens sont à l'État, l'État seul doit les prendre.
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus: hâtons cet heureux hyménée;
Qu'il amène demain la brillante journée
Où ce chef arrogant d'un peuple destructeur,
Solamir, à la fin, doit connaître un vainqueur.
Votre rival en tout, il osa bien prétendre,
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre (1);
Il pensait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez.... dans tous les temps triomphez d'un rival:
Mes amis, soyons prêts.... ma faiblesse et mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander;
A mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder.
Vous suivre est pour mes ans un assez beau partage;
Je serai près de vous; j'aurai cet avantage;
Je sentirai mon cœur encor se ranimer,

(1) Il était très commun de marier des chrétiennes à des musulmans; et Abdalise, le fils de Musa, conquérant de l'Espagne, épousa la fille du roi Rodrigue. Cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuses.

Mes yeux seront témoins de votre fier courage,
Et vous auront vu vaincre avant de se fermer.

LORÉDAN.

Nous combattrons sous vous, seigneur; nous osons croire
Que ce jour, quel qu'il soit, nous sera glorieux;
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

SCÈNE II.

ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

Eh bien! brave Orbassan, suis-je enfin votre père?
Tous vos ressentiments sont-ils bien effacés?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère?
Dois-je compter sur vous?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit assez:
J'aime l'État, Argire; il nous réconcilie.
Cet hymen nous rapproche, et la raison nous lie;
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
Si dans notre querelle, à jamais assoupie,
Mon cœur qui vous haït ne vous eût estimé.
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne;
Mais un si noble hymen ne sera point le fruit
D'un feu né d'un instant, qu'un autre instant détruit,
Que suit l'indifférence, et trop souvent la haine.
Ce cœur, que la patrie appelle aux champs de Mars,
Ne sait point soupirer au milieu des hasards.

Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire,
Notre union naissante, à tous deux nécessaire,
La splendeur de l'État, votre intérêt, le mien;
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
Il pourra resserrer un si noble lien;
Mais sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'estime en un soldat cette mâle fierté;
Mais la franchise plaît, et non l'austérité.
J'espère que bientôt ma chère Aménaïde
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'est peu d'être un guerrier; la modeste douceur
Donne un prix aux vertus, et sied à la valeur.
Vous sentez que ma fille au sortir de l'enfance,
Dans nos temps orageux de trouble et de malheur,
Par sa mère élevée à la cour de Byzance,
Pourrait s'effaroucher de ce sévère accueil,
Qui tient de la rudesse, et ressemble à l'orgueil.
Pardonnez aux avis d'un vieillard et d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même, pardonnez à mon humeur austère :
Élevé dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politesses vaines,
A cet art de flatter, à cet esprit des cours,
La grossière vertu des mœurs républicaines.
Mais je sais respecter la naissance et le rang
D'un estimable objet formé de votre sang;
Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime,
Vous regarder en elle, et m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

SCÈNE III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMÉNAIDE.

ARGIRE.

Le bien de cet État, les voix de Syracuse,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux;
Leurs ordres réunis ne souffrent point d'excuse.
Ce noble chevalier, qui se rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
Vous connaissez son nom, son rang, sa renommée;
Puissant dans Syracuse, il commande l'armée;
Tous les droits de Tancrède entre ses mains remis.....

AMÉNAÏDE, à part.

De Tancrède!

ARGIRE.

A mes yeux sont le moins digne prix
Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore assez, seigneur; et sa présence
Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois.
Puissé-je, en méritant vos bontés et son choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'espérance!

AMÉNAÏDE.

Mon père, en tous les temps, je sais que votre cœur
Sentit tous mes chagrins, et voulut mon bonheur.
Votre choix me destine un héros en partage;
Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
Grâce à votre sagesse, ont terminé leur cours,

Du nœud qui vous rejoint votre fille est le gage;
D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbassan permettra que ce cœur étonné,
Qu'opprima dès l'enfance un sort toujours contraire,
Par ce changement même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le sein de son père.

ORBASSAN.

Vous le devez, madame; et, loin de m'opposer
A de tels sentiments, dignes de mon estime,
Loin de vous détourner d'un soin si légitime,
Des droits que j'ai sur vous je craindrais d'abuser.
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête;
C'est peu d'un tel hymen, il le faut mériter;
La victoire en rend digne; et j'ose me flatter
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

SCÈNE IV.

ARGIRE, AMÉNAIDE.

ARGIRE.

Vous semblez interdite; et vos yeux pleins d'effroi,
De larmes obscurcis, se détournent de moi.
Vos soupirs étouffés semblent me faire injure:
La bouche obéit mal lorsque le cœur murmure.

AMÉNAÏDE.

Seigneur, je l'avouerai, je ne m'attendais pas
Qu'après tant de malheurs, et de si longs débats,
Le parti d'Orbassan dût être un jour le vôtre;
Que mes tremblantes mains uniraient l'un et l'autre,
Et que votre ennemi dût passer dans mes bras.

Je n'oublierai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un asile ;
Que ma mère, à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger ;
Que des bras paternels avec elle arrachée,
A ses tristes destins dans Byzance attachée,
J'ai partagé long-temps les maux qu'elle a soufferts.
Au sortir du berceau j'ai connu les revers :
J'appris sous une mère, abandonnée, errante,
A supporter l'exil et le sort des proscrits,
L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
Et la fausse pitié, pire que les mépris.
Dans un sort avili noblement élevée,
De ma mère bientôt cruellement privée,
Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi,
Roseau faible et tremblant, n'ayant d'appui que moi.
Votre destin changea. Syracuse en alarmes
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se reposa sur vous du destin de ses armes,
Et de ses murs sanglants repoussa ses vainqueurs.
Dans le sein paternel je me vis rappelée ;
Un malheur inouï m'en avait exilée :
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je sais quel intérêt, quel espoir vous anime ;
Mais de vos ennemis je me vis la victime.
Je suis enfin la vôtre ; et ce jour dangereux
Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

ARGIRE.

Il sera fortuné, c'est à vous de m'en croire.
Je vous aime, ma fille, et j'aime votre gloire.

On a trop murmuré quand ce fier Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
Osa me proposer de l'accepter pour gendre;
Je vous donne au héros qui marche contre lui,
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon émule, à présent notre appui.

AMÉNAÏDE.

Quel appui! vous vantez sa superbe fortune;
Mes vœux, plus modérés, la voudraient plus commune.
Je voudrais qu'un héros si fier et si puissant
N'eût point pour s'agrandir dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

Du conseil, il est vrai, la prudence sévère
Veut punir dans Tancrède une race étrangère.
Elle abusa long-temps de son autorité;
Elle a trop d'ennemis.

AMÉNAÏDE.

Seigneur, ou je m'abuse,
Ou Tancrède est encor aimé dans Syracuse.

ARGIRE.

Nous rendons tous justice à son cœur indomté;
Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Illyrie;
Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars,
Moins il doit espérer de revoir sa patrie :
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMÉNAÏDE.

Pour jamais! lui? Tancrède?

ARGIRE.

Oui, l'on craint sa présence;

Et si vous l'avez vu dans les murs de Byzance,
Vous savez qu'il nous hait.

AMÉNAÏDE.

Je ne le croyais pas.
Ma mère avait pensé qu'il pouvait être encore
L'appui de Syracuse, et le vainqueur du Maure;
Et lorsque dans ces lieux des citoyens ingrats
Pour ce fier Orbassan contre vous s'animèrent,
Qu'ils ravirent vos biens, et qu'ils vous opprimèrent,
Tancrède aurait pour vous affronté le trépas.
C'est tout ce que j'ai su.

ARGIRE.

C'est trop, Aménaïde:
Rendez-vous aux conseils d'un père qui vous guide;
Conformez-vous au temps, conformez-vous aux lieux.
Solamir, et Tancrède, et la cour de Byzance,
Sont tous également en horreur à nos yeux.
Votre bonheur dépend de votre complaisance.
J'ai pendant soixante ans combattu pour l'État;
Je le servis injuste, et le chéris ingrat:
Je dois penser ainsi jusqu'à ma dernière heure.
Prenez mes sentiments; et, devant que je meure,
Consolez mes vieux ans, dont vous faites l'espoir.
Je suis prêt à finir une vie orageuse:
La vôtre doit couler sous les lois du devoir;
Et je mourrai content si vous vivez heureuse.

AMÉNAÏDE.

Ah, seigneur! croyez-moi, parlez moins de bonheur.
Je ne regrette point la cour d'un empereur.
Je vous ai consacré mes sentiments, ma vie;
Mais, pour en disposer, attendez quelques jours.

Au crédit d'Orbassan trop d'intérêt vous lie ;
Ce crédit si vanté doit-il durer toujours ?
Il peut tomber ; tout change ; et ce héros peut-être
S'est trop tôt déclaré votre gendre et mon maître.

ARGIRE.

Comment ? que dites-vous ?

AMÉNAÏDE.

Cette témérité
Vous offense peut-être, et vous semble une injure.
Je sais que dans les cours mon sexe plus flatté
Dans votre république a moins de liberté :
A Byzance on le sert ; ici la loi, plus dure,
Veut de l'obéissance, et défend le murmure.
Les Musulmans altiers, trop long-temps vos vainqueurs,
Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs ;
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles ?

ARGIRE.

Vous seule, vous, ma fille, en abusant trop d'elles.
De tout ce que j'entends mon esprit est confus :
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
La loi ne peut plus rompre un nœud si légitime ;[5]
La parole est donnée, y manquer est un crime.
Vous me l'avez bien dit, je suis né malheureux :
Jamais aucun succès n'a couronné mes vœux.
Tous les jours de ma vie ont été des orages.
Dieu puissant ! détournez ces funestes présages ;
Et puisse Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer des jours moins tristes que les miens !

SCÈNE V.

AMÉNAIDE, seule.

TANCRÈDE, cher amant! moi, j'aurais la faiblesse
De trahir mes serments pour ton persécuteur!
Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
Je pourrais....

SCÈNE VI.

AMÉNAIDE, FANIE.

MÉNAÏDE.

VIENS, approche, ô ma chère Fanie!
Vois le trait détesté qui m'arrache la vie.
Orbassan par mon père est nommé mon époux!

FANIE.

Je sens combien cet ordre est douloureux pour vous.
J'ai vu vos sentiments, j'en ai connu la force.
Le sort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce
Qui pussent arrêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choisie.
Votre cœur s'est donné, c'est pour toute la vie.
Tancrède et Solamir, touchés de vos appas,
Dans la cour des Césars en secret soupirèrent;
Mais celui que vos yeux justement distinguèrent,
Qui seul obtint vos vœux, qui sut les mériter,
En sera toujours digne; et, puisque dans Byzance

Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbassan dans ces lieux ne pourra l'emporter;
Votre âme est trop constante.

AMÉNAÏDE.

Ah! tu n'en peux douter.
On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage:
C'est le sort d'un héros d'être persécuté;
Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.
Écoute: dans ces murs Tancrède est regretté;
Le peuple le chérit.

FANIE.

Banni dans son enfance,
De son père oublié les fastueux amis
Ont bientôt à son sort abandonné le fils.
Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'absence.
A leurs seuls intérêts les grands sont attachés.
Le peuple est plus sensible.

AMÉNAÏDE.

Il est aussi plus juste.

FANIE.

Mais il est asservi: nos amis sont cachés;
Aucun n'ose parler pour ce proscrit auguste.
Un sénat tyrannique est ici tout-puissant.

AMÉNAÏDE.

Oui, je sais qu'il peut tout, quand Tancrède est absent.

FANIE.

S'il pouvait se montrer, j'espérerais encore:
Mais il est loin de vous.

AMÉNAÏDE.

Juste ciel, je t'implore!

(A Fanie.)

Je me confie à toi. Tancrède n'est pas loin;
Et quand de l'écarter on prend l'indigne soin,
Lorsque la tyrannie au comble est parvenue,
Il est temps qu'il paraisse, et qu'on tremble à sa vue.
Tancrède est dans Messine.

FANIE.

Est-il vrai? justes cieux!
Et cet indigne hymen est formé sous ses yeux!

AMÉNAÏDE.

Il ne le sera pas.... non, Fanie; et peut-être
Mes oppresseurs et moi nous n'aurons plus qu'un maître.
Viens.... je t'apprendrai tout.... mais il faut tout oser;
Le joug est trop honteux : ma main doit le briser.
La persécution enhardit ma faiblesse.
Le trahir est un crime, obéir est bassesse.
S'il vient, c'est pour moi seule, et je l'ai mérité :
Et moi, timide esclave à son tyran promise,
Victime malheureuse indignement soumise,
Je mettrais mon devoir dans l'infidélité!
Non; l'amour à mon sexe inspire le courage;
C'est à moi de hâter ce fortuné retour;
Et s'il est des dangers que ma crainte envisage,
Ces dangers me sont chers, ils naissent de l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

AMÉNAIDE, seule.

Où porté-je mes pas?... d'où vient que je frissonne?
Moi des remords!... qui! moi? le crime seul les donne...
Ma cause est juste... O cieux! protégez mes desseins!
(A Fanie qui entre.)
Allons, rassurons-nous... Suis-je en tout obéie!

FANIE.

Votre esclave est parti; la lettre est dans ses mains.

AMÉNAÏDE.

Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie;
Mais je connais son zèle : il m'a toujours servie.
On doit tout quelquefois aux derniers des humains.
Né d'aïeux musulmans chez les Syracusains,
Instruit dans les deux lois, et dans les deux langages,
Du camp des Sarrasins il connaît les passages,
Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins; [5]
C'est lui qui découvrit, par une course utile,
Que Tancrède en secret a revu la Sicile;
C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins.
Ma lettre, par ses soins remise aux mains d'un Maure,
Dans Messine demain doit être avant l'aurore.
Des Maures et des Grecs les besoins mutuels
Ont toujours conservé, dans cette longue guerre,

Une correspondance à tous deux nécessaire;
Tant la nature unit les malheureux mortels !

FANIE.

Ce pas est dangereux ; mais le nom de Tancrède,
Ce nom si redoutable à qui tout autre cède,
Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur,
N'est point dans cette lettre à Tancrède adressée.
Si vous l'avez toujours présent à la pensée,
Vous avez su du moins le taire en écrivant.
Au camps des Sarrasins votre lettre portée
Vainement serait lue, ou serait arrêtée.
Enfin jamais l'amour ne fut moins imprudent,
Ne sut mieux se voiler dans l'ombre du mystère,
Et ne fut plus hardi sans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMÉNAÏDE.

Le ciel jusqu'à présent semble veiller sur moi;
Il ramène Tancrède, et tu veux que je tremble?

FANIE.

Hélas! qu'en d'autres lieux sa bonté vous rassemble.
La haine et l'intérêt s'arment trop contre lui :
Tout son parti se tait; qui sera son appui?

AMÉNAÏDE.

Sa gloire. Qu'il se montre, il deviendra le maître.
Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs;
Il les anime tous quand il vient à paraître.

FANIE.

Son rival est à craindre.

AMÉNAÏDE.

Ah! combats ces terreurs,

Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un et l'autre à ses derniers moments;
Que Tancrède est à moi; qu'aucune loi contraire
Ne peut rien sur nos vœux et sur nos sentiments.
Hélas! nous regrettions cette île si funeste,
Dans le sein de la gloire et des murs des Césars;
Vers ces champs trop aimés qu'aujourd'hui je déteste,
Nous tournions tristement nos avides regards.
J'étais loin de penser que le sort qui m'obsède
Me gardât pour époux l'oppresseur de Tancrède;
Et que j'aurais pour dot l'exécrable présent
Des biens qu'un ravisseur enlève à mon amant.
Il faut l'instruire au moins d'une telle injustice;
Qu'il apprenne de moi sa perte et mon supplice;
Qu'il hâte son retour et défende ses droits.
Pour venger un héros je fais ce que je dois.
Ah! si je le pouvais, j'en ferais davantage.
J'aime, je crains un père, et respecte son âge;
Mais je voudrais armer nos peuples soulevés
Contre cet Orbassan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier sa conduite est indigne.
Intéressé, cruel, il prétend à l'honneur!
Il croit d'un peuple libre être le protecteur!
Il ordonne ma honte, et mon père la signe!
Et je dois la subir, et je dois me livrer
Au maître impérieux qui pense m'honorer!
Hélas! dans Syracuse on hait la tyrannie;
Mais la plus exécrable, et la plus impunie,
Est celle qui commande et la haine et l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le sort en est jeté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMÉNAÏDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancrède même est aujourd'hui porté,
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMÉNAÏDE.

Je le sais, mon esprit en fut épouvanté;
Mais l'amour est bien faible alors qu'il est timide.
J'adore, tu le sais, un héros intrépide;
Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, serait-elle écoutée?
Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AMÉNAÏDE.

Elle attaque Tancrède; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouse est digne de nos maîtres!
Ce n'était point ainsi que ses braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illustres vainqueurs,
Subjuguaient l'Italie, et conquéraient des cœurs.
On aimait leur franchise, on redoutait leurs armes;
Les soupçons n'entraient point dans leurs esprits altiers.
L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers:
Chez les seuls ennemis ils portaient les alarmes;
Et le peuple, amoureux de leur autorité,
Combattait pour leur gloire et pour sa liberté.
Ils abaissaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un sénat ombrageux,
Toujours en défiance, et toujours orageux,
Qui lui-même se craint, et que le peuple abhorre.

Je ne sais si mon cœur est trop plein de ses feux ;
Trop de prévention peut-être me possède ;
Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrède :
La foule des humains n'existe point pour moi ;
Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,
Et tous ses ennemis irritent ma colère.

SCÈNE II.

AMÉNAIDE, FANIE, sur le devant; ARGIRE, les chevaliers au fond.

ARGIRE.

Chevaliers.... je succombe à cet excès d'horreur.
Ah! j'espérais du moins mourir sans déshonneur.
(A sa fille, avec des sanglots mêlés de colère.)
Retirez-vous.... sortez. [6]

AMÉNAÏDE.

Qu'entends-je! vous, mon père!

ARGIRE.

Moi, ton père!.... est-ce à toi de prononcer ce nom,
Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison?

AMÉNAÏDE, fesant un pas, appuyée sur Fanie.

Je suis perdue!

ARGIRE.

Arrête... ah, trop chère victime!
Qu'as-tu fait?....

AMÉNAÏDE, pleurant.

Nos malheurs....

ARGIRE.

Pleures-tu sur ton crime ?

AMÉNAÏDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi ! tu déments ton seing ?

AMÉNAÏDE.

Non...

ARGIRE.

Tu vois que le crime est écrit de ta main.
Tout sert à m'accabler, tout sert à te confondre.
Ma fille !... il est donc vrai ?... tu n'oses me répondre.
Laisse au moins dans le doute un père au désespoir.
J'ai vécu trop long-temps.. Qu'as-tu fait ?...

AMÉNAÏDE.

Mon devoir.

Aviez-vous fait le vôtre ?

ARGIRE.

Ah ! c'en est trop, cruelle !
Oses-tu te vanter d'être si criminelle ?
Laisse-moi, malheureuse ! ôte-toi de ces lieux :
Va, sors... une autre main saura fermer mes yeux.

AMÉNAÏDE sort presque évanouie entre les bras de Fanie.

Je me meurs !

SCÈNE III.

ARGIRE, les chevaliers.

ARGIRE.

Mes amis, dans une telle injure.....
Après son aveu même..... après ce crime affreux.....
Excusez d'un vieillard les sanglots douloureux.....
Je dois tout à l'État..... mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
A vos sévères voix mêle sa voix tremblante.
Aménaïde, hélas! ne peut être innocente;
Mais signer à la fois mon opprobre et sa mort,
Vous ne le voulez pas..... c'est un barbare effort;
La nature en frémit, et j'en suis incapable.

LORÉDAN.

Nous plaignons tous, seigneur, un père respectable;
Nous sentons sa blessure, et craignons de l'aigrir:
Mais vous-même avez vu cette lettre coupable;
L'esclave la portait au camp de Solamir;
Auprès de ce camp même on a surpris le traître,
Et l'insolent Arabe a pu le voir punir.
Ses odieux desseins n'ont que trop su paraître.
L'État était perdu. Nos dangers, nos serments
Ne souffrent point de nous de vains ménagements:
Les lois n'écoutent point la pitié paternelle;
L'État parle, il suffit.

ARGIRE.

Seigneur, je vous entends.
Je sais ce qu'on prépare à cette criminelle.

Mais elle était ma fille..... et voilà son époux.....
Je cède à ma douleur..... je m'abandonne à vous.....
Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

LES CHEVALIERS.

CATANE.

Déjà de la saisir l'ordre est donné par nous.
Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,
Les grâces, les attraits, la plus tendre jeunesse,
L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
Par le dernier supplice enfermés au tombeau. [8]
Mais telle est parmi nous la loi de l'hyménée ;
C'est la religion lâchement profanée,
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidèle en nos murs appelle l'étranger !
La Grèce et la Sicile ont vu des citoyennes,
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos lois pour ces fiers Musulmans,
Vainqueurs de tous côtés, et partout nos tyrans :
Mais que d'un chevalier la fille respectée,
(A Orbassan.)
Sur le point d'être à vous, et marchant à l'autel,
Exécute un complot si lâche et si cruel !
De ce crime nouveau Syracuse infectée,
Veut de notre justice un exemple éternel.

LORÉDAN.

Je l'avoue en tremblant ; sa mort est légitime :
Plus sa race est illustre, et plus grand est le crime.

On sait de Solamir l'espoir ambitieux,
On connaît ses desseins, son amour téméraire,
Ce malheureux talent de tromper et de plaire,
D'imposer aux esprits, et d'éblouir les yeux.
C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste,
Régnez dans nos États : ces mots trop odieux
Nous révèlent assez un complot manifeste.
Pour l'honneur d'Orbassan je supprime le reste;
Il nous ferait rougir. Quel est le chevalier
Qui daignera jamais, suivant l'antique usage,
Pour ce coupable objet signaler son courage,
Et hasarder sa gloire à le justifier?

CATANE.

Orbassan, comme vous nous sentons votre injure;
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen : oubliez la parjure.
Son supplice vous venge, et ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

Il me consterne, au moins..... et coupable ou fidèle,
Sa main me fut promise..... On approche..... c'est elle
Qu'au séjour des forfaits conduisent des soldats.....
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offense :
Laissez-moi lui parler.

SCÈNE V.

LES CHEVALIERS, sur le devant; AMÉNAIDE, au fond, entourée de gardes.

AMÉNAÏDE, dans le fond.

O céleste puissance,

Mais elle [illegible] point dans ces moments affreux.
Je cède [illegible] vous connaissez l'objet de tous mes vœux
Il ne m[illegible] mon cœur ; est-il donc si coupable ?

CATANE.

[illegible] voir encor cet objet condamnable ?

ORBASSAN.

[illegible] je le veux.

CATANE.

Sortons. Parlez-lui, mais songez
D[illegible] les lois, les autels, l'honneur sont outragés :
S[illegible]cuse à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le sais comme vous : un même soin m'anime.
Éloignez-vous, soldats.

SCÈNE VI.

AMÉNAIDE, ORBASSAN.

AMÉNAÏDE.

Qu'osez-vous attenter ?
A mes derniers moments venez-vous insulter ?

ORBASSAN.

Ma fierté jusque-là ne peut-être avilie.
Je vous donnais ma main, je vous avais choisie ;
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
Je ne sais si mon cœur s'en souviendrait encore,
Ou s'il est indigné d'avoir connu ses lois ;
Mais il ne peut souffrir ce qui le déshonore.
Je ne veux point penser qu'Orbassan soit trahi

Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre :
Ce crime est trop indigne, il est trop inouï :
Et pour vous, pour l'État, et surtout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux, et prétends ne rien croire.
Syracuse aujourd'hui voit en moi votre époux ;
Ce titre me suffit, je me respecte en vous ;
Ma gloire est offensée, et je prends sa défense.
Les lois des chevaliers ordonnent ces combats ;
Le jugement de Dieu (1) dépend de notre bras ;
C'est le glaive qui juge et qui fait l'innocence.
Je suis prêt.

AMÉNAÏDE.

Vous ?

ORBASSAN.

Moi seul ; et j'ose me flatter
Qu'après cette démarche, après cette entreprise,
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorise)
Un cœur qui m'était dû me saura mériter.
Je n'examine point si votre âme surprise
Ou par mes ennemis, ou par un séducteur,
Un moment aveuglée, eut un moment d'erreur,
Si votre aversion fuyait mon hyménée.
Les bienfaits peuvent tout sur une âme bien née ;
La vertu s'affermit par un remords heureux.
Je suis sûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'est point assez : j'ai le droit de prétendre
(Soit fierté, soit amour) un sentiment plus tendre.
Les lois veulent ici des serments solennels ;

(1) On sait assez qu'on appelait ces combats *le jugement de Dieu*.

J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
En dicte à la faiblesse, en impose à la crainte,
Qu'en se trompant soi-même on prodigue aux autels :
A ma franchise altière il faut parler sans feinte;
Prononcez. Mon cœur s'ouvre, et mon bras est armé;
Je puis mourir pour vous, mais je dois être aimé.

AMÉNAÏDE.

Dans l'abîme effroyable où je suis descendue,
A peine avec horreur à moi-même rendue,
Cet effort généreux, que je n'attendais pas,
Porte le dernier coup à mon âme éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrait sous mes pas.
Vous me forcez, seigneur, à la reconnaissance;
Et tout près du sépulcre, où l'on va m'enfermer,
Mon dernier sentiment est de vous estimer.
Connaissez-moi; sachez que mon cœur vous offense;
Mais je n'ai point trahi ma gloire et mon pays :
Je ne vous trahis point; je n'avais rien promis.
Mon âme envers la vôtre est assez criminelle;
Sachez qu'elle est ingrate, et non pas infidèle.....
Je ne peux vous aimer; je ne peux à ce prix
Accepter un combat pour ma cause entrepris.
Je sais de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante pas du fastueux effort
De voir sans m'alarmer les apprêts de ma mort.....
Je regrette la vie..... elle dut m'être chère.
Je pleure mon destin, je gémis sur mon père; (2)
Mais, malgré ma faiblesse, et malgré mon effroi,
Je ne puis vous tromper; n'attendez rien de moi.
Je vous parais coupable après un tel outrage;
Mais ce cœur, croyez-moi, le serait davantage,

Si jusqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
Je ne veux (pardonnez à ce triste langage)
De vous pour mon époux, ni pour mon chevalier.
J'ai prononcé; jugez, et vengez votre offense. [9]

ORBASSAN.

Je me borne, madame, à venger mon pays,
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
A l'oublier. Mon bras prenait votre défense :
Mais, quitte envers ma gloire, aussi bien qu'envers vous,
Je ne suis plus qu'un juge à son devoir fidèle,
Soumis à la loi seule, impassible comme elle,
Et qui ne doit sentir ni regrets, ni courroux. [10]

SCÈNE VII.

AMÉNAIDE; soldats, dans l'enfoncement.

AMÉNAÏDE.

J'AI donc dicté l'arrêt..... et je me sacrifie!.....
O toi, seul des humains qui méritas ma foi,
Toi, pour qui je mourrai, pour qui j'aimais la vie,
Je suis donc condamnée!..... Oui, je le suis pour toi;
Allons..... je l'ai voulu..... mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé, dont les jours vont finir!
Des liens, des bourreaux..... ces apprêts d'infamie!
O mort! affreuse mort! puis-je vous soutenir?
Tourments, trépas honteux..... tout mon courage cède.....
Non, il n'est point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, et non pas me punir.
Quoi! je meurs en coupable!..... un père! une patrie!
Je les servais tous deux, et tous deux m'ont flétrie!

Et je n'aurai pour moi, dans ces moments d'horreur,
Que mon seul témoignage, et la voix de mon cœur!
(A Fanie qui entre.)
Quels moments pour Tancrède! O ma chère Fanie!
(Fanie lui baise la main en pleurant, et Aménaïde l'embrasse.)
La douceur de te voir ne m'est donc point ravie!

FANIE.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux!

AMÉNAÏDE.

Ah!..... je vois s'avancer ces monstres odieux.....
(Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener.)
Porte un jour au héros à qui j'étais unie
Mes derniers sentiments, et mes derniers adieux,
Fanie..... il apprendra si je mourus fidèle.
Je coûterai du moins des larmes à ses yeux;
Je ne meurs que pour lui..... ma mort est moins cruelle.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

TANCRÈDE, suivi de deux écuyers qui portent sa lance, son écu, etc. ALDAMON.

TANCRÈDE.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!
Qu'avec ravissement je revois ce séjour!
Cher et brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'est toi dont l'heureux zèle a servi mon retour.
Que Tancrède est heureux! que ce jour m'est prospère!
Tout mon sort est changé. Cher ami, je te dois
Plus que je n'ose dire, et plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'est trop vanter mes services vulgaires,
Et c'est trop relever un sort tel que le mien;
Je ne suis qu'un soldat, un simple citoyen....

TANCRÈDE.

Je le suis comme vous : les citoyens sont frères.

ALDAMON.

Deux ans dans l'Orient sous vous j'ai combattu;
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres;
J'admirai d'assez près votre haute vertu;
C'est là mon seul mérite. Élevé par mes maîtres,
Né dans votre maison, je vous suis asservi.
Je dois....

TANCRÈDE.

Vous ne devez être que mon ami.
Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,
Ces murs toujours sacrés pour le cœur le plus tendre,
Ces murs qui m'ont vu naître, et dont je suis banni!
Apprends-moi dans quels lieux respire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où son père réside;
Cette place y conduit; plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
Ces vaillants chevaliers, ce sénat intrépide,
Qui font les lois du peuple et combattent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le Musulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs devises,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises.
Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

TANCRÈDE.

Que ce nom soit caché, puisqu'on le persécute;
Peut-être en d'autres lieux il est célèbre assez.
(A ses écuyers.)
Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés;
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en butte;
Que mes armes sans faste, emblème des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.

(Les écuyers suspendent ses armes aux places vides, au milieu des autres trophées.)

Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur;
Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance,
Elle a conduit mes pas et fait mon espérance;
Les mots en sont sacrés; c'est *l'amour et l'honneur.*
Lorsque les chevaliers descendront dans la place,
Vous direz qu'un guerrier, qui veut être inconnu,
Pour les suivre aux combats dans leurs murs est venu,
Et qu'à les imiter il borne son audace.
(A Aldamon.)
Quel est leur chef, ami?

ALDAMON.

Ce fut depuis trois ans,
Comme vous l'avez su, le respectable Argire.

TANCRÈDE, à part.

Père d'Aménaïde!....

ALDAMON.

On le vit trop long-temps
Succomber au parti dont nous craignons l'empire.
Il reprit à la fin sa juste autorité:
On respecte son rang, son nom, sa probité;
Mais l'âge l'affaiblit. Orbassan lui succède.

TANCRÈDE.

Orbassan! l'ennemi, l'oppresseur de Tancrède!
Ami, quel est le bruit répandu dans ces lieux?
Ah! parle, est-il bien vrai que cet audacieux
D'un père trop facile ait surpris la faiblesse,
Que de son alliance il ait eu la promesse,
Que sur Aménaïde il ait levé les yeux,
Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle?

ALDAMON.

Hier confusément j'en appris la nouvelle.

Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort
Où je vous ai reçu, grâce à mon heureux sort,
A mon poste attaché, j'avouerai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre;
On vous y persécute, ils sont affreux pour moi.

TANCRÈDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi;
Cours chez Aménaïde, et parais devant elle :
Dis-lui qu'un inconnu, brûlant du plus beau zèle
Pour l'honneur de son sang, pour son auguste nom,
Pour les prospérités de sa noble maison,
Attachés dès l'enfance à sa mère, à sa race,
D'un entretien secret lui demande la grâce.

ALDAMON.

Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelque accès;
On y voit avec joie, on accueille, on honore
Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
Plût au ciel qu'on eût vu le pur sang des Français
Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire!
Quel que soit le dessein, seigneur, qui vous inspire,
Puisque vous m'envoyez, je réponds du succès.

SCÈNE II.

TANCRÈDE, ses écuyers, au fond.

TANCRÈDE.

Il sera favorable; et ce ciel qui me guide,
Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,
Et qui dans tous les temps accorda sa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur,

Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
Parmi mes ennemis soutient ma cause encore.
Aménaïde m'aime, et son cœur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
Loin des camps des Césars, et loin de l'Illyrie,
Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, et qui, dans mon malheur,
Après Aménaïde est si chère à mon cœur!
J'arrive: un autre ici l'obtiendrait de son père!
Et sa fille à ce point aurait pu me trahir!
Quel est cet Orbassan? quel est ce téméraire?
Quels sont donc les exploits dont il doit s'applaudir?
Qu'a-t-il fait de si grand qui le puisse enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance,
Qui des plus grands héros serait la récompense,
Qui m'appartient du moins par les droits de l'amour?
Avant de me l'ôter, il m'ôtera le jour.
Après mon trépas même elle serait fidèle. [11]
L'oppresseur de mon sang ne peut régner sur elle.
Oui, ton cœur m'est connu, je n'en redoute rien.
Ma chère Aménaïde, il est tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte et d'inconstance.

SCÈNE III.

TANCRÈDE, ALDAMON.

TANCRÈDE.

Ah! trop heureux ami, tu sors de sa présence;
Tu vois tous mes transports; allons, conduis mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funestes lieux, seigneur, n'avancez pas.

TANCRÈDE.

Que me dis-tu ? les pleurs inondent ton visage !

ALDAMON.

Ah ! fuyez pour jamais ce malheureux rivage.
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obscur que je suis.

TANCRÈDE.

Comment ?....

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage sublime;
La gloire vous attend aux tentes des Césars ;
Elle n'est point pour vous dans ces affreux remparts :
Fuyez, vous n'y verriez que la honte et le crime.

TANCRÈDE.

De quels traits inouïs viens-tu percer mon cœur !
Qu'as-tu vu ? que t'a dit, que fait Aménaïde ?

ALDAMON.

J'ai trop vu vos desseins... Oubliez-la, seigneur.

TANCRÈDE.

Ciel ! Orbassan l'emporte ! Orbassan ! la perfide !
L'ennemi de son père, et mon persécuteur !

ALDAMON.

Son père a ce matin signé cet hyménée ;
Et la pompe fatale en était ordonnée....

TANCRÈDE.

Et je serais témoin de cet excès d'horreur !

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée,

Vos biens étaient sa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos aïeux.

TANCRÈDE.

Le lâche! il m'enlevait ce qu'un héros méprise.
Aménaïde, ô ciel! en ses mains est remise?
Elle est à lui!

ALDAMON.

Seigneur, ce sont les moindres coups
Que le ciel irrité vient de lancer sur vous.

TANCRÈDE.

Achève donc, cruel, de m'arracher la vie,
Achève.... parle... hélas!

ALDAMON.

Elle allait être unie
Au fier persécuteur de vos jours glorieux,
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
Lorsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie;
C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux,
L'infidèle, seigneur, vous trahissait tous deux.

TANCRÈDE.

Pour qui?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'oppresseur altier de notre nation,
Pour Solamir.

TANCRÈDE.

O ciel! ô trop funeste nom!
Solamir!... Dans Byzance il soupira pour elle:
Mais il fut dédaigné, mais je fus son vainqueur;

Elle n'a pu trahir ses serments et mon cœur.
Tant d'horreur n'entre point dans une âme si belle;
Elle en est incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé;
Mais ce secret horrible est partout révélé.

TANCRÈDE.

Écoute : je connais l'envie et l'imposture :
Eh! quel cœur généreux échappe à leur injure!
Proscrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage,
Qui d'États en États ai porté mon courage,
Qui partout de l'envie ai senti la fureur,
Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de sa bouche impunie,
Chez les républicains, comme à la cour des rois.
Argire fut long-temps accusé par sa voix;
Il souffrit comme moi : cher ami, je m'abuse,
Ou ce monstre odieux règne dans Syracuse;
Ses serpents sont nourris de ces mortels poisons,
Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
De l'esprit de parti je sais quelle est la rage;
L'auguste Aménaïde en éprouve l'outrage.
Entrons : je veux la voir, l'entendre et m'éclairer.

ALDAMON.

Ah! seigneur, arrêtez : il faut donc tout vous dire;
On l'arrache des bras du malheureux Argire;
Elle est aux fers.

TANCRÈDE.

Qu'entends-je?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,
Dans cette place même, au plus affreux supplice.

TANCRÈDE.

Aménaïde!

ALDAMON.

Hélas! si c'est une justice,
Elle est bien odieuse; on ose en murmurer,
On pleure; mais, seigneur, on se borne à pleurer.

TANCRÈDE.

Aménaïde! ô cieux!... crois-moi, ce sacrifice,
Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite ses pas;
Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide;
Et d'un cruel spectacle indignement avide,
Turbulent, curieux avec compassion,
Il s'agite en tumulte autour de la prison.
Étrange empressement de voir des misérables!
On hâte en gémissant ces moments formidables.
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déserts,
De nombreux citoyens seront bientôt couverts.
Éloignez-vous, venez.

TANCRÈDE.

Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs?
Ses suivants consternés imitent ses douleurs.

ALDAMON.

C'est Argire, seigneur, c'est ce malheureux père...

TANCRÈDE.

Retire-toi... surtout ne me découvre pas.
Que je le plains!

SCÈNE IV.

ARGIRE, dans un des côtés de la scène, TANCRÈDE, sur le devant, ALDAMON, loin de lui, dans l'enfoncement.

ARGIRE.

O ciel! avance mon trépas.
O mort! viens me frapper; c'est ma seule prière!

TANCRÈDE.

Noble Argire, excusez un de ces chevaliers
Qui, contre le croissant déployant leur bannière,
Dans de si saints combats vont chercher des lauriers.
Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venais... pardonnez... dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiscrètes.

ARGIRE.

Ah! vous êtes le seul qui m'osiez consoler,
Tout le reste me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même pardonnez à mon désordre extrême.
A qui parlé-je? hélas!

TANCRÈDE.

Je suis un étranger,
Plein de respect pour vous, touché comme vous-même,
Honteux et frémissant de vous interroger;
Malheureux comme vous... Ah! par pitié... de grâce,
Une seconde fois excusez tant d'audace.
Est-il vrai?... votre fille!... est-il possible?...

ARGIRE.

Hélas!
Il est trop vrai, bientôt on la mène au trépas.

TANCRÈDE.

Elle est coupable?

ARGIRE, avec des soupirs et des pleurs.

Elle est... la honte de son père.

TANCRÈDE.

Votre fille!... Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je pensais, sur le bruit de son nom glorieux,
Que si la vertu même habitait sur la terre,
Le cœur d'Aménaïde était son sanctuaire.
Elle est coupable! ô jour! ô détestables bords!
Jours à jamais affreux!

ARGIRE.

Ce qui me désespère,
Ce qui creuse ma tombe, et ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encor me fait descendre,
C'est qu'elle aime son crime, et qu'elle est sans remords.
Aussi nul chevalier ne cherche à la défendre.
Ils ont en gémissant signé l'arrêt mortel;
Et, malgré notre usage antique et solennel,
Si vanté dans l'Europe, et si cher au courage,
De défendre en champ clos le sexe qu'on outrage,
Celle qui fut ma fille à mes yeux va périr,
Sans trouver un guerrier qui l'ose secourir.
Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente
Tout frémit, tout se tait, aucun ne se présente.

TANCRÈDE.

Il s'en présentera; gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

De quel espoir, seigneur, daignez-vous me flatter?

TANCRÈDE.

Il s'en présentera, non pas pour votre fille,
Elle est loin d'y prétendre et de le mériter,
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, et pour votre vertu.

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Eh! qui pour nous défendre entrera dans la lice?
Nous sommes en horreur, on est glacé d'effroi;
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'ose m'en flatter... qui combattra?

TANCRÈDE.

Qui? moi,
Moi, dis-je; et si le ciel seconde ma vaillance,
Je demande de vous, seigneur, pour récompense,
De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Aménaïde, et sans être connu.

ARGIRE.

Ah! seigneur, c'est le ciel, c'est Dieu qui vous envoie.
Mon cœur triste et flétri ne peut goûter de joie;
Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.
Ah! ne puis-je savoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de respect et de reconnaissance?
Tout annonce à mes yeux votre haute naissance.
Hélas! que vois-je en vous?

TANCRÈDE.

Vous voyez un vengeur.

SCÈNE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCRÈDE, chevaliers, suite.

ORBASSAN, à Argire.

L'ÉTAT est en danger; songeons à lui, seigneur.
Nous prétendions demain sortir de nos murailles;
Nous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis
Sans doute avertissaient nos cruels ennemis.
Solamir veut tenter le destin des batailles;
Nous marcherons à lui. Vous, si vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un spectacle funeste,
Insupportable, horrible à nos sens effrayés.

ARGIRE.

Il suffit, Orbassan; tout l'espoir qui me reste,
C'est d'aller expirer au milieu des combats.
(Montrant Tancrède.)
Ce brave chevalier y guidera mes pas;
Et, malgré les horreurs dont ma race est flétrie,
Je périrai du moins en servant ma patrie.

ORBASSAN.

Des sentiments si grands sont bien dignes de vous.
Allez, aux Musulmans portez vos derniers coups;
Mais avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, et déjà qu'on prépare.
On approche.

ARGIRE.

Ah! grand Dieu!

ORBASSAN.

Les regards paternels
Doivent se détourner de ces objets cruels.
Ma place me retient, et mon devoir sévère
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire;
L'inexorable loi ne sait rien ménager :
Tout horrible qu'elle est, je la dois protéger.
Mais vous, qui n'avez point cet affreux ministère,
Qui peut vous retenir, et qui peut vous forcer
A voir couler le sang que la loi va verser ?
On vient, éloignez-vous.

TANCRÈDE, à Argire.

Non, demeurez, mon père.

ORBASSAN.

Et qui donc êtes-vous?

TANCRÈDE.

Votre ennemi, seigneur,
L'ami de ce vieillard, peut-être son vengeur,
Peut-être autant que vous à l'État nécessaire.

SCÈNE VI.

La scène s'ouvre : on voit AMÉNAIDE au milieu des gardes; les chevaliers, le peuple remplissent la place.

ARGIRE, à Tancrède.

Généreux inconnu, daignez me soutenir;
Cachez-moi ces objets... c'est ma fille elle-même.

TANCRÈDE.

Quels moments pour tous trois!

AMÉNAÏDE.

O justice suprême!
Toi qui vois le passé, le présent, l'avenir,
Tu lis seule en mon cœur, toi seule es équitable;
Des profanes humains la foule impitoyable
Parle et juge en aveugle, et condamne au hasard.
Chevaliers, citoyens, vous qui tous avez part
Au sanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'est pas devant vous que je me justifie :
Que ce ciel qui m'entend juge entre vous et moi.
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.
Oui, j'offensais un père, il a forcé mes vœux;
J'offensais Orbassan, qui, fier et rigoureux,
Prétendait sur mon âme une injuste puissance.
Citoyens, si la mort est due à mon offense,
Frappez; mais écoutez; sachez tout mon malheur.
Qui va répondre à Dieu parle aux hommes sans peur. (3)
Et vous, mon père, et vous, témoin de mon supplice,
Qui ne deviez pas l'être, et de qui la justice
(Apercevant Tancrède.)
Aurait pu... Ciel! ô ciel! qui vois-je à ses côtés?
Est-ce lui?... je me meurs.
(Elle tombe évanouie entre les gardes.)

TANCRÈDE.

Ah! ma seule présence
Est pour elle un reproche! il n'importe.... arrêtez,
Ministres de la mort, suspendez la vengeance;
Arrêtez, citoyens, j'entreprends sa défense,
Je suis son chevalier : ce père infortuné,

Prêt à mourir comme elle, et non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la seule valeur rende ici des arrêts;
Des dignes chevaliers c'est le plus beau partage;
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage;
Que les juges du camp fassent tous les apprêts.
Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie;
Viens mourir de mes mains ou m'arracher la vie.
Tes exploits et ton nom ne sont pas sans éclat;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne:
Je jette devant toi le gage du combat.

(Il jette son gantelet sur la scène.)

L'oses-tu relever?

ORBASSAN.

Ton arrogance insigne
Ne mériterait pas qu'on te fît cet honneur:
(Il fait signe à son écuyer de ramasser le gage de bataille.)
Je le fais à moi-même; et, consultant mon cœur,
Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oser défier.
Quel est ton rang, ton nom? ce simple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCRÈDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais, et tel est mon dessein;
Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière,
Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière

Jusqu'à l'évènement de ce léger combat.
Vous, sachez, compagnons, qu'en quittant la carrière,
Je marche à votre tête, et je défends l'État.
D'un combat singulier la gloire est périssable;
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

TANCRÈDE.

Viens : et vous, chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
L'État sera sauvé par d'autres que par lui.

SCÈNE VII.

ARGIRE, sur le devant; AMÉNAIDE au fond, à qui l'on a ôté les fers.

AMÉNAÏDE, revenant à elle.

Ciel! que deviendra-t-il? si l'on sait sa naissance,
Il est perdu.

ARGIRE.

Ma fille....

AMÉNAÏDE, appuyée sur Fanie, et se retournant vers son père.

Ah! que me voulez-vous?
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O destins en courroux!
Voulez-vous, ô mon Dieu qui prenez sa défense,
Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence?
Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder?
Est-ce justice ou grâce? Ah! je tremble et j'espère.
Qu'as-tu fait? et comment dois-je te regarder!
Avec quels yeux, hélas!

AMÉNAÏDE.

Avec les yeux d'un père.
Votre fille est encore au bord de son tombeau.
Je ne sais si le ciel me sera favorable :
Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle est inaltérable.
Mais si vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux ;
Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule insultante
Qui sur mon infortune arrête ici ses yeux,
Observe mes affronts, et contemple des larmes,
Dont la cause est si belle.... et qu'on ne connaît pas.

ARGIRE.

Viens ; mes tremblantes mains rassureront tes pas.
Ciel, de son défenseur favorisez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

TANCRÈDE, LORÉDAN, chevaliers.

Marche guerrière : on porte les armes de Tancrède devant lui.

LORÉDAN.

Seigneur, votre victoire est illustre et fatale ;
Vous nous avez privé d'un brave chevalier,
Dont le cœur à l'État se livrait tout entier,
Et de qui la valeur fut à la vôtre égale.
Ne pouvons-nous savoir votre nom, votre sort?

TANCRÈDE, dans l'attitude d'un homme pensif et affligé.

Orbassan ne l'a su qu'en recevant la mort ;
Il emporte au tombeau mon secret et ma haine.
De mon sort malheureux ne soyez point en peine ;
Si je puis vous servir, qu'importe qui je sois?

LORÉDAN.

Demeurez ignoré, puisque vous voulez l'être ;
Mais que votre vertu se fasse ici connaître
Par un courage utile et de dignes exploits.
Les drapeaux du croissant dans nos champs vont paraître ;
Défendez avec nous notre culte et nos lois ;
Voyez dans Solamir un plus grand adversaire :
Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez.
Rendez-nous le héros que vous nous ravissez ;

Le vainqueur d'Orbassan nous devient nécessaire.
Solamir vous attend.

TANCRÈDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis;
Je tiendrai ma parole; et Solamir peut-être
Est plus mon ennemi que celui de l'État.
Je le hais plus que vous; mais, quoi qu'il en puisse être,
Sachez que je suis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance;
Attendez tout aussi de la reconnaissance
Que devra Syracuse à votre illustre bras.

TANCRÈDE.

Il n'en est point pour moi, je n'en exige pas;
Je n'en veux point, seigneur; et cette triste enceinte
N'a rien qui désormais soit l'objet de mes vœux.
Si je verse mon sang, si je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompense, ni plainte,
Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir;
Solamir me verra, c'est là tout mon espoir.

LORÉDAN.

C'est celui de l'État; déja le temps nous presse.
Ne songeons qu'à l'objet qui tous nous intéresse,
A la victoire; et vous qui l'allez partager,
Vous serez averti quand il faudra vous rendre
Au poste où l'ennemi croit bientôt nous surprendre.
Dans le sang musulman tout prêts à nous plonger,
Tout autre sentiment nous doit être étranger.
Ne pensons, croyez-moi, qu'à servir la patrie.

(Les chevaliers sortent.)

TANCRÈDE.

Qu'elle en soit digne ou non, je lui donne ma vie.

SCÈNE II.

TANCRÈDE, ALDAMON.

ALDAMON.

Ils ne connaissent pas quel trait envenimé
Est caché dans ce cœur trop noble et trop charmé.
Mais, malgré vos douleurs, et malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indispensable usage
De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
Qui vous doit son honneur, ses jours, sa liberté,
Et de lui présenter, de vos mains triomphantes,
D'Orbassan terrassé les dépouilles sanglantes ?

TANCRÈDE.

Non, sans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh quoi! pour la servir vous cherchiez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle?

TANCRÈDE.

Et son cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point son crime vous irrite.
Mais pour ce crime enfin vous avez combattu.

TANCRÈDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il est vrai, je l'ai dû.
Je n'ai pu, cher ami, malgré sa perfidie,
Supporter ni sa mort, ni son ignominie.

Et l'eussé-je aimé moins, comment l'abandonner?
J'ai dû sauver ses jours, et non lui pardonner.
Qu'elle vive, il suffit, et que Tancrède expire.
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire.....
A quel excès, ô ciel! je lui fus asservi!
Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
Je pensais adorer la vertu la plus pure,
Je croyais les serments, les autels moins sacrés
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde.....

ALDAMON.

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide?
A la proscription vos jours furent livrés,
La loi vous persécute, et l'amour vous outrage.
Eh bien! s'il est ainsi, fuyons de ce rivage:
Je vous suis aux combats, je vous suis pour jamais,
Loin de ces murs affreux, trop souillés de forfaits.

TANCRÈDE.

Quel charme, dans son crime, à mes esprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle!
Toi, qui me fais descendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
Odieuse coupable..... et peut-être adorée!
Toi, qui fais mon destin jusqu'au dernier moment;
Ah! s'il était possible, ah! si tu pouvais être
Ce que mes yeux trompés t'ont toujours paraître!
Non, ce n'est qu'en mourant que je puis l'oublier;
Ma faiblesse est affreuse..... il la faut expier,
Il faut périr..... mourons, sans nous occuper d'elle.

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.

L'univers, disiez-vous, au mensonge est livré;
La calomnie y règne.

TANCRÈDE.

Ah! tout est avéré,
Tout est approfondi dans cet affreux mystère.
Solamir en ces lieux adora ses attraits;
Il demanda sa main pour le prix de la paix.
Hélas! l'eût-il osé, s'il n'avait pas su plaire?
Ils sont d'intelligence. En vain j'ai cru mon cœur,
En vain j'avais douté; je dois en croire un père:
Le père le plus tendre est son accusateur;
Il condamne sa fille; elle-même s'accuse;
Enfin mes yeux l'ont vu ce billet plein d'horreur:
« Puissiez-vous vivre en maître au sein de Syracuse,
« Et régner dans nos murs, ainsi que dans mon cœur! »
Mon malheur est certain.

ALDAMON.

Que ce grand cœur l'oublie,
Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCRÈDE.

Et pour comble d'horreur, elle a cru s'honorer!
Au plus grand des humains elle a cru se livrer!
Que cette idée encor m'accable et m'humilie!
L'Arabe impérieux domine en Italie;
Et le sexe imprudent, que tant d'éclat séduit,
Ce sexe à l'esclavage en leurs États réduit,
Frappé de ce respect que des vainqueurs impriment,
Se livre par faiblesse aux maîtres qui l'oppriment!
Il nous trahit pour eux, nous, son servile appui,
Qui vivons à ses pieds, et qui mourons pour lui!
Ma fierté suffirait, dans une telle injure,
Pour détester ma vie, et pour fuir la parjure.

SCÈNE III.

TANCRÈDE, ALDAMON, plusieurs chevaliers.

CATANE.

Nos chevaliers sont prêts ; le temps est précieux.

TANCRÈDE.

Oui, j'en ai trop perdu ; je m'arrache à ces lieux ;
Je vous suis, c'en est fait.

SCÈNE IV.

TANCRÈDE, AMÉNAIDE, ALDAMON, FANIE, chevaliers.

AMÉNAÏDE, arrivant avec précipitation.

O mon Dieu tutélaire !
Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.
(Tancrède la relève, mais en se détournant.)
Ce n'est point m'abaisser ; et mon malheureux père
A vos pieds, comme moi, va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre auguste présence ?
Qui pourra condamner ma juste impatience ?
Je m'arrache à ses bras..... mais ne puis-je, seigneur,
Me permettre ma joie, et montrer tout mon cœur ?
Je n'ose vous nommer..... et vous baissez la vue.....
Ne puis-je vous revoir, en cet affreux séjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour ?
Vous êtes consterné..... mon âme est confondue ;

Je crains de vous parler..... quelle contrainte, hélas !
Vous détournez les yeux..... vous ne m'écoutez pas.

TANCRÈDE, d'une voix entrecoupée.

Retournez..... consolez ce vieillard que j'honore;
D'autres soins plus pressants me rappellent encore.
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,
J'en ai reçu le prix..... je n'ai point d'autre espoir:
Trop de reconnaissance est un fardeau peut-être;
Mon cœur vous en dégage..... et le vôtre est le maître
De pouvoir à son gré disposer de son sort.
Vivez heureuse..... et moi je vais chercher la mort.

SCÈNE V.

AMÉNAIDE, FANIE.

AMÉNAÏDE.

Veillé-je ? et du tombeau suis-je en effet sortie ?
Est-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie ?
Ce jour, ce triste jour éclaire-t-il mes yeux ?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie,
Est un arrêt de mort, plus dur, plus odieux,
Plus affreux que les lois qui m'avaient condamnée.

FANIE.

L'un et l'autre est horrible à mon âme étonnée. [18]

AMÉNAÏDE.

Est-ce Tancrède, ô ciel ! qui vient de me parler?
As-tu vu sa froideur altière, avilissante,
Ce courroux dédaigneux dont il m'ose accabler ?
Fanie, avec horreur il voyait son amante !
Il m'arrache à la mort, et c'est pour m'immoler!

Qu'ai-je donc fait, Tancrède? ai-je pu vous déplaire ?

FANIE.

Il est vrai que son front respirait la colère,
Sa voix entrecoupée affectait des froideurs;
Il détournait les yeux, mais il cachait ses pleurs.

AMÉNAÏDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce et m'outrage!
Quel changement affreux a formé cet orage?
Que veut-il? quelle offense excite son courroux?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux?
Oui, je lui dois la vie, et c'est toute ma gloire.
Seul objet de mes vœux, il est mon seul appui.
Je mourais, je le sais, sans lui, sans sa victoire;
Mais s'il sauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer; la voix publique entraîne;
Même en s'en défiant, on lui résiste à peine.
Cet esclave, sa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de sa vaillance,
L'offre de son hymen, l'audace de ses feux,
Tout parlait contre vous, jusqu'à votre silence,
Ce silence si fier, si grand, si généreux,
Qui dérobait Tancrède à l'injuste vengeance
De vos communs tyrans armés contre vous deux.
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux?
Le préjugé l'emporte, et l'on croit l'apparence.

AMÉNAÏDE.

Lui, me croire coupable!

FANIE.

Ah! s'il peut s'abuser,
Excusez un amant.

AMÉNAÏDE, reprenant sa fierté et ses forces.

Rien ne peut l'excuser....
Quand l'univers entier m'accuserait d'un crime:
Sur son jugement seul un grand homme appuyé
A l'univers séduit oppose son estime.
Il aura donc pour moi combattu par pitié!
Cet opprobre est affreux, et j'en suis accablée.
Hélas! mourant pour lui, je mourais consolée;
Et c'est lui qui m'outrage et m'ose soupçonner!
C'en est fait, je ne veux jamais lui pardonner.
Ses bienfaits sont toujours présents à ma pensée,
Ils resteront gravés dans mon âme offensée;
Mais, s'il a pu me croire indigne de sa foi,
C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.
Ah! de tous mes affronts c'est le plus grand peut-être.

FANIE.

Mais il ne connaît pas....

AMÉNAÏDE.

Il devait me connaître,
Il devait respecter un cœur tel que le mien;
Il devait présumer qu'il était impossible
Que jamais je trahisse un si noble lien.
Ce cœur est aussi fier que son bras invincible;
Ce cœur était en tout aussi grand que le sien,
Moins soupçonneux sans doute, et surtout plus sensible.
Je renonce à Tancrède, au reste des mortels;
Ils sont faux ou méchants, ils sont faibles, cruels,
Ou trompeurs, ou trompés; et ma douleur profonde,
En oubliant Tancrède, oubliera tout le monde.

SCÈNE VI.

ARGIRE, AMÉNAIDE, suite.

ARGIRE, soutenu par ses écuyers.

Mes amis, avancez, sans plaindre mes tourments :
On va combattre; allons, guidez mes pas tremblants.
Ne pourrai-je embrasser ce héros tutélaire?
Ah! ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour?

AMÉNAÏDE, plongée dans sa douleur, appuyée d'une main sur Fanie, et se tournant à moitié vers son père.

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'osais nommer, que vous avez proscrit;
Le seul et cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejeton d'une famille auguste,
Le plus grand des humains, hélas! le plus injuste;
En un mot, c'est Tancrède.

ARGIRE.

O ciel! que m'as-tu dit?

AMÉNAÏDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui, Tancrède!

AMÉNAÏDE.

Et quel autre eût été mon appui?

ARGIRE.

Tancrède qu'opprima notre sénat barbare!

AMÉNAÏDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui!
Nous lui ravissions tout, biens, dignités, patrie,
Et c'est lui qui pour nous vient prodiguer sa vie!
O juges malheureux, qui dans nos faibles mains
Tenons aveuglément le glaive et la balance,
Combien nos jugements sont injustes et vains,
Et combien nous égare une fausse prudence!
Que nous étions ingrats! que nous étions tyrans!

AMÉNAÏDE.

Je puis me plaindre à vous, je le sais... mais, mon père,
Votre vertu se fait des reproches si grands,
Que mon cœur désolé tremble de vous en faire;
Je les dois à Tancrède.

ARGIRE.

A lui par qui je vis,
A qui je dois tes jours?

AMÉNAÏDE.

Ils sont trop avilis;
Ils sont trop malheureux. C'est en vous que j'espère;
Réparez tant d'horreurs et tant de cruauté;
Ah! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbassan n'a sauvé que ma vie;
Venez, que votre voix parle et me justifie.

ARGIRE.

Sans doute je le dois.

AMÉNAÏDE.

Je vole sur vos pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMÉNAÏDE.

Moi rester ! je vous suis aux combats.
J'ai vu la mort de près, et je l'ai vue horrible;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien moins terrible
Qu'à l'indigne échafaud où vous me conduisiez.
Seigneur, il n'est plus temps que vous me refusiez ;
J'ai quelques droits sur vous ; mon malheur me les donne.
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi;
J'en avais abusé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi?
Crains les égarements de ton âme éperdue.
Ce n'est point en ces lieux, comme en d'autres climats,
Où le sexe, élevé loin d'une triste gêne,
Marche avec les héros, et s'en distingue à peine:
Et nos mœurs et nos lois ne le permettent pas.

AMÉNAÏDE.

Quelles lois ! quelles mœurs, indignes et cruelles!
Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles ;
Sachez que, dans ce jour d'injustice et d'horreur,
Je n'écoute plus rien que la loi de mon cœur.
Quoi ! ces affreuses lois, dont le poids vous opprime,
Auront pris dans vos bras votre sang pour victime!
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Votre fille ait paru dans d'infâmes liens ;
Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'accompagne mon père et défende ma gloire !

Et le sexe en ces lieux, conduit aux échafauds,
Ne pourra se montrer qu'au milieu des bourreaux!
L'injustice à la fin produit l'indépendance. (4)
Vous frémissez, mon père; ah! vous deviez frémir
Quand, de vos ennemis caressant l'insolence,
Au superbe Orbassan vous pûtes vous unir
Contre le seul mortel qui prend votre défense,
Quand vous m'avez forcée à vous désobéir.

ARGIRE.

Va, c'est trop accabler un père déplorable;
N'abuse point du droit de me trouver coupable;
Je le suis, je le sens, je me suis condamné:
Ménage ma douleur; et si ton cœur encore
D'un père au désespoir ne s'est point détourné,
Laisse-moi seul mourir par les flèches du Maure.
Je vais joindre Tancrède, et tu n'en peux douter.
Vous, observez ses pas.

SCÈNE VII.

AMÉNAIDE, seule.

Qui pourra m'arrêter?
Tancrède, qui me hais, et qui m'as outragée,
Qui m'oses mépriser après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre et t'imiter;
Des traits sur toi lancés affronter la tempête,
En recevoir les coups.... en garantir ta tête;
Te rendre à tes côtés tout ce que je te doi,
Punir ton injustice en expirant pour toi;
Surpasser, s'il se peut, ta rigueur inhumaine,

Mourante entre tes bras, t'accabler de ma haine,
De ma haine trop juste, et laisser, à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, et l'horreur qui m'accable.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LES CHEVALIERS et leurs écuyers, l'épée à la main; des soldats portant des trophées; le peuple dans le fond.

LORÉDAN.

Allez et préparez les chants de la victoire,
Peuple, au dieu des combats prodiguez votre encens;
C'est lui qui nous fait vaincre, à lui seul est la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras sont impuissants.
Il a brisé les traits, il a rompu les pièges
Dont nous environnaient ces brigands sacrilèges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout sanglants érigez vos trophées;
Et foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des trésors du croissant ornez nos saints autels.
Que l'Espagne opprimée, et l'Italie en cendre,
L'Égypte terrassée, et la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut se défendre
Contre ces fiers tyrans, l'effroi de l'univers.
C'est à nous maintenant de consoler Argire;
Que le bonheur public apaise ses douleurs;
Puissions-nous voir en lui, malgré tous ses malheurs,
L'homme d'État heureux quand le père soupire!
Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,
A qui l'on doit, dit-on, le succès de nos armes,

Avec nos chevaliers n'est-il point revenu?
Ce triomphe à ses yeux a-t-il si peu de charmes?
Croit-il de ses exploits que nous soyons jaloux?
Nous sommes assez grands pour être sans envie.
Veut-il fuir Syracuse après l'avoir servie?
(A Catane.)
Seigneur, il a long-temps combattu près de vous;
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune,
Il ne partage point l'allégresse commune?

CATANE.

Apprenez-en la cause, et daignez m'écouter.
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le passage,
Placé loin de vos yeux, j'étais vers le rivage
Où nos fiers ennemis osaient nous résister;
Je l'ai vu courir seul et se précipiter.
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
Inaltérable et calme au milieu du carnage,
Cette vertu d'un chef et ce don d'un grand cœur:
Un désespoir affreux égarait sa valeur;
Sa voix entrecoupée et son regard farouche
Annonçaient la douleur qui troublait ses esprits.
Il appelait souvent Solamir à grands cris;
Le nom d'Aménaïde échappait de sa bouche;
Il la nommait parjure, et, malgré ses fureurs,
De ses yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs.
Il cherchait à mourir, et, toujours invincible,
Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.
Tout cédait à nos coups, et surtout à son bras;
Nous revenions vers vous conduits par la victoire;
Mais lui, les yeux baissés, insensible à sa gloire,
Morne, triste, abattu, regrettant le trépas,

Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance;
Il l'embrasse, il lui parle, et loin de nous s'élance
Aussi rapidement qu'il avait combattu.
C'est pour jamais, dit-il. Ces mots nous laissent croire
Que ce grand chevalier, si digne de mémoire,
Veut être à Syracuse à jamais inconnu.
Nul ne peut soupçonner le dessein qui le guide.
Mais dans le même instant je vois Aménaïde,
Je la vois éperdue au milieu des soldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée;
Elle appelle Tancrède, elle vole égarée :
Son père en gémissant suit à peine ses pas.
Il ramène avec nous Aménaïde en larmes;
C'est Tancrède, dit-il, ce héros dont les armes
Ont étonné nos yeux par de si grands exploits,
Ce vengeur de l'État, vengeur d'Aménaïde,
C'est lui que ce matin d'une commune voix
Nous déclarions rebelle, et nous nommions perfide;
C'est ce même Tancrède exilé par nos lois.
Amis, que faut-il faire, et quel parti nous reste?

LORÉDAN.

Il n'en est qu'un pour nous, celui du repentir.
Persister dans sa faute est horrible et funeste :
Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna souvent la vertu, le mérite;
Mais quand ils sont connus, il les faut honorer.

SCÈNE II.

Les chevaliers, ARGIRE; AMÉNAIDE dans l'enfoncement, soutenue par ses femmes.

ARGIRE, arrivant avec précipitation.

Il les faut secourir, il les faut délivrer.
Tancrède est en péril, trop de zèle l'excite;
Tancrède s'est lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui seul unis.
Hélas! j'accuse en vain mon âge qui me glace.
O vous, de qui la force est égale à l'audace,
Vous, qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente,
Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente!

LORÉDAN.

C'est nous en dire trop; le temps est cher, volons;
Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désapprouvons.

SCÈNE III.

ARGIRE, AMÉNAIDE.

ARGIRE.

O ciel! tu prends pitié d'un père qui t'adore;
Tu m'as rendu ma fille, et tu me rends encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.
(Aménaïde entre.)
Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit renaître.

J'ai causé tes malheurs, je les ai partagés;
Je les termine enfin : Tancrède va paraître.
Ne puis-je consoler tes esprits affligés?

AMÉNAÏDE.

Je me consolerai quand je verrai Tancrède,
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède
Aura plus de justice, et sera sans danger;
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager,
Et lorsque ses remords expieront mes injures.

ARGIRE.

Je ressens ton état : sans doute il doit t'aigrir.
On n'essuya jamais des épreuves plus dures.
Je sais ce qu'il en coûte, et qu'il est des blessures
Dont un cœur généreux peut rarement guérir :
La cicatrice en reste, il est vrai ; mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrède en ces lieux abhorré :
Apprends qu'il est chéri, glorieux, honoré ;
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de sa gloire, et de tant de services,
L'excès où ses rivaux portaient leurs injustices.
Le vulgaire est content, s'il remplit son devoir :
Il faut plus au héros, il faut que sa vaillance
Aille au-delà du terme et de notre espérance :
C'est ce que fait Tancrède; il passe notre espoir.
Il te verra constante, il te sera fidèle.
Le peuple en ta faveur s'élève et s'attendrit ;
Tancrède va sortir de son erreur cruelle;
Pour éclairer ses yeux, pour calmer son esprit,
Il ne faudra qu'un mot.

AMÉNAÏDE.

Et ce mot n'est pas dit.
Que m'importe à présent ce peuple et son outrage,
Et sa faveur crédule, et sa pitié volage,
Et la publique voix que je n'entendrai pas?
D'un seul mortel, d'un seul dépend ma renommée.
Sachez que votre fille aime mieux le trépas
Que de vivre un moment sans en être estimée.
Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
Ma mère au lit de mort a reçu nos promesses;
Sa dernière prière a béni nos tendresses;
Elle joignit nos mains, qui fermèrent ses yeux.
Nous jurâmes par elle, à la face des cieux,
Par ses mânes, par vous, vous, trop malheureux père,
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.
Seigneur..... les échafauds ont été nos autels.
Mon amant, mon époux cherche un trépas funeste,
Et l'horreur de ma honte est tout ce qui me reste.
Voilà mon sort.

ARGIRE.

Eh bien! ce sort est réparé,
Et nous obtiendrons plus que tu n'as espéré.

AMÉNAÏDE.

Je crains tout.

SCÈNE IV.

ARGIRE, AMÉNAIDE, FANIE.

FANIE.

Partagez l'allégresse publique,
Jouissez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrède a combattu : Tancrède a dissipé
Le reste d'une armée au carnage échappé.
Solamir est tombé sous cette main terrible,
Victime dévouée à notre État vengé,
Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Surtout à votre nom qu'on avait outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle;
Ce peuple, ivre de joie, et volant après lui,
Le nomme son héros, sa gloire, son appui,
Parle même du trône où sa vertu l'appelle.
Un seul de nos guerriers, seigneur, l'avait suivi;
C'est ce même Aldamon qui sous vous a servi.
Lui seul a partagé ses exploits incroyables;
Et quand nos chevaliers, dans un danger si grand,
Lui sont venus offrir leurs armes secourables,
Tancrède avait tout fait, il était triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent sa vaillance?
On l'élève au-dessus des héros de la France,
Des Rolands, des Lisois, dont il est descendu.
Venez de mille mains couronner sa vertu,
Venez voir ce triomphe, et recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop long-temps attendu.
Tout vous rit, tout vous sert, tout venge votre outrage;
Et Tancrède à vos vœux est pour jamais rendu.

AMÉNAÏDE.

Ah! je respire enfin; mon cœur connaît la joie.
Ah! mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouïs, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourments sa bonté nous délivre!
Ce n'est qu'en ce moment que je commence à vivre.
Mon bonheur est au comble; hélas! il m'est bien dû.
Je veux tout oublier; pardonnez-moi mes plaintes,
Mes reproches amers, et mes frivoles craintes.
Oppresseurs de Tancrède, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ses pieds, il va tomber aux miens.

ARGIRE.

Oui, le ciel pour jamais daigne essuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidèle Aldamon,
Qui suivait seul Tancrède, et secondait ses armes :
C'est lui, c'est ce guerrier si cher à ma maison.
De nos prospérités la nouvelle est certaine.
Mais d'où vient que vers nous il se traîne avec peine?
Est-il blessé? ses yeux annoncent la douleur.

SCÈNE V.

ARGIRE, AMÉNAIDE, ALDAMON, FANIE.

AMÉNAÏDE.

Parlez, cher Aldamon, Tancrède est donc vainqueur?

ALDAMON.

Sans doute, il l'est, madame.

AMÉNAÏDE.

A ces chants d'allégresse,
A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux?

ALDAMON.

Ces chants vont se changer en des cris de tristesse.

AMÉNAÏDE.

Qu'entends-je ? Ah, malheureuse!

ALDAMON.

Un jour si glorieux
Est le dernier des jours de ce héros fidèle.

AMÉNAÏDE.

Il est mort!

ALDAMON.

La lumière éclaire encor ses yeux,
Mais il est expirant d'une atteinte mortelle;
Je vous apporte ici de funestes adieux.
Cette lettre fatale, et de son sang tracée,
Doit vous apprendre, hélas! sa dernière pensée :
Je m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune! ô jour du désespoir!

AMÉNAÏDE, revenant à elle.

Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre;
Il m'est cher..... O Tancrède! ô maître de mon sort!
Ton ordre, quel qu'il soit, est l'ordre de te suivre;
J'obéirai..... Donnez votre lettre et la mort.

ALDAMON.

Lisez donc; pardonnez ce triste ministère.

AMÉNAÏDE.

O mes yeux! lirez-vous ce sanglant caractère?
Le pourrai-je? il le faut..... c'est mon dernier effort.
(Elle lit.)
« Je ne pouvais survivre à votre perfidie;

« Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.
« J'aurais voulu, cruelle, en m'exposant pour vous,
« Vous avoir conservé la gloire avec la vie.....
Eh bien, mon père !

(Elle se rejette dans les bras de Fanie.)

ARGIRE.

Enfin les destins désormais
Ont assouvi leur haine, ont épuisé leurs traits :
Nous voilà maintenant sans espoir et sans crainte.
Ton état et le mien ne permet plus la plainte.
Ma chère Aménaïde ! avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois détester,
Que j'apprenne du moins à ma triste patrie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie ;
Que, dans l'horrible excès de ma confusion,
J'apprenne à l'univers à respecter ton nom.

AMÉNAÏDE.

Eh ! que fait l'univers à ma douleur profonde?
Que me fait ma patrie, et le reste du monde?
Tancrède meurt.

ARGIRE.

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

AMÉNAÏDE.

Tancrède meurt, ô ciel ! sans être détrompé !
Vous en êtes la cause..... ah ! devant qu'il expire.....
Que vois-je? mes tyrans !

SCÈNE VI.

LORÉDAN, chevaliers, suite; AMENAIDE, ARGIRE, FANIE, ALDAMON; TANCRÈDE, dans le fond, porté par des soldats.

LORÉDAN.

O malheureux Argire!
O fille infortunée! on conduit devant vous
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie;
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce sang précieux versé pour la patrie
Nos secours empressés ont suspendu les flots;
Cette âme, qu'enflammait un courage intrépide,
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde;
Il la nomme; les pleurs coulent de tous les yeux,
Et d'un juste remords je ne puis me défendre.

Pendant qu'il parle on approche lentement Tancrède vers Aménaïde, presque évanouie entre les bras de ses femmes; elle se débarrasse précipitamment des femmes qui la soutiennent, et se retournant avec horreur vers Lorédan, dit:

Barbares, laissez là vos remords odieux.

(Puis courant à Tancrède, et se jetant à ses pieds.)

Tancrède, cher amant, trop cruel et trop tendre,
Dans nos derniers instants, hélas! peux-tu m'entendre?
Tes yeux appesantis peuvent-ils me revoir?
Hélas! reconnais-moi, connais mon désespoir.
Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse;
C'est là le seul honneur dont mon âme est jalouse.

Ce nom sacré m'est dû ; tu me l'avais promis ;
Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis.
Honore d'un regard ton épouse fidèle....

(Il la regarde.)

C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle !...
De ton cœur généreux son cœur est-il haï?
Peux-tu me soupçonner?

TANCRÈDE, se soulevant un peu.

Ah! vous m'avez trahi!

AMÉNAÏDE.

Qui! moi? Tancrède!

ARGIRE, se jetant aussi à genoux de l'autre côté, et embrassant Tancrède, puis se relevant.

Hélas! ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé, fut par nous condamnée,
Et nous la punissions de te garder sa foi.
Nous fûmes tous cruels envers elle, envers toi.
Nos lois, nos chevaliers, un tribunal auguste,
Nous avons failli tous; elle seule était juste.
Son écrit malheureux qui nous avait armés,
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCRÈDE.

Aménaïde.... ô ciel! est-il vrai? vous m'aimez!

AMÉNAÏDE.

Va, j'aurais en effet mérité mon supplice,
Ce supplice honteux dont tu m'as su tirer,
Si j'avais un moment cessé de t'adorer,
Si mon cœur eût commis cette horrible injustice.

TANCRÈDE, en reprenant un peu de force, et élevant la voix.

Vous m'aimez ! ô bonheur plus grand que mes revers !
Je sens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.
Ma vie était horrible ! hélas ! et je la perds
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuse.

AMÉNAÏDE.

Ce n'est donc, juste Dieu ! que dans cette heure affreuse,
Ce n'est qu'en le perdant que j'ai pu lui parler !
Ah, Tancrède !

TANCRÈDE.

Vos pleurs devraient me consoler ;
Mais il faut vous quitter ; ma mort est douloureuse !
Je sens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi :
Voilà de nos soupçons la victime innocente,
A sa tremblante main joignez ma main sanglante ;
Que j'emporte au tombeau le nom de son époux.
Soyez mon père.

ARGIRE, prenant leurs mains.

Hélas ! mon cher fils, puissiez-vous
Vivre encore adoré d'une épouse chérie !

TANCRÈDE.

J'ai vécu pour venger ma femme et ma patrie ;
J'expire entre leurs bras, dignes de toutes deux,
De toutes deux aimé... j'ai rempli tous mes vœux...
Ma chère Aménaïde !...

AMÉNAÏDE.

Éh bien !

TANCRÈDE.

Gardez de suivre
Ce malheureux amant... et jurez-moi de vivre....
(Il retombe.)

CATANE.

Il expire... et nos cœurs de regrets pénétrés....
Qui l'ont connu trop tard.....

AMÉNAÏDE, se jetant sur le corps de Tancrède.

Il meurt, et vous pleurez...
Vous, cruels, vous, tyrans, qui lui coûtez la vie!
(Elle se relève et marche.)
Que l'enfer engloutisse et vous et ma patrie!
Et ce sénat barbare, et ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des lois!
Que ne puis-je expirer dans Syracuse en poudre,
Sur vos corps tout sanglants écrasés par la foudre!
(Elle se rejette sur le corps de Tancrède.)
Tancrède! cher Tancrède!
(Elle se relève avec fureur.)
Il meurt, et vous vivez!
Vous vivez, je le suis.... je l'entends, il m'appelle...
Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laisse aux tourments qui vous sont réservés.
(Elle tombe dans les bras de Fanie.)

ARGIRE.

Ah! ma fille!

AMÉNAÏDE, égarée, et le repoussant.

Arrêtez.... vous n'êtes point mon père,
Votre cœur n'en eut point le sacré caractère:
Vous fûtes leur complice... Ah! pardonnez, hélas!
Je meurs en vous aimant... j'expire entre tes bras,

Cher Tancrède...

(Elle tombe à côté de lui.)

ARGIRE.

O ma fille! ô ma chère Fanie!
Qu'avant ma mort, hélas! on la rende à la vie.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES

DE TANCRÈDE.

[1] « Elle fut jouée par des Français et par des étrangers réunis; « c'est peut-être le seul moyen d'empêcher que la pureté de la « langue ne se corrompe, et que la prononciation ne s'altère dans « les pays où l'on nous fait l'honneur de parler français. »

[2] « Je ne saurais trop recommander qu'on cherche à mettre sur « notre scène quelques parties de notre histoire de France. On m'a « dit que les noms des anciennes maisons qu'on retrouve dans « *Zaïre*, dans le *Duc de Foix*, dans *Tancrède*, ont fait plaisir à la « nation. C'est encore peut-être un nouvel aiguillon de gloire pour « ceux qui descendent de ces races illustres. Il me semble qu'après « avoir fait paraître tant de héros étrangers sur la scène, il nous « manquait d'y montrer les nôtres. J'ai eu le bonheur de peindre « le grand, l'aimable Henri IV, dans un poëme qui ne déplaît pas « aux bons citoyens. Un temps viendra que quelque génie plus « heureux l'introduira sur la scène avec plus de majesté. »

[3] Édition de 1761 :

Rien ne saurait plus rompre un nœud si légitime.

[4] Le seul nom de Tancrède enhardit ma faiblesse.

[5] C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins,
C'est lui qui découvrit, dans une course utile,
Que Tancrède en secret a revu la Sicile;
Mais, craignant de lui nuire en cherchant à le voir,
Il crut que m'avertir était son seul devoir.
Ma lettre par ses soins, etc.

ARGIRE, *à Aménaïde.*

[6] Éloignez-vous, sortez.

AMÉNAÏDE.

Qu'entends-je ? vous ! mon père !

ARGIRE.

Vous n'êtes plus ma fille ; ôtez-vous de ces lieux,
Rougissez, et tremblez de vos fureurs secrètes :
Vous hâtez mon trépas, perfide que vous êtes ;
Allez, une autre main saura fermer mes yeux.

AMÉNAÏDE.

Où suis-je ? ô juste ciel ! quel est ce coup de foudre ?
Soutiens-moi....

(*Faute l'aide à sortir.*)

SCÈNE III.

ARGIRE, les chevaliers.

ARGIRE.

Mes amis, c'est à vous de résoudre
Quel parti l'on doit prendre après ce crime affreux.
De l'État et de vous je sens quelle est l'injure ;
Je dois tout à la loi, mais tout à la nature, etc.

7 Plutôt que de se rendre, il a voulu mourir.

8 Avec tant d'infamie enfermés au tombeau ;
Telle est dans nos États la loi de l'hyménée, etc.

9 Punissez ma franchise et vengez votre offense.

10 Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.
Sans daigner pénétrer au fond de ce mystère,
Je veux à vos dédains opposer mes mépris ;
A votre aveuglement vous laisser sans colère,
Marcher à Solamir et venger mon pays.

SCÈNE VII.

AMÉNAIDE, soldats dans l'enfoncement.

Il me faut donc mourir, et dans l'ignominie!
On croit qu'à Solamir mon cœur se sacrifie!
O toi seul des humains qui méritas ma foi,
Seul objet de mes pleurs, objet de leur envie,
Je meurs en criminelle : oui, je le suis pour toi;
Je le veux, je dois l'être. Eh quoi! cette infamie,
Ces apprêts, ces bourreaux, puis-je les soutenir?
Mort honteuse! à ton nom, tout mon courage cède.
Non, il n'est point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, et non pas me punir.
Quoi! je parais trahir mon père et ma patrie!
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Porte un jour au héros pour qui je perds la vie
Mes derniers sentiments et mes derniers adieux.
Peut-être il vengera son amante fidèle.
Enfin je meurs pour lui; ma mort est moins cruelle.

11 Elle serait fidèle, après mon trépas même!
Oui, j'ose m'en flatter; oui, c'est ainsi qu'elle aime;
C'est ainsi que j'adore un cœur tel que le sien;
Il est inébranlable, il est digne du mien,
Incapable d'effroi, de crainte et d'inconstance.

FANIE.

12 Craint-il de s'expliquer; vous a-t-il soupçonnée?

NOTES.

(1) La France était alors obérée et surchargée d'impôts ; mais les campagnes étaient cultivées ; et si l'on avait comparé la masse des impôts avec la somme du produit net des terres, peut-être l'aurait-on trouvée dans une moindre proportion que du temps de Charles IX, de Henri III, ou même de Henri IV. Si on avait comparé de même la somme de ce produit net au nombre des hommes employés à la culture, on l'aurait trouvée dans un rapport plus grand. Il résulte de cette seconde comparaison qu'il pouvait y avoir en 1760 plus de valeurs réelles qu'on pouvait employer à payer la main-d'œuvre des travaux d'industrie et de construction, que dans des temps regardés comme plus heureux. L'impôt est injuste lorsqu'il excède les dépenses nécessaires, et strictement nécessaires à la prospérité publique : il est alors un véritable vol aux contribuables. Il est injuste encore lorsqu'il n'est pas distribué proportionnellement aux propriétés de chacun. Il est tyrannique lorsque la forme assujettit les citoyens à des gênes ou à des vexations inutiles ; mais il n'est destructeur de la richesse nationale que lorsque, soit par sa grandeur, soit par sa forme, il diminue l'intérêt de former des entreprises de culture, ou qu'il les fait négliger. Il n'était pas encore parvenu à ce point en 1760 ; et quoiqu'il y eût en France beaucoup de malheureux, quoique le peuple gémît sous le poids de la fiscalité, le royaume était encore riche et bien cultivé. Tout était si peu perdu à cette époque, que quelques années d'une bonne administration eussent alors suffi pour tout réparer. Ce que dit ici M. de Voltaire était donc très vrai ; mais ce n'était en aucune manière une excuse pour ceux qui gouvernaient.

(2) Iphigénie, près d'être immolée, dit à son père :

D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

Cette résignation paraît exagérée : le sentiment d'Aménaïde est plus vrai et aussi touchant ; mais dans cette comparaison ce n'est point Racine qui est inférieur à Voltaire, c'est l'art qui a fait des progrès. Pour rendre les vertus dramatiques plus imposantes, on les a d'abord exagérées ; mais le comble de l'art est de les rendre à la fois naturelles et héroïques. Cette perfection ne pouvait être que le fruit du temps, de l'étude des grands modèles, et surtout de l'étude de leurs fautes.

(3) Qui n'a plus qu'un moment à vivre
N'a plus rien à dissimuler.

M. de Voltaire, dans la *Comtesse de Givry*, dit, en parlant d'un vieux soldat :

Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.

(4) On a cru reconnaître dans ce vers le sentiment qu'une longue suite d'injustices avait dû produire dans l'âme de l'auteur : comme dans ceux-ci :

Proscrit dès le berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage,
Qui d'États en États ai porté mon courage,
Qui partout de l'envie ai senti la fureur,
Depuis que je suis né j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de sa bouche impunie,
Chez les républicains comme à la cour des rois.

On a cru reconnaître encore le sentiment d'un grand homme qui, après avoir été privé de la liberté dans sa jeunesse, pour des vers qu'il n'avait point faits, forcé de fuir en Angleterre la haine des bigots, d'aller oublier à Berlin les cabales des gens de lettres, et la haine que les gens en place portent sourdement à tout homme supérieur, avait été ensuite obligé de quitter Berlin par les intrigues d'un géomètre médiocre, jaloux d'un grand poëte, et retrouvait à Genève les monstres qui l'avaient persécuté à Paris et à Berlin, la superstition et l'envie.

Remarquons ici que c'est vraisemblablement au goût de M. de Voltaire pour l'Arioste que nous devons *Tancrède*. Il était im-

possible qu'un aussi grand artiste ne vît dans l'histoire d'Ariodant et de Genèvre un bloc précieux d'où devait sortir une belle tragédie. C'est une des pièces du théâtre français qui fait le plus d'effet à la représentation, et peut-être celle de toutes où l'on trouve un plus grand nombre de vers et de situations d'une sensibilité profonde et passionnée.

LE DROIT
DU SEIGNEUR,
COMÉDIE,

Représentée à Paris, en 1762, en cinq actes, sous le nom de L'ÉCUEIL DU SAGE, qui n'était pas son véritable titre; remise au théâtre en 1778, en trois actes, après la mort de l'auteur.

PERSONNAGES.

Le marquis du CARRAGE.
Le chevalier de GERNANCE.
MÉTAPROSE, bailli.
MATHURIN, fermier.
DIGNANT, ancien domestique.
ACANTE, élevée chez dignant.
BERTHE, seconde femme de Dignant.
COLETTE.
CHAMPAGNE.
Domestiques.

La scène est en Picardie, et l'action du temps de Henri II.

LE DROIT
DU SEIGNEUR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

Écoutez-moi, monsieur le magister :
Vous savez tout, du moins vous avez l'air
De tout savoir; car vous lisez sans cesse
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtresse
S'appelle Acante, et n'a point d'autre nom?
D'où vient cela?

LE BAILLI.

Plaisante question!
Eh, que t'importe?

MATHURIN.

Oh! cela me tourmente :
J'ai mes raisons.

165850

LE BAILLI.

Elle s'appelle Acante :
C'est un beau nom ; il vient du grec *Antos*,
Que les Latins ont depuis nommé *Flos*.
Flos se traduit par *Fleur ;* et ta future
Est une fleur que la belle nature,
Pour la cueillir, façonna de sa main ;
Elle fera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom ? chaque père à sa guise
Donne des noms aux enfants qu'on baptise.
Acante a pris son nom de son parrain,
Comme le tien te nomma Mathurin.

MATHURIN.

Acante vient du grec?

LE BAILLI.

Chose certaine.

MATHURIN.

Et Mathurin, d'où vient-il ?

LE BAILLI.

Ah ! qu'il vienne
De Picardie ou d'Artois, un savant
A ces noms-là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi ; ce n'est qu'aux belles
D'en avoir un, car il faut parler d'elles.

MATHURIN.

Je ne sais, mais ce nom grec me déplaît.
Maître, je veux qu'on soit ce que l'on est :
Ma maîtresse est villageoise, et je gage
Que ce nom-là n'est pas de mon village.

Acante, soit. Son vieux père Dignant
Semble accorder sa fille en rechignant;
Et cette fille, avant d'être ma femme,
Paraît aussi rechigner dans son âme.
Oui, cette Acante, en un mot, cette fleur,
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur
De supporter que Mathurin la cueille.
Elle est hautaine et dans soi se recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas;
Et quand je parle, elle n'écoute pas :
Et n'eût été Berthe sa belle-mère,
Qui haut la main régente son vieux père,
Ce mariage en mon chef résolu
N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLI.

Il l'est enfin, et de manière exacte;
Chez ses parents je t'en dresserai l'acte;
Car si je suis le magister d'ici,
Je suis bailli, je suis notaire aussi;
Et je suis prêt dans mes trois caractères
A te servir dans toutes tes affaires.
Que veux-tu ? dis.

MATHURIN.

Je veux qu'incessamment
On me marie.

LE BAILLI.

Ah! vous êtes pressant.

MATHURIN.

Et très pressé.... Voyez-vous ? l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aisance;

J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux ;
Mais l'être seul !.... il vaut mieux l'être deux.
Il faut se marier avant qu'on meure.

LE BAILLI.

C'est très bien dit : et quand donc ?

MATHURIN.

Tout à l'heure.

LE BAILLI.

Oui ; mais Colette à votre sacrement,
Mons Mathurin, peut mettre empêchement :
Elle vous aime avec quelque tendresse,
Vous et vos biens ; elle eut de vous promesse
De l'épouser.

MATHURIN.

Oh bien, je dépromets.
Je veux, pour moi, m'arranger désormais,
Car je suis riche et coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaisir, et non pas pour le sien.
Je n'aime plus Colette ; c'est Acante,
Entendez-vous ? qui seule ici me tente.
Entendez-vous, magister trop rétif ?

LE BAILLI.

Oui, j'entends bien : vous êtes trop hâtif ;
Et pour signer vous devriez attendre
Que monseigneur daignât ici se rendre ;
Il vient demain ; ne faites rien sans lui.

MATHURIN.

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui.

LE BAILLI.

Comment?

MATHURIN.

Eh oui : ma tête est peu savante;
Mais on connaît la coutume impudente
De nos seigneurs de ce canton Picard.
C'est bien assez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encore à nos épouses.
Des Mathurins les têtes sont jalouses :
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit!

LE BAILLI.

Mais il est fort honnête.
Il est permis de parler tête à tête
A sa sujette, afin de la tourner
A son devoir, et de l'endoctriner.

MATHURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette disciple à qui je me destine;
Cela me fâche.

LE BAILLI.

Acante a trop d'honneur
Pour te fâcher : c'est le droit du seigneur;
Et c'est à nous, en personnes discrètes,
A nous soumettre aux lois qu'on nous a faites.

MATHURIN.

D'où vient ce droit?

LE BAILLI.

Ah! depuis bien long-temps
C'est établi.... ça vient du droit des gens.

MATHURIN.

Mais sur ce pied, dans toutes les familles
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLI.

Oh! point du tout.... c'est une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car, vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De monseigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos aïeux, régnaient sur nos hameaux.

MATHURIN.

Ouais! nos aïeux étaient donc de grands sots!

LE BAILLI.

Pas plus que toi. Les seigneurs du village
Devaient avoir un droit de vasselage.

MATHURIN.

Pourquoi cela? sommes-nous pas pétris
D'un seul limon, de lait comme eux nourris?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes?
Et mieux tournés, et plus forts, plus ingambes?
Une cervelle avec quoi nous pensons
Beaucoup mieux qu'eux? car nous les attrapons.
Sommes-nous pas cent contre un? ça m'étonne
De voir toujours qu'une seule personne
Commande en maître à tous ses compagnons,
Comme un berger fait tondre ses moutons.
Quand je suis seul, à tout cela je pense
Profondément. Je vois notre naissance
Et notre mort, à la ville, au hameau,
Se ressembler comme deux gouttes d'eau.
Pourquoi la vie est-elle différente?
Je n'en vois pas la raison : ça tourmente.

Les Mathurins et les godelureaux,
Et les baillis, ma foi, sont tous égaux.

LE BAILLI.

C'est très bien dit, Mathurin ; mais, je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,
Qu'un nerf de bœuf appliqué sur le dos
Réfuterait puissamment leurs propos :
Tu les ferais rentrer vite à leur place.

MATHURIN.

Oui, vous avez raison ; ça m'embarrasse ;
Oui, ça pourrait me donner du souci.
Mais, palsembleu, vous m'avouerez aussi
Que quand chez moi mon valet se marie,
C'est pour lui seul, non pour ma seigneurie ;
Qu'à sa moitié je ne prétends en rien ;
Et que chacun doit jouir de son bien.

LE BAILLI.

Si les petits à leurs femmes se tiennent,
Compère, aux grands les nôtres appartiennent.
Que ton esprit est bas, lourd et brutal !
Tu n'as pas lu le code *féodal*.

MATHURIN.

Féodal! qu'est-ce?

LE BAILLI.

Il tient son origine
Du mot *fides* de la langue latine:
C'est comme qui dirait....

MATHURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux latin et ton ennuyeux grec,

Si tu me dis des sottises pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles.

(Il menace le bailli, qui parle toujours en reculant; et Mathurin court après lui.

LE BAILLI.

Je suis bailli, ne t'en avise pas.
Fides veut dire *foi*. Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A monseigneur le marquis du Carrage?
Que tu lui dois dixmes, champart, argent?
Que tu lui dois....

MATHURIN.

Baillif outrecuidant,
Oui, je dois tout; j'en enrage dans l'âme;
Mais, palsandié, je ne dois point ma femme,
Maudit bailli!

LE BAILLI, en s'en allant.

Va, nous savons la loi;
Nous aurons bien ta femme ici sans toi.

SCÈNE II.

MATHURIN, seul.

Chien de bailli! que ton latin m'irrite!
Ah! sans latin marions-nous bien vite;
Parlons au père, à la fille surtout;
Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voilà comme je suis ... J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite. Une fille d'ici
Me tracassait, me donnait du souci,

C'était Colette, et j'ai vu la friponne
Pour mes écus mugueter ma personne;
J'ai voulu rompre, et je romps : j'ai l'espoir
D'avoir Acante, et je m'en vais l'avoir,
Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Est dédaigneuse, et son allure est fière :
Moi, je le suis; et dès que je l'aurai,
Tout aussitôt je vous la réduirai;
Car je le veux. Allons....

SCÈNE III.

MATHURIN, COLETTE, courant après.

COLETTE.

Je t'y prends, traître!

MATHURIN, sans la regarder.

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître?

MATHURIN.

Si fait.... bonjour

COLETTE.

Mathurin, Mathurin!
Tu causeras ici plus d'un chagrin.
De tes bonjours je suis fort étonnée,
Et tes bonjours valaient mieux l'autre année.
C'était tantôt un bouquet de jasmin,
Que tu venais me placer de ta main;
Puis des rubans pour orner ta bergère;
Tantôt des vers que tu me fesais faire

Par le bailli, qui n'y comprenait rien,
Ni toi ni moi ; mais tout allait fort bien :
Tout est passé, lâche ! tu me délaisses ?

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promesses,
Tant de bouquets acceptés et rendus,
C'en est donc fait ? je ne te plais donc plus ?

MATHURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi, misérable ?

MATHURIN.

Mais je t'aimais ; je n'aime plus. Le diable
A t'épouser me poussa vivement ;
En sens contraire il me pousse à présent :
Il est le maître.

COLETTE.

Eh ! va, va, ta Colette
N'est plus si sotte, et sa raison s'est faite.
Le diable est juste, et tu diras pourquoi
Tu prends les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit maître au village ?
Tu penses donc que le droit t'est acquis
D'être en amour fripon comme un marquis ?
C'est bien à toi d'avoir l'âme inconstante !
Toi, Mathurin, me quitter pour Acante !

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle est la raison?

MATHURIN.

C'est que je suis le maître en ma maison;
Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu m'as parue un peu trop dégourdie.
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous;
Je n'en veux point, car je suis né jaloux.
Acante enfin aura la préférence:
La chose est faite: adieu; prends patience.

COLETTE.

Adieu! non pas, traître! je te suivrai,
Et contre ton contrat je m'inscrirai.
Mon père était procureur: ma famille
A du crédit, et j'en ai: je suis fille;
Et monseigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit-maître,
Fait l'inconstant, se mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état:
Nous apprendrons à ta mine insolente
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATHURIN.

Cette innocente est dangereuse; il faut
Voir le beau-père, et conclure au plus tôt.

SCÈNE IV.

MATHURIN, DIGNANT, ACANTE, COLETTE.

MATHURIN.

Allons, beau-père, allons bacler la chose.

COLETTE.

Vous ne baclerez rien, non, je m'oppose
A ses contrats, à ses noces, à tout.

MATHURIN.

Quelle innocente!

COLETTE.

Oh! tu n'es pas au bout.
(A Acante.)
Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voisine,
De vous laisser enjôler sur sa mine :
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chassez cet homme.

ACANTE.

Hélas! très volontiers.

MATHURIN.

Très volontiers!... Tout ce train-là me lasse :
Je suis têtu; je veux que tout se passe
A mon plaisir, suivant mes volontés;
Car je suis riche... Or, beau-père, écoutez :
Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décrasse, et j'achète au bailliage
L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à sel : ça n'est pas mal.

Mon fils sera conseiller, et ma fille
Relèvera quelque noble famille;
Mes petits-fils deviendront présidents.
De monseigneur un jour les descendants
Feront leur cour aux miens; et, quand j'y pense,
Je me rengorge, et me carre d'avance.

DIGNANT.

Carre-toi bien; mais songe qu'à présent
On ne peut rien sans le consentement
De monseigneur: il est encor ton maître.

MATHURIN.

Et pourquoi ça?

DIGNANT.

Mais, c'est que ça doit être.
A tous seigneurs tous honneurs.

COLETTE, à Mathurin.

Oui, vilain.
Il t'en cuira, je t'en réponds.

MATHURIN.

Voisin,
Notre bailli t'a donné sa folie.
Eh! dis-moi donc, s'il prend en fantaisie
A monseigneur d'avoir femme au logis,
A-t-il besoin de prendre ton avis?

DIGNANT.

C'est différent: je fus son domestique
De père en fils dans cette terre antique.
Je suis né pauvre, et je deviens cassé.
Le peu d'argent que j'avais amassé
Fut employé pour élever Acante.
Notre bailli dit qu'elle est fort savante,

Et qu'entre nous, son éducation
Est au-dessus de sa condition.
C'est ce qui fait que ma seconde épouse,
Sa belle-mère, est fâchée et jalouse,
Et la maltraite, et me maltraite aussi :
De tout cela je suis fort en souci.
Je voudrais bien te donner cette fille;
Mais je ne puis établir ma famille
Sans monseigneur : je vis de ses bontés;
Je lui dois tout; j'attends ses volontés :
Sans son aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTE.

Ah ! croyez-vous qu'il le donne, mon père?

COLETTE.

Eh bien ! fripon, tu crois que tu l'auras?
Moi, je te dis que tu ne l'auras pas.

MATHURIN.

Tout le monde est contre moi, ça m'irrite.

SCÈNE V.

Les acteurs précédents, Mme BERTHE.

MATHURIN, à Berthe qui arrive.

Ma belle-mère, arrivez, venez vîte.
Vous n'êtes plus la maîtresse au logis.
Chacun rebèque, et je vous avertis
Que si la chose en cet état demeure;
Si je ne suis marié tout à l'heure,
Je ne le serai point, tout est fini,
Tout est rompu.

BERTHE.

Qui m'a désobéi?
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne?
Serait-ce vous, mon mari? vous?

DIGNANT.

Personne;
Nous n'avons garde; et Mathurin veut bien
Prendre ma fille à-peu-près avec rien;
J'en suis content, et je dois me promettre
Que monseigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce soin;
C'est de moi seule ici qu'on a besoin;
Et quand la chose une fois sera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais.....

BERTHE.

Mais il faut suivre ce que je dis.
Je ne veux plus souffrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne se tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiselle, avec sa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuisine;
Elle se mire, ajuste son chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, et le soir en cachette
Lit des romans que le bailli lui prête.
Eh bien! voyez, elle ne répond rien.

Je me repens de lui faire du bien.
Elle est muette, ainsi qu'une pécore.

MATHURIN.

Ah, c'est tout jeune, et ça n'a pas encore
L'esprit formé : ça vient avec le temps.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagements
Pour une fille; elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire :
C'est modestie et pudeur que cela.
Comme elle enfin vous passâtes par là;
Je m'en souviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh! finissons. Allons, qu'on se dépêche :
Quels sots propos! suivez-moi promptement
Chez le bailli.

COLETTE, à Acante.

N'en fais rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acante.

ACANTE.

O ciel! que dois-je faire?

COLETTE.

Refuse tout, laisse ta belle-mère,
Viens avec moi.

BERTHE, à Acante.

Quoi donc! sans sourciller?
Mais parlez donc.

ACANTE.

A qui puis-je parler?

DIGNANT.

Chez le bailli, ma bonne, allons l'attendre,
Sans la gêner; et laissons-lui reprendre
Un peu d'haleine.

ACANTE.

Ah! croyez que mes sens
Sont pénétrés de vos soins indulgents;
Croyez qu'en tout je distingue mon père.

MATHURIN.

Madame Berthe, on ne distingue guère
Ni vous ni moi : la belle a le maintien
Un peu bien sec, mais cela n'y fait rien;
Et je réponds, dès qu'elle sera nôtre,
Qu'en peu de temps je la rendrai tout autre.

(Ils sortent.)

ACANTE.

Ah! que je sens de trouble et de chagrin!
Me faudra-t-il épouser Mathurin?

SCÈNE VI.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

Ah! n'en fais rien, crois-moi, ma chère amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie?
Tu peux trouver beaucoup mieux..... que sait-on?
Aimerais-tu ce méchant?

ACANTE.

Mon Dieu non.

Mais, vois-tu bien, je ne suis plus soufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe;
Je suis chassée; il me faut un abri;
Et par besoin je dois prendre un mari.
C'est en pleurant que je cause ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine;
Mais je ne sais comment m'y prendre, hélas!
Que devenir!..... Dis-moi, ne sais-tu pas
Si monseigneur doit venir dans ses terres?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTE.

Bientôt?

COLETTE.

Je ne sais guères
Dans mon taudis les nouvelles de cour:
Mais, s'il revient, ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles;
Il rend justice, il a grand soin des filles.

ACANTE.

Ah! s'il pouvait me protéger ici!

COLETTE.

Je prétends bien qu'il me protège aussi.

ACANTE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles
Qui dans l'armée ont très peu de pareilles;
Que Charles-Quint a loué sa valeur.

COLETTE.

Qu'est-ce que Charles-Quint?

ACANTE.

Un empereur
Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe ?
Ne m'en faites pas, vous, et que je sorte
A mon honneur du cas triste où je suis.

ACANTE.

Comme le tien, mon cœur est plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène.....

COLETTE.

Près de nos bois ?..... ah ! le plaisant château !
De Mathurin le logis est plus beau ;
Et Mathurin est bien plus riche qu'elle.

ACANTE.

Oui, je le sais ; mais cette demoiselle
Est autre chose ; elle est de qualité ;
On la respecte avec sa pauvreté.
Elle a chez elle une vieille personne
Qu'on nomme Laure, et dont l'âme est si bonne!
Laure est aussi d'une grande maison.

COLETTE.

Qu'importe encor?

ACANTE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En savent plus, ont l'âme autrement faite,
Ont de l'esprit, des sentiments plus grands,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans,
Avec grand soin leur âme est façonnée;
La nôtre, hélas! languit abandonnée.
Comme on apprend à chanter, à danser,
Les gens du monde apprennent à penser.

ACANTE.

Cette Dormène et cette vieille dame
Semblent donner quelque chose à mon âme;
Je crois en valoir mieux quand je les vois;
J'ai de l'orgueil; et je ne sais pourquoi.....
Et les bontés de Dormène et de Laure
Me font haïr mille fois plus encore
Madame Berthe et monsieur Mathurin.

COLETTE.

Quitte-les tous.

ACANTE.

Je n'ose; mais enfin
J'ai quelque espoir : que ton conseil m'assiste.
Dis-moi d'abord, Colette, en quoi consiste
Ce fameux droit du seigneur?

COLETTE.

Oh! ma foi,
Va consulter de plus doctes que moi.
Je ne suis point mariée; et l'affaire,
A ce qu'on dit, est un très grand mystère.
Seconde-moi, fais que je vienne à bout
D'être épousée, et je te dirai tout.

ACANTE.

Ah! j'y ferai mon possible.

COLETTE.

Ma mère
Est très alerte, et conduit mon affaire :
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pousser mon droit par-devant le baillif :
J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

ACANTE.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice !
Chère Colette, agissons bien à point,
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.
Tu gagneras assez à ce partage ;
Mais, en perdant, je gagne davantage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE BAILLI, PHLIPE, son valet, ensuite COLETTE.

LE BAILLI.

Ma robe, allons..... du respect..... vite, Phlipe.
C'est en bailli qu'il faut que je m'équipe:
J'ai des clients qu'il faut expédier.
Je suis bailli, je te fais mon huissier.
Amène-moi Colette à l'audience.
(Il s'assied devant une table, et feuillette un grand livre.)
L'affaire est grave, et de grande importance.
De matrimonio..... chapitre deux.
Empêchements..... Ces cas-là sont verreux.
Il faut savoir de la jurisprudence.
(A Colette.)
Approchez-vous..... faites la révérence,
Colette : il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLI écrit.

Bon.
Colette..... Il faut dire ensuite son âge.
N'avez-vous pas trente ans, et davantage?

COLETTE.

Fi donc, monsieur ! j'ai vingt-ans tout au plus.

LE BAILLI, écrivant.

Çà, vingt ans, passe : ils sont bien révolus?

COLETTE.

L'âge, monsieur, ne fait rien à la chose;
Et, jeune ou non, sachez que je m'oppose
A tout contrat qu'un Mathurin sans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLI.

Vos oppositions seront notoires.
Çà, vous avez des raisons péremptoires?

COLETTE.

J'ai cent raisons.

LE BAILLI.

Dites-les..... Aurait-il.....?

COLETTE.

Oh! oui, monsieur.

LE BAILLI.

Mais vous coupez le fil,
A tout moment, de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, monsieur.

LE BAILLI.

Vous a-t-il fait injure?

COLETTE.

Oh tant! j'aurais plus d'un mari sans lui;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLI.

Il vous a fait sans doute des promesses?

COLETTE.

Mille pour une, et pleines de tendresses.
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœud.

LE BAILLI, écrivant.

En légitime nœud..... quelle malice !
Çà, produisez ses lettres en justice.

COLETTE.

Je n'en ai point; jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me disait.
Quand tous les jours on parle tête à tête
A son amant, d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire? à quoi bon?

LE BAILLI.

Mais du moins,
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins?

COLETTE.

Moi? point du tout : mon témoin c'est moi-même.
Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime?
Et puis, monsieur, pouvais-je deviner
Que Mathurin osât m'abandonner?
Il me parlait d'amitié, de constance;
Je l'écoutais, et c'était en présence
De mes moutons, dans son pré, dans le mien:
Ils ont tout vu, mais ils ne disent rien.

LE BAILLI.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
Votre complainte en droit ne peut suffire.
On ne produit ni témoins, ni billets,
On ne vous a rien fait, rien écrit.....

COLETTE.

Mais
Un Mathurin aura donc l'insolence
Impunément d'abuser l'innocence ?

LE BAILLI.

En abuser ! mais vraiment c'est un cas
Épouvantable, et vous n'en parliez pas !
Instrumentons..... Laquelle nous remontre
Que Mathurin, en plus d'une rencontre,
Se prévalant de sa simplicité,
A méchamment contre icelle attenté ;
Laquelle insiste, et répète dommages,
Frais, intérêts, pour raison des outrages
Contre les lois faits par le suborneur,
Dit Mathurin, à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela ; je ne veux pas qu'on dise
Dans le pays une telle sottise.
Mon honneur est très intact ; et pour peu
Qu'on l'eût blessé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLI.

Que prétendez-vous donc ?

COLETTE.

Être vengée.

LE BAILLI.

Pour se venger il faut être outragée,
Et par écrit coucher en mots exprès
Quels attentats encontre vous sont faits ;
Articuler les lieux, les circonstances,
Quis, quid, ubi, les excès, insolences,
Énormités sur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Écrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLI.

Ce n'est pas tout; il faut savoir la suite
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment, produite? Eh! rien ne produit rien.
Traître bailli, qu'entendez-vous?

LE BAILLI.

Fort bien.
Laquelle fille a dans ses procédures
Perdu le sens, et nous dit des injures;
Et n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement est nul, de nul effet.
(Il se lève.)
Depuis une heure en vain je vous écoute:
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi?

LE BAILLI.

Vous.

COLETTE.

Maudit baillif!
Je suis déboutée?

LE BAILLI.

Oui, quand le plaintif
Ne peut donner des raisons qui convainquent,
On le déboute, et les adverses vainquent.
Sur Mathurin n'ayant point action,
Nous procédons à la conclusion.

COLETTE.

Non, non, bailli; vous aurez beau conclure,
Instrumenter et signer, je vous jure
Qu'il n'aura point son Acante.

LE BAILLI.

Il l'aura;
De monseigneur le droit se maintiendra.
Je suis baillif, et j'ai les droits du maître :
C'est devant moi qu'il faudra comparaître.
Consolez-vous, sachez que vous aurez
Affaire à moi quand vous vous marierez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reste de ma vie
Demeurer fille.

LE BAILLI.

Oh! je vous en défie.

SCÈNE II.

COLETTE seule.

Ah! comment faire? où reprendre mon bien?
J'ai protesté; cela ne sert de rien.
On va signer. Que je suis tourmentée!

SCÈNE III.

COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

A mon secours! me voilà déboutée.

ACANTE.

Déboutée!

COLETTE.

Oui; l'ingrat vous est promis.
On me déboute.

ACANTE.

Hélas! je suis bien pis.
De mes chagrins mon âme est oppressée;
Ma chaîne est prête, et je suis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche?

ACANTE.

Honnêtement.
Entre nous deux, juges-tu sur ma mine
Qu'il soit bien doux d'être ici Mathurine?

COLETTE.

Non pas pour toi; tu portes dans ton air
Je ne sais quoi de brillant et de fier:
A Mathurin cela ne convient guère,
Et ce maraud était mieux mon affaire.

ACANTE.

J'ai par malheur de trop hauts sentiments.
Dis-moi, Colette, as-tu lu des romans?

COLETTE.

Moi? non, jamais.

ACANTE.

Le bailli Métaprose
M'en a prêté..... Mon Dieu, la belle chose!

COLETTE.

En quoi si belle?

ACANTE.

On y voit des amants
Si courageux, si tendres, si galants!

COLETTE.

Oh! Mathurin n'est pas comme eux.

ACANTE.

Colette,
Que les romans rendent l'âme inquiète!

COLETTE.

Et d'où vient donc?

ACANTE.

Ils forment trop l'esprit.
En les lisant le mien bientôt s'ouvrit.
A réfléchir que de nuits j'ai passées!
Que les romans font naître de pensées!
Que les héros de ces livres charmants
Ressemblent peu, Colette, aux autres gens!
Cette lumière était pour moi féconde;
Je me voyais dans un tout autre monde;
J'étais au ciel..... Ah! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obscur;
Le cœur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village;
Et de descendre, après ce vol divin,
Des Amadis à maître Mathurin!

COLETTE.

Votre propos me ravit; et je jure
Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

ACANTE.

T'en souvient-il, autant qu'il m'en souvient,

Que ce marquis, ce beau seigneur, qui tient
Dans le pays le rang, l'état d'un prince,
De sa présence honora la province?
Il s'est passé juste un an et deux mois
Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
T'en souvient-il? nous le vîmes à table;
Il m'accueillit; ah, qu'il était affable!
Tous ses discours étaient des mots choisis,
Que l'on n'entend jamais dans ce pays:
C'était, Colette, une langue nouvelle,
Supérieure, et pourtant naturelle;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras sans doute à son retour.

ACANTE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où monseigneur tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts suivi d'un peuple entier,
Le fer en main courait le sanglier?

COLETTE.

Oui, quelque idée et confuse et légère
Peut m'en rester.

ACANTE.

Je l'ai distincte et claire.
Je crois le voir avec cet air si grand,
Sur ce cheval superbe et bondissant;
Près d'un gros chêne il perce de sa lance
Le sanglier qui contre lui s'élance.
Dans ce moment j'entendis mille voix,
Que répétaient les échos de nos bois;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)

J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De son départ je fus encore témoin :
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
Il me parla..... Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui ;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah, qu'un roman est beau !

ACANTE.

C'est la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature !..... Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en secret monseigneur ?

ACANTE.

Oh! non ; je n'ose ; et je sens la distance
Qu'entre nous deux mit son rang, sa naissance.
Crois-tu qu'on ait des sentiments si doux
Pour ceux qui sont trop au-dessus de nous ?
A cette erreur trop de raison s'oppose.
Non, je ne l'aime point..... mais il est cause
Que l'ayant vu je ne puis à présent
En aimer d'autre..... et c'est un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le suivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta personne ?
J'avouerai, moi, que l'on m'en a conté.

ACANTE.

Un étourdi prit quelque liberté ;

Il s'appelait le chevalier Gernance ;
Son fier maintien, ses airs, son insolence,
Me révoltaient, loin de m'en imposer.
Il fut surpris de se voir mépriser ;
Et, réprimant sa poursuite hardie,
Je lui fis voir combien la modestie
Était plus fière, et pouvait d'un coup-d'œil
Faire trembler l'impudence et l'orgueil.
Ce chevalier serait assez passable,
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.
Ah ! la douceur est l'appât qui nous prend.
Que monseigneur, ô ciel, est différent !

COLETTE.

Ce chevalier n'était donc guère sage ?
Ça, qui des deux te déplaît davantage,
De Mathurin ou de cet effronté ?

ACANTE.

Oh ! Mathurin.... c'est sans difficulté.

COLETTE.

Mais monseigneur est bon : il est le maître ;
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître ?
Tu me parais si belle !

ACANTE.

Hélas !

COLETTE.

Je croi
Que tu pourras mieux réussir que moi.

ACANTE.

Est-il bien vrai qu'il arrive ?

COLETTE.

Sans doute,
Car on le dit.

ACANTE.

Penses-tu qu'il m'écoute?

COLETTE.

J'en suis certaine, et je retiens ma part
De ses bontés.

ACANTE.

Nous le verrons trop tard;
Il n'arrivera point; on me fiance,
Tout est conclu, je suis sans espérance.
Berthe est terrible en sa mauvaise humeur;
Mathurin presse, et je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh, moque-toi de Berthe.

ACANTE.

Hélas! Dormène,
Si je lui parle, entrera dans ma peine.
Je veux prier Dormène de m'aider
De son appui, qu'elle daigne accorder
Aux malheureux : cette dame est si bonne!
Laure surtout, cette vieille personne,
Qui m'a toujours montré tant d'amitié,
De moi sans doute aura quelque pitié;
Car sais-tu bien que cette dame Laure
Très tendrement de ses bontés m'honore?
Entre ses bras elle me tient souvent,
Elle m'instruit, et pleure en m'instruisant.

COLETTE.

Pourquoi pleurer?

ACANTE.

Mais de ma destinée:
Elle voit bien que je ne suis pas née
Pour Mathurin... Crois-moi, Colette, allons
Lui demander des conseils, des leçons...
Veux-tu me suivre?

COLETTE.

Ah! oui, ma chère Acante,
Enfuyons-nous; la chose est très prudente.
Viens; je connais des chemins détournés
Tout près d'ici. [1]

SCÈNE IV.

ACANTE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT, MATHURIN.

BERTHE, arrêtant Acante.

Quel chemin vous prenez!
Êtes-vous folle? et quand on doit se rendre
A son devoir, faut-il se faire attendre?
Quelle indolence! et quel air de froideur!
Vous me glacez; votre mauvaise humeur
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.
On vous marie, et vous êtes fâchée!
Hom, l'idiote! Allons, çà, Mathurin,
Soyez le maître, et donnez-lui la main.

MATHURIN approche sa main et veut l'embrasser.

Ah! palsandié....

BERTHE.

Voyez la malhonnête!
Elle rechigne et détourne la tête!

ACANTE.

Pardon, mon père, hélas! vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amère
Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi?

MATHURIN.

Ni rien pour moi non plus?

COLETTE.

Non, rien, méchant, tu n'auras qu'un refus.

MATHURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va, va, fiançailles
Assez souvent ne sont pas épousailles.
Laisse-moi faire.

DIGNANT.

Eh! qu'est-ce que j'entends?
C'est un courrier : c'est je pense un des gens
De monseigneur; oui, c'est le vieux Champagne.

SCÈNE V.

Les acteurs précédents; CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Oui, nous avons terminé la campagne;
Nous avons sauvé Metz, mon maître et moi;
Et nous aurons la paix. Vive le roi!

Vive mon maître!... il a bien du courage ;
Mais il est trop sérieux pour son âge :
J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici :
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui.... vous serez de la cérémonie.
Nous marions Acante.

CHAMPAGNE.

Bon! tant mieux!
Nous danserons, nous serons tous joyeux.
Ta fille est belle... Ha, ha, c'est toi, Colette ;
Ma chère enfant, ta fortune est donc faite?
Mathurin est ton mari?

COLETTE.

Mon Dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,
Croit dans l'instant prendre Acante pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien ; je réponds sur mon âme
Que cet hymen à mon maître agréera,
Et que la noce à ses frais se fera.

ACANTE.

Comment! il vient?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce soir même.

DIGNANT.

Quoi ! ce seigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encor avant ma mort?
S'il est ainsi, je bénirai mon sort.

ACANTE.

Puisqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier, devant ma belle-mère,
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans son aveu, sans l'oser consulter;
C'est un devoir dont il faut qu'on s'acquitte;
C'est un respect sans doute qu'il mérite.

MATHURIN.

Foin du respect.

DIGNANT.

Votre avis est sensé;
Et comme vous en secret j'ai pensé.

MATHURIN.

Et moi, l'ami, je pense le contraire.

COLETTE, à Acante.

Bon, tenez ferme.

MATHURIN.

Est un sot qui diffère.
Je ne veux point soumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du seigneur.

BERTHE.

Eh! pourquoi tant s'effaroucher ? la chose
Est bonne au fond, quoique le monde en cause,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve; et je puis protester

Qu'à mon devoir quand je me fus rendue
On s'en alla dès l'instant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant la raison
Doit conseiller de fuir l'occasion.
Hâtons la noce, et n'attendons personne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATHURIN.

(A Colette, en s'en allant.)
C'est très bien dit. Eh bien! l'aurai-je enfin?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Mathurin.
(Ils sortent.)

CHAMPAGNE.

Oh, oh! nos gens viennent en diligence.
Eh quoi! déja le chevalier Gernance?

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Vous êtes fin, monsieur le chevalier;
Très à propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on marie une fille:
Acante est belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh! oui vraiment,
Je la connais; j'apprends en arrivant
Que Mathurin se donne l'insolence
De s'appliquer ce bijou d'importance;
Mon bon destin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre : il ne faut pas souffrir
Qu'un riche rustre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus huppés et des plus délicats.
Pour le marquis, il ne se hâte pas;
C'est, je l'avoue, un grave personnage,
Pressé de rien, bien compassé, bien sage,
Et voyageant comme un ambassadeur.
Parbleu, jouons un tour à sa lenteur :
Tiens, il me vient une bonne pensée,
C'est d'enlever *presto* la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château,
Quelque masure.

CHAMPAGNE.

Oui, le projet est beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que possède Dormène
Avec sa vieille....

CHAMPAGNE.

Oui, c'est Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois;

Je m'en souviens, votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire,
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, et puis se moquant d'elles.
Il mangea tout, et ne vous laissa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le marquis, et c'est avoir du bien.
Sans nul souci je vis de ses largesses.
Je n'aime point l'embarras des richesses :
Est riche assez qui sait toujours jouir.
Le premier bien, crois-moi, c'est le plaisir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène ?
Bien plus qu'Acante elle en vaudrait la peine ;
Elle est très fraîche, elle est de qualité ;
Cela convient à votre dignité :
Laissez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormène est un très doux partage ;
C'est très bien dit. Je crois que j'eus un jour,
S'il m'en souvient, pour elle un peu d'amour.
Mais, entre nous, elle sent trop sa dame.
On ne pourrait en faire que sa femme.
Elle est bien pauvre, et je le suis aussi ;
Et pour l'hymen j'ai fort peu de souci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acante ;
Cette conquête est beaucoup plus plaisante :
Oui, cette Acante aujourd'hui m'a piqué.
Je me sentis, l'an passé, provoqué

Par ses refus, par sa petite mine.
J'aime à domter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi;
Nous tiendrons prêt à cent pas un carrosse,
Et nous fondrons tous quatre sur la noce.
Cela sera plaisant; j'en ris déja.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que monseigneur rira?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, et que Dormène
En rie encor, quoique prude et hautaine;
Et je prétends que Laure en rie aussi.
Je viens de voir à cinq cents pas d'ici
Dormène et Laure en très mince équipage,
Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille : il faut prendre ce temps.

CHAMPAGNE.

C'est bien pensé; mais vos déportements
Sont dangereux, je crois, pour ma personne.

LE CHEVALIER.

Bon! l'on se fâche, on s'apaise, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens sérieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'esprit le plus atrabilaire
Est subjugué, quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on soupe, et puis l'on est d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux : mais votre belle Acante
Est bien revêche.

LE CHEVALIER.

Et c'est ce qui m'enchante.
La résistance est un charme de plus ;
Et j'aime assez une heure de refus.
Comment souffrir la stupide innocence
D'un sot tendron fesant la révérence,
Baissant les yeux, muette à mon aspect,
Et recevant mes faveurs par respect?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
D'Acante ici j'éprouvai le courage.
Va, sous mes lois je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, et sonne les alarmes;
Point de quartier, marchons, alerte, aux armes;
Vite.

CHAMPAGNE.

Je crois que nous sommes trahis;
C'est du secours qui vient aux ennemis:
J'entends grand bruit, c'est monseigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe:
Sois prêt ce soir à me servir d'escorte.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, le chevalier GERNANCE.

LE MARQUIS.

Cher chevalier, que mon cœur est en paix!
Que mes regards sont ici satisfaits!
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines me sont chères!
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illusion, les manèges des cours!
Tous ces grands riens, ces pompeuses chimères,
Ces vanités, ces ombres passagères,
Au fond du cœur laissent un vide affreux.
C'est avec nous que nous sommes heureux.
Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
On est esclave, et chez moi je suis maître.
Que je voudrais que vous eussiez mon goût!

LE CHEVALIER.

Eh! oui, l'on peut se réjouir partout,
En garnison, à la cour, à la guerre,
Long-temps en ville, et huit jours dans sa terre.

LE MARQUIS.

Que vous et moi nous sommes différents!

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le temps.

En attendant, vous savez qu'on apprête
Pour ce jour même une très-belle fête ?
C'est une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Mathurin vraiment
Fait un beau choix, et mon contentement
Est tout acquis à ce doux mariage.
L'époux est riche, et sa maîtresse est sage ;
C'est un bonheur bien digne de mes vœux
En arrivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acante encore en peut faire un troisième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais-là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galants exploits.
Tout peut passer dans des villes de guerre ;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaisir apparemment?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce soit prudemment ;
Daignez en croire un parent qui vous aime.
Si vous n'avez du respect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puissiez porter,
Vous ne pourrez vous faire respecter.
Je ne suis pas difficile et sévére ;
Mais, entre nous, songez que votre père,
Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,

Perdit ses biens, languit dans la misère,
Fit de douleur expirer votre mère,
Et près d'ici mourut assassiné.
J'étais enfant : son sort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible
Qui se grava dans mon âme sensible.
Utilement témoin de ses malheurs,
Je m'instruisais en répandant des pleurs.
Si comme moi cette fin déplorable
Vous eût frappé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein;
J'y pense quelquefois, mais c'est en vain;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien ! je vous présage
Que vous serez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais, mais on fait comme on peut :
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez. De son cœur on est maître;
J'en fis l'épreuve : est sage qui veut l'être;
Et croyez-moi, cette Acante, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous :
Mais ma raison ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre;
Je rejetai ce désir passager,
Dont la poursuite aurait pu m'affliger,
Dont le succès eût perdu cette fille,

Eût fait sa honte aux yeux de sa famille,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas si timide que vous.
La même pâte, il faut que j'en convienne,
N'a point formé votre branche et la mienne.
Quoi! vous pensez être dans tous les temps
Maître absolu de vos yeux, de vos sens?

LE MARQUIS.

Et pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Très fort je vous respecte;
Mais la sagesse est tant soit peu suspecte;
Les plus prudents se laissent captiver,
Et le vrai sage est encore à trouver.
Craignez surtout le titre ridicule
De philosophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange scrupule!
Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,
Le sot le craint, le fripon le décrie;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons et des sots;
Et ce n'est pas sur les discours du monde
Que le bonheur et la vertu se fonde.
Écoutez-moi. Je suis las aujourd'hui
Du train des cours où l'on vit pour autrui;
Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une compagne.

J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très humble serviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie
N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais
Un esprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeunesse,
Les agréments n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maison
Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai pensé que Dormène
Serait très propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène est bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
C'est un bonheur si pur, si précieux,
De relever l'indigente noblesse,
De préférer l'honneur à la richesse!
C'est l'honneur seul qui chez nous doit former
Tout notre sang ; lui seul doit animer
Ce sang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour ses maîtres.

LE CHEVALIER.

Je pense ainsi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais, dans vos beaux desseins,
Vous avez donc, malgré votre réserve,
Un peu d'amour?

LE MARQUIS.

Qui, moi? Dieu m'en préserve!
Il faut savoir être maître chez soi;
Et si j'aimais, je recevrais la loi.
Se marier par amour, c'est folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, marquis, votre philosophie
Me paraît toute à rebours du bon sens.
Pour moi, je crois au pouvoir de nos sens;
Je les consulte en tout, et j'imagine
Que tous ces gens si graves par la mine,
Pleins de morale et de réflexions,
Sont destinés aux grandes passions.
Les étourdis esquivent l'esclavage,
Mais un coup-d'œil peut subjuguer un sage.

LE MARQUIS.

Soit; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux;
Voici la noce : allons, égayons-nous.
C'est Mathurin, c'est la gentille Acante,
C'est le vieux père, et la mère, et la tante,
C'est le bailli, Colette, et tout le bourg.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER; LE BAILLI, à la tête des habitants.

LE MARQUIS.

J'EN suis touché. Bonjour, enfants, bonjour.

LE BAILLI.

Nous venons tous avec conjouissance
Nous présenter devant votre excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus.....
Comme les Grecs.....

LE MARQUIS.

Les Grecs sont superflus.
Je suis Picard; je revois avec joie
Tous mes vassaux.

LE BAILLI.

Les Grecs, de qui la proie.....

LE CHEVALIER.

Ah, finissez!..... Notre gros Mathurin,
La belle Acante est votre proie enfin?

MATHURIN.

Oui-da, monsieur, la fiançaille est faite,

Et nous prions que monseigneur permette
Qu'on nous finisse.

COLETTE.

Oh! tu ne l'auras pas;
Je te le dis, tu me demeureras.
Oui, monseigneur, vous me rendrez justice;
Vous ne souffrirez pas qu'il me trahisse :
Il m'a promis.....

MATHURIN.

Bon, j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, bailli, tirer la chose au clair.
A-t-il promis?

LE BAILLI.

La chose est constatée.
Colette est folle, et je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, et monseigneur saura
Qu'on force Acante à ce beau marché-là,
Qu'on la maltraite, et qu'on la violente
Pour épouser.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, belle Acante?

ACANTE.

Je dois d'un père avec raison chéri
Suivre les lois; il me donne un mari.

MATHURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponse est d'une prudence extrême;

Eh bien ! chez moi la noce se fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS, à Acante.

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle,
Et les travaux d'un serviteur fidèle.
Votre sagesse à mes yeux satisfaits
Augmente encor le prix de vos attraits.
Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
Je prendrai soin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, aussi.
Cher chevalier, retirons-nous d'ici;
Ne troublons point leur naïve allégresse.

LE BAILLI.

Et votre droit, monseigneur; le temps presse.

MATHURIN.

Quel chien de droit! Ah! me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Mathurin, que crains-tu?

LE MARQUIS.

Vous aurez soin, baillif, en homme sage,
D'arranger tout suivant l'antique usage;
D'un si beau droit je veux m'autoriser
Avec décence, et n'en point abuser.

LE CHEVALIER.

Ah, quel Caton! mais mon Caton, je pense,
La suit des yeux, et non sans complaisance.
Mon cher cousin.....

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux
Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi, mon cousin?

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance!

LE CHEVALIER.

Vous le serez; j'en ris déja d'avance.
Gageons, vous dis-je, une discrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.

SCÈNE III.

LE BAILLI, les autres acteurs.

MATHURIN.

Que disent-ils?

LE BAILLI.

Ils disent que sur l'heure
Chacun s'en aille, et qu'Acante demeure.

MATHURIN.

Moi, que je sorte!

LE BAILLI.

Oui, sans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.
Oh! nous aimons la loi, nous.

MATHURIN, au bailli.

Mais doit-on.....?

BERTHE.

Eh quoi, benêt, te voilà bien à plaindre!

DIGNANT.

Allez; d'Acante on n'aura rien à craindre.
Trop de vertu règne au fond de son cœur;
Et notre maître est tout rempli d'honneur.
(A Acante.)
Quand près de vous il daignera se rendre,
Quand sans témoin il pourra vous entendre,
Remettez-lui ce paquet cacheté :
(Lui donnant des papiers cachetés.)

C'est un devoir de votre piété;
N'y manquez pas..... O fille toujours chère!.....
Embrassez-moi.

ACANTE.

Tous vos ordres, mon père,
Seront suivis; ils sont pour moi sacrés;
Je vous dois tout..... D'où vient que vous pleurez?

DIGNANT.

Ah! je le dois..... de vous je me sépare,
C'est pour jamais : mais si le ciel avare,
Qui m'a toujours refusé ses bienfaits,
Pouvait sur vous les verser désormais;
Si votre sort est digne de vos charmes,
Ma chère enfant, je dois sécher mes larmes.

BERTHE.

Marchons, marchons; tous ces beaux compliments
Sont pauvretés qui font perdre du temps.
Venez, Colette.

COLETTE, à Acante.

Adieu, ma chère amie.
Je recommande à votre prud'hommie
Mon Mathurin; vengez-moi des ingrats.

ACANTE.

Le cœur me bat..... Que deviendrai-je? hélas!

SCÈNE IV.

LE BAILLI, MATHURIN, ACANTE.

MATHURIN.

Je n'aime point cette cérémonie,
Maître Bailli; c'est une tyrannie.

LE BAILLI.

C'est la condition, *sine quâ non.*

MATHURIN.

Sine quâ non; quel diable de jargon!
Morbleu, ma femme est à moi.

LE BAILLI.

Pas encore:
Il faut premier que monseigneur l'honore
D'un entretien, selon les nobles us
En ce châtel de tous les temps reçus.

MATHURIN.

Ces maudits us, quels sont-ils?

LE BAILLI.

L'épousée
Sur une chaise est sagement placée;
Puis monseigneur, dans un fauteuil à bras,
Vient vis-à-vis se camper à six pas.

MATHURIN.

Quoi, pas plus loin?

LE BAILLI.

C'est la règle.

MATHURIN.

Allons, passe.
Et puis après ?

LE BAILLI.

Monseigneur avec grâce
Fait un présent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plaît.

MATHURIN.

Passe pour des présents.

LE BAILLI.

Puis il lui parle ; il vous la considère ;
Il examine à fond son caractère ;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATHURIN.

Fort bien ;
Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien ?

LE BAILLI.

Expressément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'espace d'un quart d'heure.

MATHURIN.

Un quart d'heure est beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins se tenir près d'ici
Pour écouter sa femme ?

LE BAILLI.

La loi porte
Que s'il osait se tenir à la porte,
Se présenter avant le temps marqué,
Faire du bruit, se tenir pour choqué,
S'émanciper à sottises pareilles,
On fait couper sur-le-champ ses oreilles.

MATHURIN.

La belle loi ! les beaux droits que voilà !
Et ma moitié ne dit mot à cela ?

ACANTE.

Moi, j'obéis, et je n'ai rien à dire.

LE BAILLI.

Déniche ; il faut qu'un mari se retire :
Point de raisons.

MATHURIN, sortant.

Ma femme heureusement
N'a point d'esprit, et son air innocent,
Sa conversation ne plaira guère.

LE BAILLI.

Veux-tu partir?

MATHURIN.

Adieu donc, ma très chère ;
Songe surtout au pauvre Mathurin,
Ton fiancé.

(Il sort.)

ACANTE.

J'y songe avec chagrin.
Quelle sera cette étrange entrevue?
La peur me prend ; je suis tout éperdue.

LE BAILLI.

Asseyez-vous ; attendez en ce lieu
Un maître aimable et vertueux. Adieu.

SCÈNE V.

ACANTE, seule.

Il est aimable.... ah! je le sais sans doute.
Pourrai-je, hélas! mériter qu'il m'écoute?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins et dans mes torts secrets?
Il me croira du moins fort imprudente
De refuser le sort qu'on me présente,
Un mari riche, un état assuré.
Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus avec bien peu d'estime;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime;
Et si mon âme avait osé former
Quelque souhait, c'est qu'il pût m'estimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette dame et si noble et si tendre,
Qui fuit le monde, et qu'en ce triste jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour?...
Où suis-je?... on ouvre!... à peine j'envisage
Celui qui vient... je ne vois qu'un nuage.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS.

Asseyez-vous. Lorsque ici je vous vois,
C'est le plus beau, le plus cher de mes droits.

J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTE, s'asseyant.

Trop de bontés se répandent sur nous;
J'en suis confuse; et ma reconnaissance
N'a pas besoin de tant de bienfesance:
Mais avant tout il est de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père présente
Très humblement.

LE MARQUIS, les mettant dans sa poche.

Donnez-les, belle Acante;
Je les lirai; c'est sans doute un détail
De mes forêts : ses soins et son travail
M'ont toujours plu; j'aurai de sa vieillesse
Les plus grands soins; comptez sur ma promesse.
Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui, vous causant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaîne odieuse?
J'en suis fâché.... Vous deviez être heureuse.

ACANTE.

Ah! je le suis un moment, monseigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur;
Mais tant d'audace est-elle ici permise?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien; parlez avec franchise;
Tous vos secrets seront en sûreté.

ACANTE.

Qui douterait de votre probité?

Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le sais bien; et j'avouerai surtout
Que c'est trop tard expliquer mon dégoût;
Que, dans les champs élevée et nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui sous vos lois me retient pour jamais,
Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.
Mais, après tout, Mathurin, le village,
Ces paysans, leurs mœurs et leur langage
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur;
De mon esprit c'est une injuste erreur;
Je la combats; mais elle a l'avantage.
En frémissant je fais ce mariage.

LE MARQUIS, approchant son fauteuil.

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTE, à genoux.

J'ose à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,
Non d'autres nœuds; tous me seraient horribles;
Mais que je puisse avoir des jours paisibles;
Le premier bien serait votre bonté,
Et le second de tous, la liberté.

LE MARQUIS, la relevant avec empressement.

Eh! relevez-vous donc.... Que tout m'étonne
Dans vos desseins, et dans votre personne,
(Ils s'approchent.)
Dans vos discours, si nobles, si touchants,
Qui ne sont point le langage des champs!
Je l'avouerai, vous ne paraissez faite
Pour Mathurin ni pour cette retraite.

D'où tenez-vous, dans ce séjour obscur,
Un ton si noble, un langage si pur?
Partout on a de l'esprit; c'est l'ouvrage
De la nature, et c'est votre partage:
Mais l'esprit seul sans éducation
N'a jamais eu ni ce tour ni ce ton
Qui me surprend.... je dis plus, qui m'enchante.

ACANTE.

Ah! que pour moi votre âme est indulgente!
Comme mon sort, mon esprit est borné.
Moins on attend, plus on est étonné.

LE MARQUIS.

Quoi! dans ces lieux la nature bizarre
Aura voulu mettre une fleur si rare,
Et le destin veut ailleurs l'enterrer!
Non, belle Acante, il vous faut demeurer.
(Il s'approche.)

ACANTE.

Pour épouser Mathurin?

LE MARQUIS.

Sa personne
Mérite peu la femme qu'on lui donne,
Je l'avouerai.

ACANTE.

Mon père quelquefois
Me conduisait tout auprès de vos bois,
Chez une dame aimable et retirée,
Pauvre, il est vrai, mais noble et révérée,
Pleine d'esprit, de sentiments, d'honneur;
Elle daigne m'aimer: votre faveur,
Votre bonté peut me placer près d'elle.

Ma belle-mère est avare et cruelle :
Elle me hait ; et je hais malgré moi
Ce Mathurin qui compte sur ma foi.
Voilà mon sort, vous en êtes le maître :
Je ne serai point heureuse peut-être ;
Je souffrirai ; mais je souffrirai moins
En devant tout à vos généreux soins.
Protégez-moi, croyez qu'en ma retraite
Je resterai toujours votre sujette.

LE MARQUIS.

Tout me surprend. Dites-moi, s'il vous plaît,
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant su vous connaître ;
Serait-ce point Dormène ?

ACANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être....
Il est aisé d'ajuster tout cela.
Oui... votre idée est très bonne... oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence
Ce sot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets... en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un destin noble et doux ?

ACANTE.

J'aimerais mieux la servir, servir Laure,
Laure si bonne, et qu'à jamais j'honore,
Manquer de tout, goûter dans leur séjour
Le seul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richesse importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acante, allez... vous pénétrez mon cœur:
Oui, vous pourrez, Acante, avec honneur
Vivre auprès d'elle... et dans mon château même.

ACANTE.

Auprès de vous! ah ciel!

LE MARQUIS s'approche un peu.

Elle vous aime;
Elle a raison... J'ai, vous dis-je, un projet;
Mais je ne sais s'il aura son effet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaîne est déja commencée,
La noce prête et le contrat signé.
Le ciel voulut que je fusse éloigné
Lorsqu'en ces lieux on parait la victime;
J'arrive tard, et je m'en fais un crime.

ACANTE.

Quoi! vous daignez me plaindre? ah! qu'à mes yeux
Mon mariage en est plus odieux!
Qu'il le devient chaque instant davantage!

LE MARQUIS. (Ils s'approchent.)

Mais, après tout, puisque de l'esclavage
(Il s'approche.)
Avec décence on pourra vous tirer...

ACANTE, s'approchant un peu.

Ah! le voudriez-vous?

LE MARQUIS.

J'ose espérer...
Que vos parents, la raison, la loi même,
Et plus encor votre mérite extrême...
(Il s'approche encore.)

Oui, cet hymen est trop mal assorti.

(Elle s'approche.)

Mais... le temps presse ; il faut prendre un parti :
Écoutez-moi...

(Ils se trouvent tout près l'un de l'autre.)

ACANTE.

Juste ciel! si j'écoute!

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, ACANTE, LE BAILLI, MATHURIN.

MATHURIN, entrant brusquement.

Je crains, ma foi, que l'on ne me déboute.
Entrons, entrons; le quart d'heure est fini.

ACANTE.

Eh quoi! si tôt?

LE MARQUIS, tirant sa montre.

Il est vrai, mon ami.

MATHURIN.

Maître Bailli, ces sièges sont bien proches :
Est-ce encore un des droits?

LE BAILLI.

Point de reproches,
Mais du respect.

MATHURIN.

Mon Dieu! nous en aurons;
Mais aurons-nous ma femme?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

MATHURIN.

Ce *nous verrons* est d'un mauvais présage.
Qu'en dites-vous, Bailli?

LE BAILLI.

L'ami, sois sage.

MATHURIN.

Que je fis mal, ô ciel! quand je naquis,
De naître, hélas! le vassal d'un marquis! [3]

(Ils sortent.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, seul.

Non, je ne perdrai point cette gageure...
Amoureux, moi! quel conte! ah, je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acante est assez belle...
Et de la grâce! ah! nul n'en a plus qu'elle...
Et de l'esprit!... quoi! dans le fond des bois,
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature!
J'estime Acante : oui, je dois l'estimer;
Mais, grâce au ciel, je suis très loin d'aimer:
A fuir l'amour j'ai mis toute ma gloire.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

BERTHE.

Ah, voici bien, pardienne, une autre histoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

BERTHE.

Pour le coup, c'est le droit du seigneur :
On nous enlève Acante.

LE MARQUIS.

Ah!

BERTHE.

Votre honneur
Sera honteux de cette vilenie ;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand seigneur si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'est-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal....
Savez-vous pas qu'à peine chez son père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont prise à mon nez,
Tout en riant, et vite l'ont conduite
Je ne sais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite...
Holà ! quelqu'un.... ne perdez point de temps ;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, et s'il faut ma présence,
J'irai moi-même.

BERTHE, à son mari.

Il parle tout de bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont monseigneur regarde cette injure,
Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous son père, et vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher ?
Un tel malheur semble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Mon cœur gémit sur elle :
Mais je me trompe, où j'ai dû pressentir
Que par votre ordre on la fesait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!

Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous en, laissez-moi, sortez tous.
Ah! s'il se peut, modérons mon courroux...
Non, vous, restez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS, à Dignant.

Non, vous, vous dis-je.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, sur le devant; DIGNANT, au fond.

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait presque promis
De se porter à des coups si hardis:
Il croit au fond que cette gentillesse
Est pardonnable au feu de sa jeunesse;
Il ne sait pas combien j'en suis choqué.
A quel excès ce fou-là m'a manqué!
Jusqu'à quel point son procédé m'offense!
Il déshonore, il trahit l'innocence:
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il est pétri des vices de son père;
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, et je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux:
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre personne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a présenté?

LE MARQUIS.

Eh! mon ami, suis-je en état de lire?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?

DIGNANT.

Quoi! ce paquet n'est pas encore ouvert?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste ciel! ce dernier coup me perd!

LE MARQUIS.

Comment!... j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas! vous deviez croire
Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh! lisons vite.... Une table à l'instant;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah! mon maître!
Qu'aura-t-on fait, et qu'allez-vous connaître?

LE MARQUIS, assis, examine le paquet.

Mais ce paquet, qui n'est pas à mon nom,
Est cacheté des sceaux de ma maison?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère
En d'autres temps aura de quoi vous plaire;
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, lisant.

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux....
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un sang illustre... et cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux...
Quoi! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains! quoi! Laure est donc sa mère?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais pourquoi lui serviez-vous de père?
Indignement pourquoi la marier?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre ; et j'ai dû vous prier
En sa faveur... Sa mère infortunée
A l'indigence était abandonnée,
Ne subsistant que des nobles secours
Que par mes mains vous versiez tous les jours.

LE MARQUIS.

Il est trop vrai : je sais bien que mon père
Fut envers elle autrefois trop sévère...
Quel souvenir!... que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons!...
Je le savais : le père de Gernance
De Laure, hélas! séduisit l'innocence;
Et mes parents, par un zèle inhumain,
Avaient puni cet hymen clandestin.
Je lis, je tremble. Ah! douleur trop amère!
Mon cher ami, quoi! Gernance est son frère!

DIGNANT.

Tout est connu.

LE MARQUIS.

Quoi! c'est lui que je vois!...
Ah! ce sera pour la dernière fois....
Sachons domter le courroux qui m'anime.
Il semble, ô ciel! qu'il connaisse son crime!
Que dans ses yeux je lis d'égarement!
Ah! l'on n'est pas coupable impunément.
Comme il rougit, comme il pâlit... le traître!
A mes regards il tremble de paraître.
C'est quelque chose.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, de loin, se cachant le visage.

Ah! monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous?
Vous, malheureux!

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux....

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,
Dont je ressens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords! vous! est-il bien possible?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible
Plus que vous ne pensez : mais votre cœur
Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,
A l'amitié? Vous sentez-vous capable
D'oser me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur;
Je suis un libertin, mais point menteur;
Et mon esprit, que le trouble environne,
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que, de débauche et d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas,
Qu'à mon avis il ne mérite pas.
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure et de Dormène :
C'est une faute, il est vrai, j'en convien;
Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.
Cette Dormène, et Laure sa compagne,
Étaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu temps;
J'ai commencé par des progrès galants.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Mais qu'ai-je vu! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle, et prenait sa défense.
J'ai recouru, dans ces premiers moments,
A l'art de plaire, aux égards séduisants,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait souvent pardonner la licence.

Mais pour réponse, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'est alors que ses yeux, moins sévères,
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main:
Dans cet état, sa grâce attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;
Et, tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tancé ma hardiesse!
Oui, j'ai cru voir une chaste déesse
Qui rejetait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse et dans l'obscurité,
Elle ait cet air et cette dignité,
Ces sentiments, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du village,
De son état, de son nom, de son sang,
Mais convenable au plus illustre rang?
Non, il n'est point de mère respectable
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable

Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté ;
N'employant point l'aigreur et la colère,
Fière et décente, et plus sage qu'austère.
De vous surtout elle a parlé long-temps.

LE MARQUIS.

De moi ?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égarements
Votre vertu, qui devait, disait-elle,
Être à jamais ma honte et mon modèle.
Tout interdit, plein d'un secret respect,
Que je n'avais senti qu'à son aspect,
Je suis honteux ; mes fureurs se captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent ;
Et, me voyant maître de leur logis,
Avec Acante et deux ou trois bandits,
D'un juste effroi leur âme s'est remplie ;
La plus âgée en tombe évanouie.
Acante en pleurs la presse dans ses bras :
Elle revient des portes du trépas ;
Alors sur moi fixant sa triste vue,
Elle retombe, et s'écrie éperdue :
Ah ! je crois voir Gernance.... c'est son fils,
C'est lui... je meurs.... A ces mots je frémis ;
Et la douleur, l'effroi de cette dame,
Au même instant ont passé dans mon âme.
Je tombe aux pieds de Dormène, et je sors,
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre âme est saisie

Charme mon cœur, et nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez bien vite, et pesez mûrement....
Pauvre jeune homme ! hélas ! comme il soupire !...
(Il lui montre l'endroit où il est dit qu'il est frère d'Acante.)
Tenez, c'est là, là surtout qu'il faut lire.

LE CHEVALIER.

Ma sœur ! Acante !...

LE MARQUIS.

Oui, jeune libertin.

LE CHEVALIER.

Oh ! par ma foi je ne suis pas devin....
Il faut tout réparer. Mais par l'usage
Je ne saurais la prendre en mariage.
Je suis son frère, et vous êtes cousin :
Payez pour moi.

LE MARQUIS.

Comment finir enfin
Honnêtement cette étrangère aventure.
Ah ! la voici.... j'ai perdu la gageure.

SCÈNE XII.

Les acteurs précédents, ACANTE, COLETTE, DIGNANT.

ACANTE.

Où suis-je ? hélas ! et quel nouveau malheur !
Je vois mon père avec mon ravisseur !

DIGNANT.

Madame, hélas! vous n'avez plus de père.

ACANTE.

Madame, à moi! qu'entends-je? quel mystère?

LE MARQUIS.

Il est bien grand. Tout éprouve en ce jour
Les coups du sort, et surtout de l'amour.
Je me soumets à leur pouvoir suprême.
Eh! quel mortel fait son destin soi-même?...
Nous sommes tous, madame, à vos genoux.
Au lieu d'un père, acceptez un époux.

ACANTE.

Ciel! est-ce un rêve?

LE MARQUIS.

On va tout vous apprendre.
Mais à nos vœux commencez par vous rendre,
Et par régner pour jamais sur mon cœur.

ACANTE.

Moi! comment croire un tel excès d'honneur.

LE MARQUIS.

Vous, libertin, je vais vous rendre sage;
Et dès demain je vous mets en ménage
Avec Dormène; elle s'y résoudra.

LE CHEVALIER.

J'épouserai tout ce qu'il vous plaira.

COLETTE.

Et moi donc?

LE MARQUIS.

Toi! ne crois pas, ma mignonne,

Qu'en fesant tous les lots je t'abandonne :
Ton Mathurin te quittait aujourd'hui ;
Je te le donne; il t'aura malgré lui.
Tu peux compter sur une dot honnête...
Allons danser, et que tout soit en fête.
J'avais cherché la sagesse ; et mon cœur,
Sans rien chercher, a trouvé le bonheur.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES

DU DROIT DU SEIGNEUR.

Nous avons cru devoir placer en entier dans les *variantes* les deux derniers actes de cette pièce, tels qu'on les trouve dans les premières éditions. Par ce moyen, les lecteurs auront la pièce en trois actes et en cinq.

[1] Me donna des conseils.

COLETTE.

A notre âge
Il faut de bons amis ; rien n'est plus sage.
Tu trembles ?

ACANTE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés
Viens avec moi.

[2] Moins on attend, plus on est étonné.
Un peu de soins peut-être, et de lecture,
Ont pu dans moi corriger la nature.
C'est vous surtout, vous qui dans ce moment
Formez en moi l'esprit, le sentiment,
Qui m'élevez, qui dans moi faites naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

[3]

LE MARQUIS.

Nous verrons.
Hé!

(*Il sonne.*)

UN DOMESTIQUE.

Monseigneur?

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acante
Chez ses parents.

MATHURIN.

Ouais! ceci me tourmente.

ACANTE, *s'en allant.*

Ciel! prends pitié de mes secrets ennuis.

LE MARQUIS, *sortant d'un autre côté.*

Sortons, cachons le désordre où je suis.
Ah! que j'ai peur de perdre la gageure!

SCÈNE VIII.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

Dis-moi, Baillî, ce que cela figure?
Notre seigneur est sorti bien sournois.
Il me parlait poliment autrefois;
J'aimais assez ses honnêtes manières;
Et même à cœur il prenait mes affaires:
Je me marie.... il s'en va tout pensif.

LE BAILLI.

C'est qu'il pense beaucoup.

MATHURIN.

Maître Baillif,
Je pense aussi. Ce *nous verrons* m'assomme:
Quand on est prêt, *nous verrons!* ah, quel homme!
Que je fis mal, ô ciel! quand je naquis
Chez mes parents, de naître en ce pays!
J'aurais bien dû choisir quelque village
Où j'aurais pu contracter mariage
Tout uniment, comme cela se doit,
A mon plaisir, sans qu'un autre eût le droit

De disposer de moi-même à mon âge,
Et de fourrer son nez dans mon ménage.

LE BAILLI.

C'est pour ton bien.

MATHURIN.

Mon ami baillival,
Pour notre bien, on nous fait bien du mal.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, *seul.*

Non, je ne perdrai point cette gageure.
Amoureux! moi! quel conte! ah, je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acante est assez belle....
Et de la grâce! ah! nul n'en a plus qu'elle....
Et de l'esprit!.... quoi, dans le fond des bois!
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature!
J'estime Acante : oui, je dois l'estimer;
Mais, grâce au ciel, je suis très loin d'aimer.
(*Il s'assied à une table.*)
Ah! respirons. Voyons, sur toute chose,
Quel plan de vie enfin je me propose....
De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en sortir que pour servir mon roi,
De m'attacher par un sage hyménée
Une compagne agréable et bien née,
Pauvre de bien, mais riche de vertu,
Dont la noblesse et le sort abattu
A mes bienfaits doivent des jours prospères :
Dormène seule a tous ces caractères;

Le ciel pour moi la réserve aujourd'hui.
Allons la voir.... d'abord écrivons-lui
Un compliment ... mais que puis-je lui dire?
(*En se cognant le front avec la main.*)
Acante est là qui m'empêche d'écrire;
Oui, je la vois : comment la fuir? par où?
(*Il se relève.*)
Qui se croit sage, ô ciel! est un grand fou.
Achevons donc.... Je me vaincrai sans doute.
(*Il finit sa lettre.*)
Holà! quelqu'un.... Je sais bien qu'il en coûte.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE.

LE MARQUIS.

TENEZ, portez cette lettre à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Où?

LE MARQUIS.

Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.

Acante? mais vraiment....

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acante; c'est Dormène
A qui j'écris.... on a bien de la peine
Avec ses gens.... tout le monde en ces lieux
Parle d'Acante; et l'oreille et les yeux
Sont remplis d'elle, et brouillent ma mémoire.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

MATHURIN.

Ah! voici bien, pardienne, une autre histoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

MATHURIN.

Pour le coup, c'est le droit du seigneur:
On m'a volé ma femme.

BERTHE.

Oui, votre honneur
Sera honteux de cette vilenie;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand seigneur si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'est-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal.

MATHURIN.

Vous le savez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître.
Parle.

MATHURIN.

Fort bien, vous vous fâchez, mon maître;
Oh! c'est à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment?
Explique-toi.

MATHURIN.

C'est un enlèvement.
Savez-vous pas qu'à peine chez son père
Elle arrivait pour finir notre affaire,

Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont prise à mon nez,
Tout en riant, et vite l'ont conduite
Je ne sais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite....
Holà! quelqu'un.... ne perdez point de temps;
Allez, courez; que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, et s'il faut ma présence,
J'irai moi-même.

BERTHE, *à son mari.*

Il parle tout de bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont monseigneur regarde cette injure,
Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous, son père, et vous, qui l'aimiez tant,
Vous, qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher?
Un tel malheur semble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur est pour elle,
C'est mon devoir; et j'ai dû pressentir
Que par votre ordre on la fesait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laissez-moi, sortez tous.

Ah! s'il se peut, modérons mon courroux....
Non, vous, restez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS, *à Dignant.*

Non; vous, vous dis-je.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, *sur le devant;* DIGNANT, *au fond.*

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait presque promis
De se porter à des coups si hardis.
Il croit au fond que cette gentillesse
Est pardonnable au feu de sa jeunesse.
Il ne sait pas combien j'en suis choqué,
A quel excès ce fou-là m'a manqué,
Jusqu'à quel point son procédé m'offense.
Il déshonore, il trahit l'innocence;
Il perd Acante : et, pour percer mon cœur,
Je n'ai passé que pour son ravisseur!
Un étourdi, que la débauche anime,
Me fait porter la peine de son crime!
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il est pétri des vices de son père;
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, et je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux.
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre personne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a présenté?....

LE MARQUIS.

Eh! mon ami, suis-je en état de lire?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?

DIGNANT.

Quoi! ce paquet n'est pas encore ouvert?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste ciel! ce dernier coup me perd!

LE MARQUIS.

Comment?.... j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas! vous deviez croire
Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh! lisons vite.... Une table à l'instant;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah, mon maître!
Qu'aura-t-on fait, et qu'allez-vous connaître?

LE MARQUIS *assis, examine le paquet.*

Mais ce paquet, qui n'est pas à mon nom,
Est cacheté des sceaux de ma maison?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère
En d'autres temps aurait de quoi vous plaire;
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, *lisant.*

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un sang illustre : et cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains! quoi! Laure est donc sa mère?
Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père?
Indignement pourquoi la marier?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, et j'ai dû vous prier
En sa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,
Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah! c'est à moi de l'aller consoler.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMÈNE.

LE MARQUIS, *à Dormène qui entre.*

Pardonnez-moi, j'allais chez vous, madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
Acante.... à peine encore entré chez moi,
J'attendais peu l'honneur que je reçoi....

Une aventure assez désagréable.....
Me trouble un peu.... Que Gernance est coupable!

DORMÈNE.

De tous mes biens il me reste l'honneur;
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur
Ne respectât le malheur qui m'opprime,
Et d'un parent ne détestât le crime.
Je ne viens point vous demander raison
De l'attentat commis dans ma maison....

LE MARQUIS.

Comment? chez vous?

DORMÈNE.

C'est dans ma maison même
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître!

DORMÈNE.

Il est plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être.... Hélas! ma faible voix
En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur sensiblement me touche;
Daignez parler, et ne redoutez rien.

DORMÈNE.

Apprenez donc....

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, DORMÈNE, DIGNANT, *quelques domestiques entrent précipitamment avec* MATHURIN.

MATHURIN.

Tout va bien, tout va bien,
Tout est en paix, la femme est retrouvée;
Votre parent nous l'avait enlevée:

Il nous la rend; c'est peut-être un peu tard.
Chacun son bien; tudieu, quel égrillard!

LE MARQUIS, *à Dignant.*

Courez soudain recevoir votre fille;
Qu'elle demeure au sein de sa famille.
Veillez sur elle; ayez soin d'empêcher
Qu'aucun mortel ose s'en approcher.

MATHURIN.

Excepté moi?

LE MARQUIS.

Non; l'ordre que je donne
Est pour vous-même.

MATHURIN.

Ouais! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéissez....

MATHURIN.

Par ma foi, tous ces grands
Sont dans le fond de bien vilaines gens.
Droit du seigneur, femme que l'on enlève!
Défense à moi de lui parler.... Je crève.
Mais je l'aurai, car je suis fiancé:
Consolons-nous, tout le mal est passé.
(*Il sort.*)

LE MARQUIS.

Elle revient; mais l'injure cruelle
Du chevalier retombera sur elle;
Voilà le monde: et de tels attentats
Faits à l'honneur ne se réparent pas.
(*A Dormène.*)
Eh bien! parlez, parlez; daignez m'apprendre
Ce que je brûle et que je crains d'entendre:
Nous sommes seuls.

DORMÈNE.

Il le faut donc, monsieur?
Apprenez donc le comble du malheur:

C'est peu qu'Acante, en secret étant née
De cette Laure, illustre infortunée,
Soit sous vos yeux prête à se marier
Indignement à ce riche fermier;
C'est peu qu'au poids de sa triste misère
On ajoutât ce fardeau nécessaire;
Votre parent qui voulait l'enlever,
Votre parent qui vient de nous prouver
Combien il tient de son coupable père,
Germance enfin....

LE MARQUIS.

Germance?

DORMÈNE.

Il est son frère.

LE MARQUIS.

Quel coup horrible! ô ciel! qu'avez-vous dit?

DORMÈNE.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre assez ce que nous devons craindre:
Lisez, voyez combien Laure est à plaindre.

(*Le marquis lit.*)

C'est ma parente; et mon cœur est lié
A tous ses maux que sent mon amitié.
Elle mourra de l'affreuse aventure
Qui sous ses yeux outrage la nature.

LE MARQUIS.

Ah! qu'ai-je lu! que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons!
De tant de coups mon âme est oppressée;
Je ne vois rien, je n'ai point de pensée.
Ah! pour jamais il faut quitter ces lieux:
Ils m'étaient chers, ils me sont odieux.
Quel jour pour nous! quel parti dois-je prendre?
Le malheureux ose chez moi se rendre!
Le voyez-vous?

DORMÈNE.

Ah! monsieur, je le voi,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il passe, il vient à moi.
Daignez rentrer, madame, et que sa vue
N'accroisse pas le chagrin qui vous tue;
C'est à moi seul de l'entendre; et je crois
Que ce sera pour la dernière fois.
Sachons domter le courroux qui m'anime.
(*En regardant de loin.*)
Il semble, ô ciel! qu'il connaisse son crime.
Que dans ses yeux je lis d'égarement!
Ah! l'on n'est pas coupable impunément.
Comme il rougit! comme il pâlit!.... le traître!
A mes regards il tremble de paraître:
C'est quelque chose.
(*Tandis qu'il parle, Dormène se retire en regardant attentivement Germance.*)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin, se cachant le visage.*

Ah, monsieur!

LE MARQUIS.

Est-ce vous?
Vous, malheureux!

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux....

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,
Dont je ressens l'indigne extravagance,

Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords! vous! est-il bien possible?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible
Plus que vous ne pensez : mais votre cœur
Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,
A l'amitié? vous sentez-vous capable
D'oser me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur;
Je suis un libertin, mais point menteur;
Et mon esprit, que le trouble environne,
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que de débauche et d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas,
Qu'à mon avis il ne mérite pas.
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure et de Dormène:
C'est une faute, il est vrai, j'en convien;
Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.
Cette Dormène, et Laure sa compagne,
Étaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu temps;
J'ai commencé par des propos galants.
J'm'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçants, à la colère, aux larmes;

Mais qu'ai-je ouï ! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur,
Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle, et prenait sa défense.
J'ai recouru, dans ces premiers moments,
A l'art de plaire, aux égards séduisants,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait souvent pardonner la licence.
Mais pour réponse, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'est alors que ses yeux, moins sévères,
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main :
Dans cet état, sa grâce attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;
Et, tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tancé ma hardiesse!
Oui, j'ai cru voir une chaste déesse
Qui rejetait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah ! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse et dans l'obscurité,
Elle ait cet air et cette dignité,
Ces sentiments, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du village,
De son état, de son nom, de son sang,
Mais convenable au plus illustre rang?
Non, il n'est point de mère respectable
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,

Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté ;
N'employant point l'aigreur et la colère,
Fière et décente, et plus sage qu'austère.
De vous surtout elle a parlé long-temps....

LE MARQUIS.

De moi ?....

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égarements
Votre vertu, qui devait, disait-elle,
Être à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un secret respect,
Que je n'avais senti qu'à son aspect,
Je suis honteux, mes fureurs se captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent;
Et, me voyant maître de leur logis,
Avec Acante et deux ou trois bandits,
D'un juste effroi leur âme s'est remplie ;
La plus âgée en tombe évanouie.
Acante en pleurs la presse dans ses bras :
Elle revient des portes du trépas.
Alors sur moi fixant sa triste vue,
Elle retombe et s'écrie éperdue :
Ah ! je crois voir Gernance.... c'est son fils,
C'est lui.... je meurs.... A ces mots je frémis;
Et la douleur, l'effroi de cette dame
Au même instant ont passé dans mon âme.
Je tombe aux pieds de Dormène, et je sors,
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre âme est saisie
Charme mon cœur, et nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez-le seul, pesez-le mûrement;
Et si pour moi vous conservez, Gernance,
Quelque amitié, quelque condescendance,
Promettez-moi, lorsque Acante en ces lieux
Pourra paraître à vos coupables yeux,

D'avoir sur vous un assez grand empire
Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
L'abîme affreux d'où vos pas sont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE MARQUIS.

Allez, vous tremblerez, vous dis-je.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, *seul.*

Quel jour pour moi! tout m'étonne et m'afflige.
La belle Acante est donc de ma maison!
Mais sa naissance avait flétri son nom;
Son noble sang fut souillé par son père:
Rien n'est plus beau que le nom de sa mère;
Mais ce beau nom a perdu tous ses droits
Par un hymen que réprouvent nos lois.
La triste Laure, ô pensée accablante!
Fut criminelle en fesant naître Acante;
Je le sais trop, l'hymen fut condamné;
L'amant de Laure est mort assassiné.
De maux cruels quel tissu lamentable!
Acante, hélas! n'en est pas moins aimable,
Moins vertueuse; et je sais que son cœur
Est respectable au sein du déshonneur;
Il ennoblit la honte de ses pères;
Et cependant, ô préjugés sévères!
O loi du monde! injuste et dure loi!
Vous l'emportez....

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, DORMÈNE.

LE MARQUIS.

MADAME, instruisez-moi :
Parlez, madame, avez-vous vu son frère?

DORMÈNE.

Oui, je l'ai vu ; sa douleur est sincère.
Il est bien étourdi ; mais, entre nous,
Son cœur est bon, il est conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh, mais Acante!

DORMÈNE.

Elle ne peut connaître
Jusqu'à présent le sang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi! sa naissance illégitime!

DORMÈNE.

Hélas!
Il est trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'est pas.

DORMÈNE.

Que dites-vous?

LE MARQUIS, *relisant un papier qu'il a gardé.*

Sa mère était sans crime ;
Sa mère au moins crut l'hymen légitime ;
On la trompa ; son destin fut affreux.
Ah! quelquefois le ciel, moins rigoureux,
Daigne approuver ce qu'un monde profane
Sans connaissance avec fureur condamne.

DORMÈNE.

Laure n'est point coupable, et ses parents
Se sont conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier sa fille en un village!
A ce beau sang faire un pareil outrage!

DORMÈNE.

Elle est sans biens; l'âge, la pauvreté,
Un long malheur abaisse la fierté.

LE MARQUIS.

Elle est sans biens! votre noble courage
La recueillit.

DORMÈNE.

Sa misère partage
Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,
Ayant si peu, de faire encor du bien.
Riches et grands, que le monde contemple;
Imitez donc un si touchant exemple.
Nous contentons à grands frais nos désirs;
Sachons goûter de plus nobles plaisirs.
Quoi! pour aider l'amitié, la misère,
Dormène a pu s'ôter le nécessaire,
Et vous n'osez donner le superflu!
O juste ciel! qu'avez-vous résolu?
Que faire enfin?

DORMÈNE.

Vous êtes juste et sage.
Votre famille a fait plus d'un outrage
Au sang de Laure, et ce sang généreux
Fut par vous seuls jusqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment? comment?

DORMÈNE.

Le comte votre père,
Homme inflexible en son humeur sévère,
Opprima Laure, et fit par son crédit
Casser l'hymen; et c'est lui qui ravit

A cette Acante, à cette infortunée,
Les nobles droits du sang dont elle est née.

LE MARQUIS.

Ah! c'en est trop..... mon cœur est ulcéré.
Oui, c'est un crime.... il sera réparé,
Je vous le jure.

DORMÈNE.

Et que voulez-vous faire?

LE MARQUIS.

Je veux.....

DORMÈNE.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

Mais.... lui servir de père.

DORMÈNE.

Elle en est digne.

LE MARQUIS.

Oui..... mais je ne dois pas
Aller trop loin.

DORMÈNE.

Comment trop loin?

LE MARQUIS.

Hélas!.....
Madame, un mot : conseillez-moi de grâce;
Que feriez-vous, s'il vous plaît, à ma place?

DORMÈNE.

En tous les temps je me ferais honneur
De consulter votre esprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah!....

DORMÈNE.

Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.... mais, madame,
En quel état est Acante?

DORMÈNE.

Son âme
Est dans le trouble, et ses yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ses douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti : je vous laisse;
Soyez ici souveraine maîtresse,
Et pardonnez à mon esprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.
(*Il sort.*)

SCÈNE X.

DORMÈNE, *seule.*

Dans cet état quel chagrin peut le mettre?
Qu'il est troublé! j'en juge par sa lettre;
Un style assez confus, des mots rayés,
De l'embarras, d'autres mots oubliés.
J'ai lu pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il passe pour très sage.
Il veut me voir, me parler, et ne dit
Pas un seul mot sur tout ce qu'il m'écrit!
Et pour Acante il paraît bien sensible!
Quoi! voudrait-il?.... cela n'est pas possible.
Aurait-il eu d'abord quelque dessein
Sur son parent?.... demandait-il ma main?
Le chevalier jadis m'a courtisée,
Mais qu'espérer de sa tête insensée?
L'amour encor n'est point connu de moi;
Je dus toujours en avoir de l'effroi;
Et le malheur de Laure est un exemple
Qu'en frémissant tous les jours je contemple :
Il m'avertit d'éviter tout lien :
Mais qu'il est triste, ô ciel! de n'aimer rien!

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Fesons la paix, chevalier; je confesse
Que tout mortel est pétri de faiblesse,
Que le sage est peu de chose : entre nous,
J'étais tout près de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure?
Vous aimez donc?

LE MARQUIS.

Oh non, je vous le jure :
Mais par l'hymen tout près de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconstance est étrange et soudaine.
Passe pour moi : mais que dira Dormène?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit
Où par hasard le mot d'hymen se lit?

LE MARQUIS.

Il est trop vrai; c'est là ce qui me gêne.
Je prétendais m'imposer cette chaîne;
Mais à la fin, m'étant bien consulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer?

LE MARQUIS.

Eh bien, si j'aime,
Je suis encor le maître de moi-même,

Et je pourrai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager, et sans me compromettre.
Car en effet, si j'avais pu promettre,
Je ne pourrais balancer un moment :
A gens d'honneur promesse vaut serment.
Cher chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau dessein, qui paraît fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarrassant;
Et tout le monde ici sera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous? contenter tout le monde!
Quelle folie!

LE MARQUIS.

En un mot, si l'on fronde
Mon changement, j'ose espérer au moins
Faire approuver ma conduite et mes soins.
Colette vient, par mon ordre on l'appelle;
Je vais l'entendre, et commencer par elle.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.

Venez, Colette.

COLETTE.

Oh, j'accours, monseigneur,
Prête en tout temps, et toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuse?

COLETTE.

Oui, sur ma vie;
N'en doutez pas, c'est ma plus forte envie.
Que faut-il faire?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux et du bien?

COLETTE.

Oui, l'un et l'autre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour la dot, et j'ordonne
Que Mathurin vous épouse aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Mathurin, ou tout autre que lui;
Qui vous voudrez, j'obéis sans réplique.
Trois mille francs! ah! l'homme magnifique!
Le beau présent! que monseigneur est bon!
Que Mathurin va bien changer de ton!
Qu'il va m'aimer! que je vais être fière!
De ce pays je serai la première:
Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en ressens aussi
D'avoir déja pleinement réussi;
L'une des trois est déja fort contente:
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acante,
Que devient-elle? On va la marier,
A ce qu'on dit, à ce beau chevalier.
Tout le monde est heureux: j'en suis charmée.
Ma chère Acante!

LE CHEVALIER, *en regardant le marquis.*

Elle doit être aimée,
Et le sera.

LE MARQUIS, *au chevalier.*

La voici; je ne puis
La consoler en l'état où je suis.
Venez, je vais vous dire ma pensée.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

Ma chère Acante, on t'avait fiancée,
Moi déboutée; on me marie.

ACANTE.

A qui?

COLETTE.

A Mathurin.

ACANTE,

Le ciel en soit béni!
Et depuis quand?

COLETTE.

Eh! depuis tout à l'heure.

ACANTE.

Est-il bien vrai?

COLETTE.

Du fond de ma demeure
J'ai comparu par-devant monseigneur.
Ah! la belle âme! ah! qu'il est plein d'honneur!

ACANTE.

Il l'est, sans doute!

COLETTE.

Oui, mon aimable Acante;
Il m'a promis une dot opulente,
Fait ma fortune; et tout le monde dit
Qu'il fait la tienne, et l'on s'en réjouit.
Tu vas, dit-on, devenir chevalière:
Cela te sied, car ton allure est fière.
On te fera dame de qualité,
Et tu me recevras avec bonté.

ACANTE.

Ma chère enfant, je suis fort satisfaite
Que ta fortune ait été sitôt faite.

Mon cœur ressent tout ton bonheur.... Hélas!
Elle est heureuse, et je ne le suis pas!

COLETTE.

Que dis-tu là? qu'as-tu donc dans ton âme?
Peut-on souffrir quand on est grande dame?

ACANTE.

Va, ces seigneurs qui peuvent tout oser
N'enlèvent point, crois-moi, pour épouser.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaisies,
Non de l'amour; leurs démarches hardies,
Leurs procédés montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de notre état:
C'est ce dédain qui me met en colère.

COLETTE.

Bon, des dédains! c'est bien tout le contraire;
Rien n'est plus beau que ton enlèvement:
On t'aime, Acante, on t'aime assurément.
Le chevalier va t'épouser, te dis-je,
Tout grand seigneur qu'il est.... cela t'afflige?

ACANTE.

Mais monseigneur le marquis, qu'a-t-il dit?

COLETTE.

Lui? rien du tout.

ACANTE.

Hélas!

COLETTE.

C'est un esprit
Tout en dedans, secret, plein de mystère:
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

ACANTE.

Du chevalier je déteste l'amour.

COLETTE.

Oui, oui, plains-toi de te voir en un jour
De Mathurin pour jamais délivrée,
D'un beau seigneur poursuivie, adorée;

Un mariage en un moment cassé
Par monseigneur, un autre commencé :
Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me parais difficile, ma chère.....
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva?
Il vient à toi; n'est-ce rien que cela?
T'ai-je trompée? es-tu donc tant à plaindre?

ACANTE.

Allons, fuyons.

SCÈNE IV.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Demeurez sans me craindre :
Le marquis veut que je sois à vos pieds.

COLETTE, *à Acante.*

Qu'avais-je dit?

LE CHEVALIER, *à Acante.*

Eh quoi! vous me fuyez?

ACANTE.

Osez-vous bien paraître en ma présence?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offense;
Par moi, vous dis-je, il veut vous consoler.

ACANTE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.
(*A Colette qui veut s'en aller.*)
Ah! reste ici : ce ravisseur m'accable.....

COLETTE.

Ce ravisseur est pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER, *à Acante.*

Conservez-vous au fond de votre cœur
Pour ma présence une invincible horreur?

ACANTE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le suis ; mais mon remords extrême
Répare tout, et doit vous apaiser.
Ma folle erreur avait pu m'abuser :
Je fus surpris par une indigne flamme ;
Et mon devoir m'amène ici, madame.

ACANTE.

Madame ! à moi ! quel nom vous me donnez !
Je sais l'état où mes parents sont nés.

COLETTE.

Madame !.... oh, oh ! quel est donc ce langage ?

ACANTE.

Cessez, monsieur, ce titre est un outrage ;
C'est s'avilir que d'oser recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je suis Acante, et mon nom doit suffire :
Il est sans tache.

LE CHEVALIER.

Ah ! que puis-je vous dire ?
Ce nom m'est cher : allez ; vous oblierez
Mon attentat, quand vous me connaîtrez :
Vous trouverez très bon que je vous aime.

ACANTE.

Qui ? moi, monsieur ?

COLETTE, *à Acante.*

C'est son remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette ; je prétends
Qu'elle ait pour moi les plus purs sentiments.

ACANTE.

Je ne sais pas quel dessein vous anime ;
Mais commencez par avoir mon estime.

LE CHEVALIER.

C'est le seul but que j'aurai désormais;
J'en serai digne, et je vous le promets.

ACANTE.

Je le désire, et me plais à vous croire.
Vous êtes né pour connaître la gloire;
Mais ménagez la mienne, et me laissez.

LE CHEVALIER.

Non, c'est en vain que vous vous offensez.
Je ne suis point amoureux, je vous jure;
Mais je prétends rester.

COLETTE.

Bon, double injure.
Cet homme est fou, je l'ai pensé toujours.
Dormène vient, ma chère, à ton secours;
Démêle-toi de cette grande affaire;
Ou donne grâce, ou garde ta colère.
Ton rôle est beau, tu fais ici la loi;
Tu vois les grands à genoux devant toi.
Pour moi, je suis condamnée au village:
On ne m'enlève point, et j'en enrage.
On vient, adieu; suis ton brillant destin,
Et je retourne à mon gros Mathurin.
(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMÈNE, DIGNANT.

ACANTE.

Hélas! madame, une fille éperdue
En rougissant paraît à votre vue.
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
Que l'on me laisse avec mon ravisseur?
Et vous aussi, vous m'accablez, mon père!
A ce méchant au lieu de me soustraire,

Vous m'amenez vous-même dans ces lieux;
Je l'y revois; mon maître fuit mes yeux.
Mon père, au moins c'est en vous que j'espère!

DIGNANT.

O cher objet! vous n'avez plus de père!

ACANTE.

Que dites-vous?

DIGNANT.

Non, je ne le suis pas.

DORMÈNE.

Non, mon enfant, de si charmants appas
Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne.
Préparez-vous au changement insigne
De votre sort, et surtout pardonnez
Au chevalier.

ACANTE.

Moi, madame?

DORMÈNE.

Apprenez,
Ma chère enfant, que Laure est votre mère.

ACANTE.

Elle!.... Est-il vrai?

DORMÈNE.

Germance est votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui, je le suis; oui, vous êtes ma sœur.

ACANTE.

Ah! je succombe. Hélas! est-ce un bonheur?

LE CHEVALIER.

Il l'est pour moi.

ACANTE.

De Laure je suis fille!
Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état et mon nom?
D'où peut venir ce fatal abandon?

D'où vient qu'enfin, daignant me reconnaître,
Ma mère ici n'a point osé paraître ?
Ah ! s'il est vrai que le sang nous unit,
Sur ce mystère éclairez mon esprit.
Parlez, monsieur, et dissipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvements dont vous êtes atteinte
Sont naturels, et tout vous sera dit.

DORMÈNE.

Dans ce moment, Acante, il vous suffit
D'avoir connu quelle est votre naissance.
Vous me devez un peu de confiance.

ACANTE.

Laure est ma mère, et je ne la vois pas !

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous serez dans ses bras.

DORMÈNE.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

ACANTE.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.
Quoi ! j'ai l'honneur d'être de la maison
De monseigneur !

LE CHEVALIER.

Vous honorez son nom.

ACANTE.

Abusez-vous de mon esprit crédule ?
Et voulez-vous me rendre ridicule !
Moi de son sang ? ah ! s'il était ainsi,
Il me l'eût dit ; je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé.... je ne sais quoi l'accable ;
Il est saisi d'un trouble inconcevable.

ACANTE.

Ah ! je le vois.

SCÈNE VI.

ACANTE, DORMÈNE, DIGNANT, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, *au fond.*

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Il ne sera pas dit
Que cette enfant ait troublé mon esprit :
Bientôt l'absence affermira mon âme.
(*Apercevant Dormène.*)
Ah pardonnez : vous étiez là, madame !

LE CHEVALIER.

Vous paraissez étrangement ému !

LE MARQUIS.

Moi ? point du tout. Vous serez convaincu
Qu'avec sang-froid je règle ma conduite.
De son destin Acante est-elle instruite ?

ACANTE.

Quel qu'il puisse être, il passe mes souhaits.
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permets, ô ciel ! qu'ici je puisse faire
Plus d'un heureux.

LE CHEVALIER.

C'est une grande affaire.
Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez ;
Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez !
(*A Dormène.*)
Belle Dormène, oubliez-vous l'offense,
L'égarement du coupable Gernance ?

DORMÈNE.

Oui, tout est réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'est pas :
Votre grand nom, vos vertueux appas
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le sais trop ; votre âme non commune
N'a pas de quoi suffire à vos bienfaits ;
Votre destin doit changer désormais.
Si j'avais pu d'un heureux mariage
Choisir pour moi l'agréable esclavage,
C'eût été vous (et je vous l'ai mandé)
Pour qui mon cœur se serait décidé.
Voudriez-vous, madame, qu'à ma place
Le chevalier, pour mieux obtenir grâce,
Pour devenir à jamais vertueux,
Prît avec vous d'indissolubles nœuds?
Le meilleur frein pour ses mœurs, pour son âge,
Est une épouse aimable, noble et sage.
Daignerez-vous accepter un château
Environné d'un domaine assez beau?
Pardonnez-vous cette offre?

DORMÈNE.

Ma surprise
Est si puissante, à tel point me maîtrise,
Que, ne pouvant encor me déclarer,
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire aussi : mais je fais plus, madame,
Je vous soumets l'empire de mon âme.
A tous les deux je devrai mon bonheur :
Mais seconderez-vous mon bienfaiteur?

DORMÈNE.

Consultez-vous, méritez mon estime,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et.... vous.... Acante....

ACANTE.

Eh bien, mon protecteur....

LE MARQUIS, *à part.*

Pourquoi tremblé-je en parlant?

ACANTE.

Quoi! monsieur....

LE MARQUIS.

Acante.... vous.... qui venez de renaître,
Vous qu'une mère ici va reconnaître,
Vivez près d'elle; et de ses tristes jours
Adoucissez et prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frère, une mère, une amie;
Je veux.... Souffrez qu'à votre mère, à vous,
Je fasse un sort indépendant et doux.
Votre fortune, Acante, est assurée;
L'acte est passé, vous vivrez honorée,
Riche.... contente.... autant que je le peux.
J'aurais voulu.... mais goûtez toutes deux,
Dormène et vous, les douceurs fortunées
Que l'amitié donne aux âmes bien nées....
Un autre bien que le cœur peut sentir
Est dangereux.... Adieu.... je vais partir.

LE CHEVALIER.

Eh quoi! ma sœur, vous n'êtes point contente?
Quoi! vous pleurez?

ACANTE.

Je suis reconnaissante,
Je suis confuse.... Ah! c'en est trop pour moi.
Mais j'ai perdu plus que je ne reçoi....
Et ce n'est pas la fortune que j'aime....
Mon état change, et mon âme est la même;

Elle doit être à vous.... Ah! permettez
Que, le cœur plein de vos rares bontés,
J'aille oublier ma première misère,
J'aille pleurer dans le sein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos sens sont agités!
Qu'avez-vous donc? qu'ai-je fait?

ACANTE.

Vous partez.

DORMÈNE.

Ah! qu'as-tu dit?

ACANTE.

La vérité, madame;
La vérité plaît à votre belle âme.

LE MARQUIS.

Non, c'en est trop pour mes sens éperdus....
Acante....

ACANTE.

Hélas!....

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle est la fille;
Elle retrouve un frère, une famille;
Et moi je trouve un mariage heureux.
Mais je vois bien que vous en ferez deux:
Vous payerez, la gageure est perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue.... oui, mon âme est vaincue.
Dormène et Laure, Acante, et vous, et moi,
(*A Acante.*)
Soyons heureux.... Oui, recevez ma foi,
Aimable Acante; allons, que je vous mène
Chez votre mère; elle sera la mienne,

Elle oubliera pour jamais son malheur.

ACANTE.

Ah! je tombe à vos pieds....

LE CHEVALIER.

Allons, ma sœur,
Je fus bien fou : son cœur fut insensible;
Mais on n'est pas toujours incorrigible.

OLIMPIE,

TRAGÉDIE

Représentée, pour la première fois, le 17 mars 1764.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, fils d'Antipatre, roi de Macédoine.

ANTIGONE, roi d'une partie de l'Asie.

STATIRA, veuve d'Alexandre.

OLIMPIE, fille d'Alexandre et de Statira.

L'HIÉROPHANTE, ou grand-prêtre, qui préside à la célébration des grands mystères.

SOSTÈNE, officier de Cassandre.

HERMAS, officier d'Antigone.

Prêtres.

Initiés.

Prêtresses.

Soldats.

Peuple.

La scène est dans le temple d'Éphèse, où l'on célèbre les grands mystères. Le théâtre représente le temple, le péristyle, et la place qui conduit au temple.

OLIMPIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le fond du théâtre représente un temple dont les trois portes fermées sont ornées de larges pilastres : les deux ailes forment un vaste péristyle. SOSTÈNE est dans le péristyle ; la grande porte s'ouvre ; CASSANDRE, troublé et agité, vient à lui : la grande porte se referme.

CASSANDRE.

Sostène, on va finir ces mystères terribles. [1]
Cassandre espère enfin des dieux moins inflexibles.
Mes jours seront plus purs, et mes sens moins troublés.
Je respire.

SOSTÈNE.

Seigneur, près d'Éphèse assemblés,
Les guerriers qui servaient sous le roi votre père
Ont fait entre mes mains le serment ordinaire :
Déja la Macédoine a reconnu vos lois ;
De ses deux protecteurs Éphèse a fait le choix.
Cet honneur, qu'avec vous Antigone partage,
Est de vos grands destins un auguste présage.

Ce règne, qui commence à l'ombre des autels,
Sera béni des dieux, et chéri des mortels;
Ce nom d'initié, qu'on révère et qu'on aime,
Ajoute un nouveau lustre à la grandeur suprême.
Paraissez.

CASSANDRE.

Je ne puis : tes yeux seront témoins
De mes premiers devoirs et de mes premiers soins.
Demeure en ces parvis..... Nos augustes prêtresses
Présentent Olimpie aux autels des déesses.
Elle expie en secret, remise entre leurs bras,
Mes malheureux forfaits, qu'elle ne connaît pas.
D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
Puisses-tu pour jamais, chère et tendre Olimpie,
Ignorer ce grand crime avec peine effacé,
Et quel sang t'a fait naître, et quel sang j'ai versé!

SOSTÈNE.

Quoi! seigneur, une enfant vers l'Euphrate enlevée,
Jadis par votre père à servir réservée,
Sur qui vous étendiez tant de soins généreux,
Pourrait jeter Cassandre en ces troubles affreux!

CASSANDRE.

Respecte cette esclave à qui tout doit hommage;
Du sort qui l'avilit je répare l'outrage.
Mon père eut ses raisons pour lui cacher le rang
Que devait lui donner la splendeur de son sang.....
Que dis-je? ô souvenir! ô temps! ô jour de crimes!
Il la comptait, Sostène, au nombre des victimes
Qu'il immolait alors à notre sûreté.....
Nourri dans le carnage et dans la cruauté,
Seul je pris pitié d'elle, et je fléchis mon père;

Seul je sauvai la fille, ayant frappé la mère.
Elle ignora toujours mon crime et ma fureur.
Olimpie! à jamais conserve ton erreur!
Tu chéris dans Cassandre un bienfaiteur, un maître;
Tu me détesteras, si tu peux te connaître.

SOSTÈNE.

Je ne pénètre point ces étonnants secrets,
Et ne viens vous parler que de vos intérêts.
Seigneur, de tous ces rois que nous voyons prétendre
Avec tant de fureur au trône d'Alexandre,
L'inflexible Antigone est seul votre allié.....

CASSANDRE.

J'ai toujours avec lui respecté l'amitié;
Je lui serai fidèle.

SOSTÈNE.

Il doit aussi vous l'être:
Mais depuis qu'en ces murs nous le voyons paraître,
Il semble qu'en secret un sentiment jaloux
Ait altéré son cœur, et l'éloigne de vous.

CASSANDRE.

(A part.)

Et qu'importe Antigone?..... O mânes d'Alexandre!
Mânes de Statira! grande ombre! auguste cendre!
Restes d'un demi-dieu, justement courroucés,
Mes remords et mes feux vous vengent-ils assez?
Olimpie! obtenez de leur ombre apaisée
Cette paix à mon cœur si long-temps refusée;
Et que votre vertu, dissipant mon effroi,
Soit ici mon appui, et parle aux dieux pour moi.....
Eh quoi! vers ces parvis, à peine ouverts encore,
Antigone s'approche, et devance l'aurore!

SCÈNE II.

CASSANDRE, SOSTÈNE, ANTIGONE, HERMAS.

ANTIGONE, à Hermas, au fond du théâtre.

Ce secret m'importune, il le faut arracher.
Je lirai dans son cœur ce qu'il croit me cacher.
Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE, à Antigone.

Quand le jour luit à peine,
Quel sujet si pressant près de moi vous amène?

ANTIGONE.

Nos intérêts. Cassandre, après que dans ces lieux
Vos expiations ont satisfait les dieux,
Il est temps de songer à partager la terre.
D'Éphèse en ces grands jours ils écartent la guerre :
Vos mystères secrets, des peuples respectés,
Suspendent la discorde et les calamités;
C'est un temps de repos pour les fureurs des princes :
Mais ce repos est court; et bientôt nos provinces
Retourneront en proie aux flammes, aux combats
Que ces dieux arrêtaient, et qu'ils n'éteignent pas.
Antipatre n'est plus. Vos soins, votre courage
Sans doute, achèveront son important ouvrage.
Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séleucus,
Le Lagide insolent, le traître Antiochus,
D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
Osassent nous braver, et marcher sur nos têtes.

CASSANDRE.

Plût aux dieux qu'Alexandre à ces ambitieux

Fît du haut de son trône encor baisser les yeux!
Plût aux dieux qu'il vécût!

ANTIGONE.

Je ne puis vous comprendre.
Est-ce au fils d'Antipatre à pleurer Alexandre?
Qui peut vous inspirer un remords si pressant?
De sa mort, après tout, vous êtes innocent.

CASSANDRE.

Ah! j'ai causé sa mort.

ANTIGONE.

Elle était légitime;
Tous les Grecs demandaient cette grande victime.
L'univers était las de son ambition.
Athène, Athène même envoya le poison;
Perdicas le reçut, on en chargea Cratère;
Il fut mis dans vos mains des mains de votre père,
Sans qu'il vous confiât cet important dessein.
Vous étiez jeune encor; vous serviez au festin,
A ce dernier festin du tyran de l'Asie.

CASSANDRE.

Non, cessez d'excuser ce sacrilège impie.

ANTIGONE.

Ce sacrilège!..... Eh quoi! vos esprits abattus
Érigent-ils en dieu l'assassin de Clitus,
Du grand Parménion le bourreau sanguinaire,
Ce superbe insensé qui, flétrissant sa mère,
Au rang du fils des dieux osa bien aspirer,
Et se déshonora pour se faire adorer?
Seul il fut sacrilège. Et lorsqu'à Babylone
Nous avons renversé ses autels et son trône,

Quand la coupe fatale a fini son destin,
On a vengé les dieux, comme le genre humain.

CASSANDRE.

J'avouerai ses défauts : mais, quoi qu'il en puisse être,
Il était un grand homme, et c'était notre maître.

ANTIGONE.

Un grand homme ! (2)

CASSANDRE.

Oui, sans doute.

ANTIGONE.

Ah ! c'est notre valeur,
Notre bras, notre sang qui fonda sa grandeur;
Il ne fut qu'un ingrat.

CASSANDRE.

O mes dieux tutélaires !
Quels mortels ont été plus ingrats que nos pères ?
Tous ont voulu monter à ce superbe rang.
Mais de sa femme enfin pourquoi percer le flanc ?
Sa femme !.... ses enfants !.... Ah ! quel jour, Antigone !

ANTIGONE.

Après quinze ans entiers, ce scrupule m'étonne.
Jaloux de ses amis, gendre de Darius,
Il devenait Persan; nous étions les vaincus.
Auriez-vous donc voulu que, vengeant Alexandre,
La fière Statira, dans Babylone en cendre,
Soulevant ses sujets, nous eût immolés tous
Au sang de sa famille, au sang de son époux ?
Elle arma tout le peuple : Antipatre avec peine
Échappa dans ce jour aux fureurs de la reine;
Vous sauvâtes un père.

CASSANDRE.

Il est vrai : mais enfin
La femme d'Alexandre a péri par ma main.

ANTIGONE.

C'est le sort des combats; le succès de nos armes
Ne doit point nous coûter de regrets et de larmes.

CASSANDRE.

J'en versai, je l'avoue, après ce coup affreux;
Et couvert de ce sang auguste et malheureux,
Étonné de moi-même, et confus de la rage
Où mon père emporta mon aveugle courage,
J'en ai long-temps gémi.

ANTIGONE.

Mais quels motifs secrets
Redoublent aujourd'hui de si cuisants regrets?
Dans le cœur d'un ami j'ai quelque droit de lire:
Vous dissimulez trop.

CASSANDRE.

Ami..... que puis-je dire?
Croyez..... qu'il est des temps où le cœur combattu
Par un instinct secret revole à la vertu,
Où de nos attentats la mémoire passée
Revient avec horreur effrayer la pensée.

ANTIGONE.

Oubliez, croyez-moi, des meurtres expiés;
Mais que nos intérêts ne soient point oubliés :
Si quelque repentir trouble encor votre vie,
Repentez-vous surtout d'abandonner l'Asie
A l'insolente loi du traître Antiochus.
Que mes braves guerriers, et vos Grecs invaincus,

Une seconde fois fassent trembler l'Euphrate.
De tous ces nouveaux rois, dont la grandeur éclate,
Nul n'est digne de l'être, et dans ses premiers ans
N'a servi, comme nous, le vainqueur des Persans.
Tous nos chefs ont péri.

CASSANDRE.

Je le sais, et peut-être
Dieu les immola tous aux mânes de leur maître.

ANTIGONE.

Nous restons, nous vivons, nous devons rétablir
Ces débris tout sanglants qu'il nous faut recueillir:
Alexandre en mourant les laissait au plus digne;
Si j'ose les saisir, son ordre me désigne.
Assurez ma fortune ainsi que votre sort.
Le plus digne de tous, sans doute, est le plus fort.
Relevons de nos Grecs la puissance détruite;
Que jamais parmi nous la discorde introduite
Ne nous expose en proie à ces tyrans nouveaux,
Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
Me le promettez-vous?

CASSANDRE.

Ami, je vous le jure;
Je suis prêt à venger notre commune injure.
Le sceptre de l'Asie est en d'indignes mains,
Et l'Euphrate et le Nil ont trop de souverains:
Je combattrai pour moi, pour vous, et pour la Grèce.

ANTIGONE.

J'en crois votre intérêt, j'en crois votre promesse;
Et surtout je me fie à la noble amitié
Dont le nœud respectable avec vous m'a lié.

Mais de cette amitié je vous demande un gage;
Ne me refusez pas.

CASSANDRE.

Ce doute est un outrage.
Ce que vous demandez est-il en mon pouvoir?
C'est un ordre pour moi; vous n'avez qu'à vouloir.

ANTIGONE.

Peut-être vous verrez avec quelque surprise
Le peu qu'à demander l'amitié m'autorise :
Je ne veux qu'une esclave.

CASSANDRE.

Heureux de vous servir,
Ils sont tous à vos pieds; c'est à vous de choisir.

ANTIGONE.

Souffrez que je demande une jeune étrangère (1)
Qu'aux murs de Babylone enleva votre père.
Elle est votre partage; accordez-moi ce prix
De tant d'heureux travaux pour vous même entrepris.
Votre père, dit-on, l'avait persécutée.
J'aurai soin qu'en ma cour elle soit respectée :
Son nom est..... Olimpie.

CASSANDRE.

Olimpie!

ANTIGONE.

Oui, seigneur.

CASSANDRE, à part.

De quels traits imprévus il vient percer mon cœur!.....
Que je livre Olimpie!

(1) L'acteur doit ici regarder attentivement Cassandre.

ANTIGONE.

Écoutez, je me flatte
Que Cassandre envers moi n'a point une âme ingrate :
Sur les moindres objets un refus peut blesser,
Et vous ne voulez pas sans doute m'offenser ?

CASSANDRE.

Non ; vous verrez bientôt cette jeune captive ;
Vous-même jugerez s'il faut qu'elle vous suive,
S'il peut m'être permis de la mettre en vos mains.
Ce temple est interdit aux profanes humains.
Sous les yeux vigilants des dieux et des déesses
Olimpie est gardée au milieu des prêtresses.
Les portes s'ouvriront quand il en sera temps.
Dans ce parvis ouvert au reste des vivants,
Sans vous plaindre de moi, daignez au moins m'attendre :
Des mystères nouveaux pourront vous y surprendre ;
Et vous déciderez si la terre a des rois
Qui puissent asservir Olimpie à leurs lois.

(Il rentre dans le temple, et Sostène sort.)

SCÈNE III.

ANTIGONE, HERMAS, dans le péristyle.

HERMAS.

Seigneur, vous m'étonnez : quand l'Asie en alarmes
Voit cent trônes sanglants disputés par les armes,
Quand des vastes États d'Alexandre au tombeau
La fortune prépare un partage nouveau,
Lorsque vous prétendez au souverain empire,
Une esclave est l'objet où ce grand cœur aspire !

ANTIGONE.

Tu dois t'en étonner. J'ai des raisons, Hermas,
Que je n'ose encor dire, et qu'on ne connaît pas.
Le sort de cette esclave est important peut-être
A tous les rois d'Asie, à quiconque veut l'être,
A quiconque en son sein porte un assez grand cœur
Pour oser d'Alexandre être le successeur.
Sur le nom de l'esclave, et sur ses aventures,
J'ai formé dès long-temps d'étranges conjectures:
J'ai voulu m'éclaircir : mes yeux dans ces remparts
Ont quelquefois sur elle arrêté leurs regards;
Ses traits, les lieux, le temps où le ciel la fit naître,
Les respects étonnants que lui prodigue un maître,
Les remords de Cassandre, et ses obscurs discours,
A ces soupçons secrets ont prêté des secours.
Je crois avoir percé ce ténébreux mystère.

HERMAS.

On dit qu'il la chérit, et qu'il l'élève en père.

ANTIGONE.

Nous verrons!..... Mais on ouvre, et ce temple sacré
Nous découvre un autel de guirlandes paré.
Je vois des deux côtés les prêtresses paraître;
Au fond du sanctuaire est assis le grand-prêtre;
Olimpie et Cassandre arrivent à l'autel!

SCÈNE IV.

Les trois portes du temple sont ouvertes. On découvre tout l'intérieur. Les prêtres d'un côté, et les prêtresses de l'autre, s'avancent lentement. Ils sont tous vêtus de robes blanches, avec des ceintures dont les bouts pendent à terre. CASSANDRE et OLIMPIE mettent la main sur l'autel. ANTIGONE et HERMAS restent dans le péristyle avec une partie du peuple qui entre par les côtés. (3)

CASSANDRE.

Dieu des rois et des dieux, être unique, éternel!
Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes augustes,
Qui punis les pervers, et qui soutiens les justes,
Près de qui les remords effacent les forfaits,
Confirmez, Dieu clément, les serments que je fais.
Recevez ces serments, adorable Olimpie;
Je soumets à vos lois et mon trône et ma vie,
Je vous jure un amour aussi pur, aussi saint,
Que ce feu de Vesta qui n'est jamais éteint. (4)
Et vous, filles des cieux, vous, augustes prêtresses,
Portez avec l'encens mes vœux et mes promesses
Au trône de ces dieux qui daignent m'écouter,
Et détournez les traits que je puis mériter.

OLIMPIE.

Protégez à jamais, ô dieux en qui j'espère,
Le maître généreux qui m'a servi de père,
Mon amant adoré, mon respectable époux;
Qu'il soit toujours chéri, toujours digne de vous!
Mon cœur vous est connu. Son rang et sa couronne
Sont les moindres des biens que son amour me donne:

Témoins des tendres feux à mon cœur inspirés,
Soyez-en les garants, vous qui les consacrez;
Qu'il m'apprenne à vous plaire, et que votre justice
Me prépare aux enfers un éternel supplice,
Si j'oublie un moment, infidèle à vos lois,
Et l'état où je fus, et ce que je lui dois.

CASSANDRE.

Rentrons au sanctuaire où mon bonheur m'appelle.
Prêtresses, disposez la pompe solennelle
Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours;
Sanctifiez ma vie, et nos chastes amours.
J'ai vu les dieux au temple, et je les vois en elle;
Qu'ils me haïssent tous, si je suis infidèle!....
Antigone, en ces lieux vous m'avez entendu;
Aux vœux que vous formiez ai-je assez répondu?
Vous-même, prononcez si vous deviez prétendre
A voir entre vos mains l'esclave de Cassandre.
Sachez que ma couronne et toute ma grandeur
Sont de faibles présents, indignes de son cœur.
Quelque étroite amitié qui tous deux nous unisse,
Jugez si j'ai dû faire un pareil sacrifice.

(Ils rentrent dans le temple, les portes se ferment, le peuple sort du parvis.)

SCÈNE V.

ANTIGONE, HERMAS dans le péristyle.

ANTIGONE.

Va, je n'en doute plus, et tout m'est découvert;
Il m'a voulu braver, mais sois sûr qu'il se perd.

Je reconnais en lui la fougueuse imprudence
Qui tantôt sert les dieux, et tantôt les offense;
Ce caractère ardent qui joint la passion
Avec la politique et la religion;
Prompt, facile, superbe, impétueux et tendre,
Prêt à se repentir, prêt à tout entreprendre.
Il épouse une esclave! Ah! tu peux bien penser
Que l'amour à ce point ne saurait l'abaisser:
Cette esclave est d'un sang que lui-même il respecte.
De ses desseins cachés la trame est trop suspecte;
Il se flatte en secret qu'Olimpie a des droits
Qui pourront l'élever au rang de roi des rois.
S'il n'était qu'un amant, il m'eût fait confidence
D'un feu qui l'emportait à tant de violence.
Va, tu verras bientôt succéder sans pitié
Une haine implacable à sa faible amitié.

HERMAS.

A son cœur égaré vous imputez peut-être
Des desseins plus profonds que l'amour n'en fait naître.
Dans nos grands intérêts souvent nos actions
Sont, vous le savez trop, l'effet des passions:
On se déguise en vain leur pouvoir tyrannique;
Le faible quelquefois passe pour politique;
Et Cassandre n'est pas le premier souverain
Qui chérit une esclave et lui donna la main;
J'ai vu plus d'un héros, subjugué par sa flamme,
Superbe avec les rois, faible avec une femme.

ANTIGONE.

Tu ne dis que trop vrai: je pèse tes raisons;
Mais tout ce que j'ai vu confirme mes soupçons.
Te le dirai-je enfin? les charmes d'Olimpie

Peut-être dans mon cœur portent la jalousie.
Tu n'entrevois que trop mes sentiments secrets;
L'amour se joint peut-être à ces grands interêts :
Plus que je ne pensais leur union me blesse.
Cassandre est-il le seul en proie à la faiblesse ?

HERMAS.

...comptait sur vous. Les titres les plus saints
...ront-ils jamais unir les souverains ?
..., les dons, la fraternité d'armes,
... partages, vos communes alarmes,
...nts redoublés, tant de soins, tant de vœux,
...ut-ils donc servi qu'au malheur de tous deux ?
...inte amitié n'est-il donc plus d'exemples ?

ANTIGONE.

...ié, je le sais, dans la Grèce a des temples;
...êt n'en a point, mais il est adoré.
D'ambition sans doute, et d'amour enivré,
Cassandre m'a trompé sur le sort d'Olimpie.
De mes yeux éclairés Cassandre se défie;
Il n'a que trop raison. Va, peut-être aujourd'hui
L'objet de tant de vœux n'est pas encore à lui.

HERMAS.

Il a reçu sa main.... Cette enceinte sacrée
Voit déja de l'hymen la pompe préparée.
(Les initiés, les prêtres et les prêtresses traversent le fond de la scène, ayant des palmes ornées de fleurs dans les mains.)
Tous les initiés, de leurs prêtres suivis,
Les palmes dans les mains inondent ces parvis,
Et l'amour le plus tendre en ordonne la fête.

ANTIGONE.

Non, te dis-je, on pourra lui ravir sa conquête....

Viens, je confierai tout à ton zèle, à ta foi;
J'aurai les lois, les dieux, et les peuples pour moi.
Fuyons pour un moment ces pompes qui m'outragent,
Entrons dans la carrière où mes desseins m'engagent,
Arrosons, s'il le faut, ces asiles si saints
Moins du sang des taureaux que du sang des humains.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

L'HIÉROPHANTE, les PRÊTRES, les PRÊTRESSES.

Quoique cette scène et beaucoup d'autres se passent dans l'intérieur du temple, cependant, comme les théâtres sont rarement construits d'une manière favorable à la voix, les acteurs sont obligés d'avancer dans le péristyle; mais les trois portes du temple, ouvertes, désignent qu'on est dans le temple.

L'HIÉROPHANTE.

Quoi! dans ces jours sacrés! quoi! dans ce temple auguste,
Où Dieu pardonne au crime, et console le juste,
Une seule prêtresse oserait nous priver
Des expiations qu'elle doit achever!
Quoi! d'un si saint devoir Arzane se dispense!

UNE PRÊTRESSE (1).

Arzane en sa retraite, obstinée au silence,
Arrosant de ses pleurs les images des dieux,
Seigneur, vous le savez, se cache à tous les yeux;
En proie à ses chagrins, de langueurs affaiblie,
Elle implore la fin d'une mourante vie.

(1) Ce rôle doit être joué par la prêtresse inférieure qui est attachée à Statira.

L'HIÉROPHANTE.

Nous plaignons son état, mais il faut obéir :
Un moment aux autels elle pourra servir.
Depuis que dans ce temple elle s'est enfermée,
Ce jour est le seul jour où le sort l'a nommée :
Qu'on la fasse venir (1). La volonté du ciel
Demande sa présence, et l'appelle à l'autel.
De guirlandes de fleurs par elle couronnée,
Olimpie en triomphe aux dieux sera menée.
Cassandre, initié dans nos secrets divins,
Sera purifié par ses augustes mains.
Tout doit être accompli. Nos rites, nos mystères,
Ces ordres que les dieux ont donnés à nos pères,
Ne peuvent point changer, ne sont point incertains
Comme ces faibles lois qu'inventent les humains.

SCÈNE II.

L'HIÉROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES, STATIRA.

L'HIÉROPHANTE, à Statira.

VENEZ : vous ne pouvez, à vous-même contraire,
Refuser de remplir votre saint ministère.
Depuis l'instant sacré qu'en cet asile heureux
Vous avez prononcé d'irrévocables vœux,
Ce grand jour est le seul où Dieu vous a choisie
Pour annoncer ses lois aux vainqueurs de l'Asie.
Soyez digne du Dieu que vous représentez.

(1) La prêtresse inférieure va chercher Arzane.

STATIRA, couverte d'un voile qui accompagne son visage sans le cacher, et vêtue comme les autres prêtresses.

O ciel! après quinze ans qu'en ces murs écartés,
Dans l'ombre du silence, au monde inaccessible,
J'avais enseveli ma destinée horrible,
Pourquoi me tires-tu de mon obscurité?
Tu veux me rendre au jour, à la calamité....
(A l'hiérophante.)
Ah! seigneur, en ces lieux lorsque je suis venue,
C'était pour y pleurer, pour mourir inconnue,
Vous le savez.

L'HIÉROPHANTE.

Le ciel vous prescrit d'autres lois;
Et quand vous présidez pour la première fois
Aux pompes de l'hymen, à notre grand mystère,
Votre nom, votre rang ne peuvent plus se taire:
Il faut parler.

STATIRA.

Seigneur, qu'importe qui je sois?
Le sang le plus abject, le sang des plus grands rois
Ne sont-ils pas égaux devant l'Être suprême?
On est connu de lui bien plus que de soi-même.
De grands noms autrefois avaient pu me flatter;
Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.
Laissez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L'HIÉROPHANTE.

Nous renonçons sans doute à l'orgueil, à la gloire;
Nous pensons comme vous; mais la Divinité
Exige un aveu simple, et veut la vérité.
Parlez.... Vous frémissez!

STATIRA.

Vous frémirez vous-même...

(Aux prêtres et aux prêtresses.)

Vous qui servez d'un dieu la majesté suprême,
Qui partagez mon sort, à son culte attachés,
Qu'entre vous et ce dieu mes secrets soient cachés.

L'HIÉROPHANTE.

Nous vous le jurons tous.

STATIRA.

Avant que de m'entendre,
Dites-moi s'il est vrai que le cruel Cassandre
Soit ici dans le rang de nos initiés?

L'HIÉROPHANTE.

Oui, madame.

STATIRA.

Il a vu ses forfaits expiés!...

L'HIÉROPHANTE.

Hélas! tous les humains ont besoin de clémence.
Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendrait dans ce temple encenser les autels?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
Ce juge paternel voit du haut de son trône
La terre trop coupable, et sa bonté pardonne.

STATIRA.

Eh bien! si vous savez par quel excès d'horreur,
Il demande sa grâce, et craint un dieu vengeur;
Si vous êtes instruit qu'il fit périr son maître;
(Et quel maître, grands Dieux!) si vous pouvez connaître
Quel sang il répandit dans nos murs enflammés,
Quand aux yeux d'Alexandre, à peine encor fermés,

Ayant osé percer sa veuve gémissante,
Sur le corps d'un époux il la jeta mourante ;
Vous serez plus surpris lorsque vous apprendrez
Des secrets jusqu'ici de la terre ignorés.
Cette femme, élevée au comble de la gloire,
Dont la Perse sanglante honore la mémoire,
Veuve d'un demi-dieu, fille de Darius....
Elle vous parle ici, ne l'interrogez plus. (5)
(Les prêtres et les prêtresses élèvent les mains, et s'inclinent.)

L'HIÉROPHANTE.

O dieux! qu'ai-je entendu ? dieux, que le crime outrage,
De quels coups vous frappez ceux qui sont votre image!
Statira dans ce temple! Ah! souffrez qu'à genoux
Dans mes profonds respects...

STATIRA.

Grand-prêtre, levez-vous.
Je ne suis plus pour vous la maîtresse du monde;
Ne respectez ici que ma douleur profonde.
Des grandeurs d'ici-bas voyez quel est le sort.
Ce qu'éprouva mon père au moment de sa mort,
Dans Babylone en sang je l'éprouvai de même.
Darius, roi des rois, privé du diadème,
Fuyant dans des déserts, errant, abandonné,
Par ses propres amis se vit assassiné;
Un étranger, un pauvre, un rebut de la terre,
De ses derniers moments soulagea la misère.
(Montrant la prêtresse inférieure.)
Voyez-vous cette femme, étrangère en ma cour?
Sa main, sa seule main m'a conservé le jour;
Seule elle me tira de la foule sanglante
Où mes lâches amis me laissaient expirante.

Elle est Éphésienne, elle guida mes pas
Dans cet auguste asile, au bout de mes États.
Je vis par mille mains ma dépouille arrachée,
De mourants et de morts la campagne jonchée,
Les soldats d'Alexandre érigés tous en rois,
Et les larcins publics appelés grands exploits.
J'eus en horreur le monde, et les maux qu'il enfante;
Loin de lui pour jamais je m'enterrai vivante.
Je pleure, je l'avoue, une fille, une enfant,
Arrachée à mes bras sur mon corps tout sanglant.
Cette étrangère ici me tient lieu de famille.
J'ai perdu Darius, Alexandre, et ma fille;
Dieu seul me reste.

L'HIÉROPHANTE.

Hélas! qu'il soit donc votre appui!
Du trône où vous étiez, vous montez jusqu'à lui;
Son temple est votre cour : soyez-y plus heureuse
Que dans cette grandeur auguste et dangereuse,
Sur ce trône terrible, et par vous oublié,
Devenu pour la terre un objet de pitié.

STATIRA.

Ce temple quelquefois, seigneur, m'a consolée;
Mais vous devez sentir l'horreur qui m'a troublée,
En voyant que Cassandre y parle aux mêmes dieux
Contre sa tête impie implorés par mes vœux.

L'HIÉROPHANTE.

Le sacrifice est grand; je sens trop ce qu'il coûte;
Mais notre loi vous parle, et votre cœur l'écoute :
Vous l'avez embrassée.

STATIRA.

Aurais-je pu prévoir

Qu'elle dût m'imposer cet horrible devoir ?
Je sens que de mes jours, usés dans l'amertume,
Le flambeau pâlissant s'éteint et se consume;
Et ces derniers moments que Dieu veut me donner
A quoi vont-ils servir ?

L'HIÉROPHANTE.

Peut-être à pardonner.
Vous-même vous avez tracé votre carrière;
Marchez-y sans jamais regarder en arrière.
Les mânes, affranchis d'un corps vil et mortel,
Goûtent sans passions un repos éternel;
Un nouveau jour leur luit; ce jour est sans nuage;
Ils vivent pour les dieux : tel est notre partage.
Une retraite heureuse amène au fond des cœurs
L'oubli des ennemis, et l'oubli des malheurs.

STATIRA.

Il est vrai, je fus reine, et ne suis que prêtresse;
Dans mon devoir affreux soutenez ma faiblesse.
Que faut-il que je fasse ?

L'HIÉROPHANTE.

Olimpie à genoux
Doit d'abord en ces lieux se jeter devant vous;
C'est à vous de bénir cet illustre hyménée.

STATIRA.

Je vais la préparer à vivre infortunée :
C'est le sort des humains.

L'HIÉROPHANTE.

Le feu sacré, l'encens,
L'eau lustrale, les dons offerts aux dieux puissants,
Tout sera présenté par vos mains respectables.

STATIRA.

Et pour qui, malheureuse ! Ah ! mes jours déplorables
Jusqu'au dernier moment sont-ils chargés d'horreur !
J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur;
Le malheur est partout, je m'étais abusée :
Allons, suivons la loi par moi-même imposée.

L'HIÉROPHANTE.

Adieu : je vous admire autant que je vous plains.
Elle vient près de vous.

(Il sort.)

SCÈNE III.

STATIRA, OLIMPIE. (Le théâtre tremble.)

STATIRA.

Lieux funèbres et saints,
Vous frémissez !... J'entends un horrible murmure,
Le temple est ébranlé !... Quoi ! toute la nature
S'émeut à son aspect ! Et mes sens éperdus
Sont dans le même trouble, et restent confondus !

OLIMPIE, effrayée.

Ah ! madame !...

STATIRA.

Approchez, jeune et tendre victime;
Cet augure effrayant semble annoncer le crime;
Vos attraits semblent nés pour la seule vertu.

OLIMPIE.

Dieux justes ! soutenez mon courage abattu !

Et vous, de leurs décrets auguste confidente,
Daignez conduire ici ma jeunesse innocente;
Je suis entre vos mains, dissipez mon effroi.

STATIRA.

Ah! j'en ai plus que vous... Ma fille, embrassez-moi...
Du sort de votre époux êtes-vous informée?
Quel est votre pays? quel sang vous a formée?

OLIMPIE.

Humble dans mon état, je n'ai point attendu
Ce rang où l'on m'élève, et qui ne m'est pas dû.
Cassandre est roi, madame; il daigna dans la Grèce,
A la cour de son père, élever ma jeunesse.
Depuis que je tombai dans ses augustes mains,
J'ai vu toujours en lui le plus grand des humains.
Je chéris un époux, et je révère un maître!
Voilà mes sentiments, et voilà tout mon être.

STATIRA.

Qu'aisément, juste ciel, on trompe un jeune cœur!
De l'innocence en vous que j'aime la candeur!
Cassandre a donc pris soin de votre destinée?
Quoi! d'un prince ou d'un roi vous ne seriez pas née?

OLIMPIE.

Pour aimer la vertu, pour en suivre les lois,
Faut-il donc être né dans la pourpre des rois?

STATIRA.

Non, je ne vois que trop le crime sur le trône.

OLIMPIE.

Je n'étais qu'une esclave.

STATIRA.

Un tel destin m'étonne.

Les dieux sur votre front, dans vos yeux, dans vos traits,
Ont placé la noblesse ainsi que les attraits.
Vous esclave !

OLIMPIE.

Antipatre, en ma première enfance,
Par le sort des combats me tint sous sa puissance :
Je dois tout à son fils.

STATIRA.

Ainsi vos premiers jours
Ont senti l'infortune, et vu finir son cours !
Et la mienne a duré tout le temps de ma vie !...
En quel temps, en quels lieux fûtes-vous poursuivie
Par cet affreux destin qui vous mit dans les fers ?

OLIMPIE.

On dit que d'un grand roi, maître de l'univers,
On termina la vie, on disputa le trône,
On déchira l'empire ; et que dans Babylone
Cassandre conserva mes jours infortunés,
Dans l'horreur du carnage au glaive abandonnés.

STATIRA.

Quoi ! dans ces temps marqués par la mort d'Alexandre,
Captive d'Antipatre, et soumise à Cassandre !

OLIMPIE.

C'est tout ce que j'ai su. Tant de malheurs passés
Par mon bonheur nouveau doivent être effacés.

STATIRA.

Captive à Babylone !... O puissance éternelle !
Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle ?
Le lieu, le temps, son âge ont excité dans moi
La joie et les douleurs, la tendresse et l'effroi.

Ne me trompé-je point? Le ciel sur son visage
Du héros mon époux semble imprimer l'image...

OLIMPIE.

Que dites-vous?

STATIRA.

Hélas! tels étaient ses regards,
Quand, moins fier et plus doux, loin des sanglants hasards,
Relevant ma famille au glaive dérobée,
Il la remit au rang dont elle était tombée;
Quand sa main se joignit à ma tremblante main.
Illusion trop chère! espoir flatteur et vain!
Serait-il bien possible!... Écoutez-moi, princesse,
Ayez quelque pitié du trouble qui me presse.
N'avez-vous d'une mère aucun ressouvenir?

OLIMPIE.

Ceux qui de mon enfance ont pu m'entretenir
M'ont tous dit qu'en ce temps de trouble et de carnage,
Au sortir du berceau, je fus en esclavage.
D'une mère jamais je n'ai connu l'amour;
J'ignore qui je suis, et qui m'a mise au jour....
Hélas! vous soupirez, vous pleurez, et mes larmes
Se mêlent à vos pleurs, et j'y trouve des charmes...
Eh quoi! vous me serrez dans vos bras languissants!
Vous faites pour parler des efforts impuissants!
Parlez-moi.

STATIRA.

Je ne puis... Je succombe... Olimpie!
Le trouble que je sens me va coûter la vie.

SCÈNE IV.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIÉROPHANTE.

L'HIÉROPHANTE.

O prêtresse des dieux! ô reine des humains!
Quel changement nouveau dans vos tristes destins!
Que nous faudra-t-il faire, et qu'allez-vous entendre?

STATIRA.

Des malheurs; je suis prête, et je dois tout attendre.

L'HIÉROPHANTE.

C'est le plus grand des biens, d'amertume mêlé;
Mais il n'en est point d'autre. Antigone troublé,
Antigone, les siens, le peuple, les armées,
Toutes les voix enfin, par le zèle animées,
Tout dit que cet objet à vos yeux présenté,
Qui long-temps comme vous fut dans l'obscurité,
Que vos royales mains vont unir à Cassandre,
Qu'Olimpie....

STATIRA.

Achevez.

L'HIÉROPHANTE.

Est fille d'Alexandre.

STATIRA, courant embrasser Olimpie.

Ah! mon cœur déchiré me l'a dit avant vous.
O ma fille! ô mon sang! ô nom fatal et doux!
De vos embrassements faut-il que je jouisse,
Lorsque par votre hymen vous faites mon supplice!

OLIMPIE.

Quoi ! vous seriez ma mère, et vous en gémissez !

STATIRA.

Non, je bénis les dieux trop long-temps courroucés ;
Je sens trop la nature et l'excès de ma joie ;
Mais le ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie :
Il te donne à Cassandre !

OLIMPIE.

Ah ! si dans votre flanc
Olimpie a puisé la source de son sang,
Si j'en crois mon amour, si vous êtes ma mère,
Le généreux Cassandre a-t-il pu vous déplaire ?

L'HIÉROPHANTE.

Oui, vous êtes son sang, vous n'en pouvez douter ;
Cassandre enfin l'avoue, il vient de l'attester.
Pourrez-vous toutes deux avec lui réunies
Concilier enfin deux races ennemies ?

OLIMPIE.

Qui ? lui ? votre ennemi ! tel serait mon malheur !

STATIRA.

D'Alexandre ton père il est l'empoisonneur.
Au sein de Statira, dont tu tiens la naissance,
Dans ce sein malheureux qui nourrit ton enfance,
Que tu viens d'embrasser pour la première fois,
Il plongea le couteau dont il frappa les rois.
Il me poursuit enfin jusqu'au temple d'Éphèse,
Il y brave les dieux, et feint qu'il les apaise !
A mes bras maternels il ose te ravir ;
Et tu peux demander si je dois le haïr !

OLIMPIE.

Quoi! d'Alexandre ici le ciel voit la famille!
Quoi! vous êtes sa veuve! Olimpie est sa fille!
Et votre meurtrier, ma mère, est mon époux!
Je ne suis dans vos bras qu'un objet de courroux!
Quoi! cet hymen si cher était un crime horrible!

L'HIÉROPHANTE.

Espérez dans le ciel.

OLIMPIE.

Ah! sa haine inflexible
D'aucune ombre d'espoir ne peut flatter mes vœux;
Il m'ouvrait un abîme en éclairant mes yeux.
Je vois ce que je suis, et ce que je dois être.
Le plus grand de mes maux est donc de me connaître!
Je devais à l'autel, où vous nous unissiez,
Expirer en victime, et tomber à vos pieds.

SCÈNE V.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIÉROPHANTE; un PRÊTRE.

LE PRÊTRE.

On menace le temple, et les divins mystères
Sont bientôt profanés par des mains téméraires;
Les deux rois désunis disputent à nos yeux
Le droit de commander où commandent les dieux.
Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémissantes,
Et sous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
Il semble que le ciel veuille nous informer
Que la terre l'offense, et qu'il faut le calmer;
Tout un peuple éperdu, que la discorde excite

Vers les parvis sacrés vole et se précipite;
Éphèse est divisée entre deux factions.
Nous ressemblons bientôt aux autres nations.
La sainteté, la paix, les mœurs vont disparaître;
Les rois l'emporteront, et nous aurons un maître.

L'HIÉROPHANTE.

Ah! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits!
Qu'ils laissent sur la terre un asile de paix!
Leur intérêt l'exige.... O mère auguste et tendre,
Et vous... dirai-je, hélas! l'épouse de Cassandre?
Au pied de ces autels vous pouvez vous jeter.
Aux rois audacieux je vais me présenter;
Je connais le respect qu'on doit à leur couronne;
Mais ils en doivent plus à ce Dieu qui la donne.
S'ils prétendent régner, qu'ils ne l'irritent pas.
Nous sommes, je le sais, sans armes, sans soldats,
Nous n'avons que nos lois, voilà notre puissance.
Dieu seul est mon appui, son temple est ma défense;
Et si la tyrannie osait en approcher,
C'est sur mon corps sanglant qu'il lui faudra marcher.

(L'hiérophante sort avec le prêtre inférieur.)

SCÈNE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

O destinée! ô Dieu des autels et du trône!
Contre Cassandre au moins favorise Antigone.
Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours,
De nos seuls ennemis attendre des secours,

Rechercher un vengeur, au sein de ma misère,
Chez les usurpateurs du trône de ton père !
Chez nos propres sujets, dont les efforts jaloux
Disputent cent États que j'ai possédés tous !
Ils rampaient à mes pieds, ils sont ici mes maîtres.
O trône de Cyrus ! ô sang de mes ancêtres !
Dans quel profond abîme êtes-vous descendus !
Vanité des grandeurs, je ne vous connais plus.

OLIMPIE.

Ma mère, je vous suis... Ah ! dans ce jour funeste,
Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous reste ;
Le devoir qu'il prescrit est mon unique espoir.

STATIRA.

Fille du roi des rois, remplissez ce devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

(Le temple est fermé.)

CASSANDRE, SOSTÈNE, dans le péristyle.

CASSANDRE.

La vérité l'emporte, il n'est plus temps de taire
Ce funeste secret qu'avait caché mon père;
Il a fallu céder à la publique voix.
Oui, j'ai rendu justice à la fille des rois;
Devais-je plus long-temps, par un cruel silence,
Faire encore à son sang cette mortelle offense?
Je fus coupable assez.

SOSTÈNE.

Mais un rival jaloux
Du grand nom d'Olimpie abuse contre vous;
Il anime le peuple, Éphèse est alarmée;
De la religion la fureur animée,
Qu'Antigone méprise, et qu'il sait exciter,
Vous fait un crime affreux, un crime à détester,
De posséder la fille, ayant tué la mère.

CASSANDRE.

Les reproches sanglants qu'Éphèse peut me faire,
Vous le savez, grand Dieu, n'approchent pas des miens.
J'ai calmé, grâce au ciel, les cœurs des citoyens,

Le mien sera toujours victime des furies,
Victime de l'amour et de mes barbaries.
Hélas! j'avais voulu qu'elle tînt tout de moi,
Qu'elle ignorât un sort qui me glaçait d'effroi.
De son père en ses mains je mettais l'héritage
Conquis par Antipatre, aujourd'hui mon partage.
Heureux par mon amour, heureux par mes bienfaits,
Une fois en ma vie avec moi-même en paix,
Tout était réparé, je lui rendais justice.
D'aucun crime après tout mon cœur ne fut complice;
J'ai tué Statira, mais c'est dans les combats,
C'est en sauvant mon père, en lui prêtant mon bras,
C'est dans l'emportement du meurtre et du carnage,
Où le devoir d'un fils égarait mon courage;
C'est dans l'aveuglement que la nuit et l'horreur
Répandaient sur mes yeux troublés par la fureur.
Mon âme en frémissait avant d'être punie
Par ce fatal amour qui la tient asservie.
Je me crois innocent au jugement des dieux,
Devant le monde entier, mais non pas à mes yeux,
Non pas pour Olimpie, et c'est là mon supplice,
C'est là mon désespoir. Il faut qu'elle choisisse,
Ou de me pardonner, ou de percer mon cœur,
Ce cœur désespéré, qui brûle avec fureur.

SOSTÈNE.

On prétend qu'Olimpie, en ce temple amenée,
Peut retirer la main qu'elle vous a donnée.

CASSANDRE.

Oui, je le sais, Sostène; et si de cette loi
L'objet que j'idolâtre abusait contre moi,
Malheur à mon rival, et malheur à ce temple.
Du culte le plus saint je donne ici l'exemple;

J'en donnerais bientôt de vengeance et d'horreur.
Écartons loin de moi cette vaine terreur.
Je suis aimé; son cœur est à moi dès l'enfance,
Et l'amour est le dieu qui prendra ma défense.
Courons vers Olimpie.

SCÈNE II.

CASSANDRE, SOSTÈNE, L'HIÉROPHANTE, sortant du temple.

CASSANDRE.

Interprète du ciel,
Ministre de clémence, en ce jour solennel,
J'ai de votre saint temple écarté les alarmes.
Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes;
J'ai respecté ces temps à la paix consacrés;
Mais donnez cette paix à mes sens déchirés.
J'ai plus d'un droit ici, je saurai les défendre.
Je meurs sans Olimpie, et vous devez la rendre.
Achevons cet hymen.

L'HIÉROPHANTE.

Elle remplit, seigneur,
Des devoirs bien sacrés et bien chers à son cœur.

CASSANDRE.

Tout le mien les partage. Où donc est la prêtresse
Qui doit m'offrir ma femme, et bénir ma tendresse?

L'HIÉROPHANTE.

Elle va l'amener. Puissent de si beaux nœuds
Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux!

CASSANDRE.

Notre malheur!.... Hélas! cette seule journée
Voyait de tant de maux la course terminée.
Pour la première fois un moment de douceur
De mes affreux chagrins dissipait la noirceur.

L'HIÉROPHANTE.

Peut-être plus que vous Olimpie est à plaindre.

CASSANDRE.

Comment? que dites-vous?.... Eh, que peut-elle craindre?

L'HIÉROPHANTE, s'en allant.

Vous l'apprendrez trop tôt.

CASSANDRE.

Non, demeurez. Eh quoi!
Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi?

L'HIÉROPHANTE.

Me préservent les cieux de passer les limites
Que mon culte paisible à mon zèle a prescrites!
Les intrigues des cours, les cris des factions,
Des humains que je fuis les tristes passions,
N'ont point encor troublé nos retraites obscures: (6)
Au dieu que nous servons nous levons des mains pures.
Les débats des grands rois prompts à se diviser
Ne sont connus de nous que pour les apaiser;
Et nous ignorerions leurs grandeurs passagères,
Sans le fatal besoin qu'ils ont de nos prières.
Pour vous, pour Olimpie, et pour d'autres, seigneur,
Je vais des immortels implorer la faveur.

CASSANDRE.

Olimpie!....

L'HIÉROPHANTE.

En ces lieux ce moment la rappelle.
Voyez si vous avez encor des droits sur elle.
Je vous laisse.

(Il sort, et le temple s'ouvre.)

SCÈNE III.

CASSANDRE, SOSTÈNE, STATIRA, OLIMPIE.

CASSANDRE.

Elle tremble, ô ciel! et je frémis!
Quoi! vous baissez les yeux de vos larmes remplis!
Vous détournez de moi ce front où la nature
Peint l'âme la plus noble, et l'ardeur la plus plus pure!

OLIMPIE, se jetant dans les bras de sa mère.

Ah, barbare!... Ah, madame!

CASSANDRE.

Expliquez-vous, parlez.
Dans quels bras fuyez-vous mes regards désolés?
Que m'a-t-on dit? pourquoi me causer tant d'alarmes?
Qui donc vous accompagne et vous baigne de larmes?

STATIRA, se dévoilant et se retournant vers Cassandre.

Regarde qui je suis.

CASSANDRE.

A ses traits.... à sa voix....
Mon sang se glace!... où suis-je? et qu'est-ce que je vois?

STATIRA.

Tes crimes.

CASSANDRE.

Statira peut ici reparaître!

STATIRA.

Malheureux! reconnais la veuve de ton maître,
La mère d'Olimpie.

CASSANDRE.

O tonnerres du ciel,
Grondez sur moi, tombez sur ce front criminel!

STATIRA.

Que n'as-tu fait plus tôt cette horrible prière?
Éternel ennemi de ma famille entière,
Si le ciel l'a voulu, si par tes premiers coups
Toi seul as fait tomber mon trône et mon époux;
Si dans ce jour de crime, au milieu du carnage,
Tu te sentis, barbare, assez peu de courage
Pour frapper une femme, et, lui perçant le flanc,
La plonger de tes mains dans les flots de son sang,
De ce sang malheureux laisse-moi ce qui reste.
Faut-il qu'en tous les temps ta main me soit funeste?
N'arrache point ma fille à mon cœur, à mes bras;
Quand le ciel me la rend, ne me l'enlève pas.
Des tyrans de la terre à jamais séparée,
Respecte au moins l'asile où je suis enterrée:
Ne viens point, malheureux, par d'indignes efforts,
Dans ces tombeaux sacrés, persécuter les morts.

CASSANDRE.

Vous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre,
Et mon front à vos pieds n'ose toucher la terre.
Je m'en avoue indigne après mes attentats;
Et si je m'excusais sur l'horreur des combats,
Si je vous apprenais que ma main fut trompée

Quand des jours d'un héros la trame fut coupée,
Que je servais mon père en m'armant contre vous,
Je ne fléchirais point votre juste courroux.
Rien ne peut m'excuser... Je pourrais dire encore
Que je sauvai ce sang que ma tendresse adore,
Que je mets à vos pieds mon sceptre et mes États.
Tout est affreux pour moi!... Vous ne m'écoutez pas!
Ma main m'arracherait ma malheureuse vie.
Moins pleine de forfaits que de remords punie,
Si votre propre sang, l'objet de tant d'amour,
Malgré lui, malgré moi, ne m'attachait au jour.
Avec un saint respect j'élevai votre fille,
Je lui tins lieu quinze ans de père et de famille;
Elle a mes vœux, mon cœur; et peut-être les dieux
Ne nous ont assemblés dans ces augustes lieux
Que pour y réparer, par un saint hyménée,
L'épouvantable horreur de notre destinée.

STATIRA.

Quel hymen!... O mon sang! tu recevrais la foi,
De qui? de l'assassin d'Alexandre et de moi!

OLIMPIE.

Non... ma mère, éteignez ces flambeaux effroyables,
Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables;
Éteignez dans mon cœur l'affreux ressouvenir
Des nœuds, des tristes nœuds qui devaient nous unir.
Je préfère (et ce choix n'a rien qui vous étonne)
La cendre qui vous couvre au sceptre qu'il me donne.
Je n'ai point balancé; laissez-moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
Votre fille en l'aimant devenait sa complice.
Pardonnez, acceptez mon juste sacrifice;

Séparez, s'il se peut, mon cœur de ses forfaits,
Empêchez-moi surtout de le revoir jamais.

STATIRA.

Je reconnais ma fille, et suis moins malheureuse.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuse;
Je renais... Ah! grands dieux! vouliez-vous que ma main
Présentât Olimpie à ce monstre inhumain?
Qu'exigiez-vous de moi? quel affreux ministère,
Et pour votre prêtresse, hélas! et pour sa mère!
Vous en avez pitié, vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piège où vous guidiez mes pas.
Cruel, n'insulte plus et l'autel et le trône;
Tu souillas de mon sang les murs de Babylone;
J'aimerais mieux encore une seconde fois
Voir ce sang répandu par l'assassin des rois,
Que de voir mon sujet, mon ennemi... Cassandre,
Aimer insolemment la fille d'Alexandre.

CASSANDRE.

Je me condamne encore avec plus de rigueur;
Mais j'aime, mais cédez à l'amour en fureur.
Olimpie est à moi; je sais quel fut son père;
Je suis roi comme lui, j'en ai le caractère,
J'en ai les droits, la force; elle est ma femme enfin:
Rien ne peut séparer mon sort et son destin.
Ni ses frayeurs, ni vous, ni les dieux, ni mes crimes:
Rien ne rompra jamais des nœuds si légitimes.
Le ciel de mes remords ne s'est point détourné;
Et, puisqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais si l'on veut m'ôter cette épouse adorée,
Sa main qui m'appartient, sa foi qu'elle a jurée,
Il faut verser ce sang, il faut m'ôter ce cœur,
Qui ne connaît plus qu'elle, et qui vous fait horreur.

Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilège;
Si je fus meurtrier, je serai sacrilège.
J'enlèverais ma femme à ce temple, à vos bras,
Aux dieux même, à nos dieux, s'ils ne m'exauçaient pas.
Je demande la mort, je la veux, je l'envie,
Mais je n'expirerai que l'époux d'Olimpie.
Il faudra, malgré vous, que j'emporte au tombeau
Et l'amour le plus tendre et le nom le plus beau,
Et les remords affreux d'un crime involontaire,
Qui fléchiront du moins les mânes de son père.

(Cassandre sort avec Sostène.)

SCÈNE IV.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

Quel moment! quel blasphème! ô ciel! qu'ai-je entendu?
Ah! ma fille, à quel prix mon sang m'est-il rendu!
Tu ressens, je le vois, les horreurs que j'éprouve;
Dans tes yeux effrayés ma douleur se retrouve;
Ton cœur répond au mien; tes chers embrassements,
Tes soupirs enflammés consolent mes tourments;
Ils sont moins douloureux, puisque tu les partages.
Ma fille est mon asile en ces nouveaux naufrages.
Je puis tout supporter, puisque je vois en toi
Un cœur digne en effet d'Alexandre et de moi.

OLIMPIE.

Ah! le ciel m'est témoin si mon âme est formée
Pour imiter la vôtre, et pour être animée
Des mêmes sentiments et des mêmes vertus.
O veuve d'Alexandre! ô sang de Darius!

Ma mère!.. Ah! fallait-il qu'à vos bras enlevée,
Par les mains de Cassandre on me vît élevée?
Pourquoi votre assassin, prévenant mes souhaits,
A-t-il marqué pour moi ses jours par ses bienfaits?
Que sa cruelle main ne m'a-t-elle opprimée!
Bienfaits trop dangereux! pourquoi m'a-t-il aimée?

STATIRA.

Ciel! qui vois-je paraître en ces lieux retirés?
Antigone lui-même!

SCÈNE V.

STATIRA, OLIMPIE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

O reine, demeurez.
Vous voyez un des rois formés par Alexandre,
Qui respecte sa veuve, et qui vient la défendre;
Vous pourriez remonter, du pied de cet autel,
Au premier rang du monde où vous plaça le ciel,
Y mettre votre fille, et prendre au moins vengeance
Du ravisseur altier qui tous trois nous offense.
Votre sort est connu, tous les cœurs sont à vous;
Ils sont las des tyrans que votre auguste époux
Laissa par son trépas maîtres de son empire.
Pour ce grand changement votre nom peut suffire.
M'avouerez-vous ici pour votre défenseur?

STATIRA.

Oui, si c'est la pitié qui conduit votre cœur,
Si vous servez mon sang, si votre offre est sincère.

ANTIGONE.

Je ne souffrirai pas qu'un jeune téméraire
Des mains de votre fille et de tant de vertus
Obtienne un double droit au trône de Cyrus;
Il en est trop indigne; et pour un tel partage
Je n'ai pas présumé qu'il ait votre suffrage.
Je n'ai point au grand-prêtre ouvert ici mon cœur;
Je me suis présenté comme un adorateur
Qui des divinités implore la clémence.
Je me présente à vous armé de la vengeance.
La veuve d'Alexandre, oubliant sa grandeur,
De sa famille au moins n'oubliera point l'honneur.

STATIRA.

Mon cœur est détaché du trône et de la vie,
L'un me fut enlevé, l'autre est bientôt finie.
Mais si vous arrachez aux mains d'un ravisseur
Le seul bien que les dieux rendaient à ma douleur,
Si vous la protégez, si vous vengez son père,
Je ne vois plus en vous que mon dieu tutélaire.
Seigneur, sauvez ma fille, au bord de mon tombeau,
Du crime et du danger d'épouser mon bourreau.

ANTIGONE.

Digne sang d'Alexandre, approuvez-vous mon zèle?
Acceptez-vous mon offre, et pensez-vous comme elle?

OLIMPIE.

Je dois haïr Cassandre.

ANTIGONE.

Il faut donc m'accorder
Le prix, le noble prix que je viens demander.
Contre mon allié je prends votre défense;
Je crois vous mériter; soyez ma récompense.

Toute autre est un outrage, et c'est vous que je veux.
Cassandre n'est pas fait pour obtenir vos vœux.
Parlez; et je tiendrai cette gloire suprême
De mon bras, de la reine, et surtout de vous-même;
Prononcez; daignez-vous m'honorer d'un tel prix?

STATIRA.

Décidez.

OLIMPIE.

Laissez-moi reprendre mes esprits....
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante, épouvantée,
Du sein de l'esclavage en ce temple jetée,
Fille de Statira, fille d'un demi-dieu,
Je retrouve une mère en cet auguste lieu,
De son rang, de ses biens, de son nom dépouillée,
Et d'un sommeil de mort à peine réveillée;
J'épouse un bienfaiteur.... il est un assassin.
Mon époux de ma mère a déchiré le sein.
Dans cet entassement d'horribles aventures,
Vous m'offrez votre main pour venger mes injures.
Que puis-je vous répondre?.... Ah! dans de tels moments,
(Embrassant sa mère.)
Voyez à qui je dois mes premiers sentiments,
Voyez si les flambeaux des pompes nuptiales
Sont faits pour éclairer ces horreurs si fatales,
Quelle foule de maux m'environne en un jour,
Et si ce cœur glacé peut écouter l'amour.

STATIRA.

Ah! je vous réponds d'elle, et le ciel vous la donne.
La majesté, peut-être, ou l'orgueil de mon trône
N'avait pas destiné, dans mes premiers projets,
La fille d'Alexandre à l'un de mes sujets;

Mais vous la méritez en osant la défendre.
C'est vous qu'en expirant désignait Alexandre;
Il nomma le plus digne, et vous le devenez :
Son trône est votre bien, quand vous le soutenez.
Que des dieux immortels la faveur vous seconde!
Que leur main vous conduise à l'empire du monde!
Alexandre et sa veuve, ensevelis tous deux,
Lui dans la tombe, et moi dans ces murs ténébreux,
Vous verront sans regret au trône de mes pères;
Et puissent désormais les destins, moins sévères,
En écarter pour vous cette fatalité
Qui renversa toujours ce trône ensanglanté!

ANTIGONE.

Il sera relevé par la main d'Olimpie.
Montrez-vous avec elle aux peuples de l'Asie.
Sortez de cet asile, et je vais tout presser
Pour venger Alexandre, et pour le remplacer.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

Ma fille, c'est par toi que je romps la barrière
Qui me sépare ici de la nature entière;
Et je rentre un moment dans ce monde pervers,
Pour venger mon époux, ton hymen, et tes fers.
Dieu donnera la force à mes mains maternelles
De briser avec toi tes chaînes criminelles.
Viens remplir ma promesse, et me faire oublier,
Par des serments nouveaux, le crime du premier.

OLIMPIE.

Hélas!....

STATIRA.

Quoi! tu gémis?

OLIMPIE.

Cette même journée
Allumerait deux fois les flambeaux d'hyménée?

STATIRA.

Que dis-tu?

OLIMPIE.

Permettez, pour la première fois,
Que je vous fasse entendre une timide voix.
Je vous chéris, ma mère, et je voudrais répandre
Le sang que je reçus de vous et d'Alexandre,
Si j'obtenais des dieux, en le fesant couler,
De prolonger vos jours ou de les consoler.

STATIRA.

O ma chère Olimpie!

OLIMPIE.

Oserai-je encor dire
Que votre asile obscur est le trône où j'aspire?
Vous m'y verrez soumise, et foulant à vos pieds
Ces trônes malheureux, pour vous seule oubliés.
Alexandre mon père, enfermé dans la tombe,
Veut-il que de nos mains son ennemi succombe?
Laissons là tous ces rois dans l'horreur des combats,
Se punir l'un par l'autre, et venger son trépas;
Mais nous, de tant de maux victimes innocentes,
A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes,
Faudra-t-il nous charger d'un meurtre infructueux?
Les larmes sont pour nous, les crimes sont pour eux.

STATIRA.

Des larmes ! Et pour qui les vois-je ici répandre ?
Dieux ! m'avez-vous rendu la fille d'Alexandre ?
Est-ce elle que j'entends ?

OLIMPIE.

Ma mère....

STATIRA.

O ciel vengeur !

OLIMPIE.

Cassandre !....

STATIRA.

Explique-toi ; tu me glaces d'horreur.
Parle.

OLIMPIE.

Je ne le puis.

STATIRA.

Va, tu m'arraches l'âme ;
Finis ce trouble affreux ; parle, dis-je.

OLIMPIE.

Ah ! madame,
Je sens trop de quels coups je viens de vous frapper ;
Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
Prête à me séparer d'un époux si coupable,
Je le suis.... mais je l'aime.

STATIRA.

O parole exécrable !
Dernier de mes moments ! cruelle fille, hélas !
Puisque tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas.
Tu l'aimes ! tu trahis Alexandre et ta mère !
Grand Dieu ! j'ai vu périr mon époux et mon père ;

Tu m'arrachas ma fille, et mon ordre inhumain
Me la fait retrouver pour mourir de sa main!

OLIMPIE.

Je me jette à vos pieds....

STATIRA.

Fille dénaturée!

Fille trop chère!....

OLIMPIE.

Hélas! de douleurs dévorée,
Tremblante à vos genoux, je les baigne de pleurs.
Ma mère, pardonnez.

STATIRA.

Je pardonne.... et je meurs.

OLIMPIE.

Vivez, écoutez-moi.

STATIRA.

Que veux-tu?

OLIMPIE.

Je vous jure,
Par les dieux, par mon nom, par vous, par la nature,
Que je m'en punirai, qu'Olimpie aujourd'hui
Répandra tout son sang avant que d'être à lui.
Mon cœur vous est connu. Je vous ai dit que j'aime;
Jugez par ma faiblesse, et par cet aveu même,
Si ce cœur est à vous, et si vous l'emportez
Sur mes sens éperdus que l'amour a domtés.
Ne considérez point ma faiblesse et mon âge;
De mon père et de vous je me sens le courage:
J'ai pu les offenser, je ne peux les trahir;
Et vous me connaîtrez en me voyant mourir.

STATIRA.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine et chère,
Et tu ne peux haïr l'assassin de ton père!

OLIMPIE.

Arrachez-moi ce cœur, vous verrez qu'un époux,
Quelque cher qu'il me fût, y régnait moins que vous;
Vous y reconnaîtrez ce pur sang qui m'anime.
Pour me justifier prenez votre victime,
Immolez votre fille.

STATIRA.

Ah! j'en crois tes vertus;
Je te plains, Olimpie, et ne t'accuse plus:
J'espère en ton devoir, j'espère en ton courage.
Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.
Tu déchires mon cœur, et tu sais l'attendrir;
Console au moins ta mère en la fesant mourir.
Va, je suis malheureuse, et tu n'es point coupable.

OLIMPIE.

Qui de nous deux, ô ciel! est la plus misérable?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ANTIGONE, HERMAS, dans le péristyle.

HERMAS.

Vous me l'aviez bien dit, les saints lieux profanés
Aux horreurs des combats vont être abandonnés.
Vos soldats près du temple occupent ce passage.
Cassandre, ivre d'amour, de douleur, et de rage,
Des dieux qu'il invoquait défiant le courroux,
Par cet autre chemin s'avance contre vous.
Le signal est donné; mais, dans cette entreprise,
Entre Cassandre et vous le peuple se divise.

ANTIGONE, en sortant.

Je le réunirai.

SCÈNE II.

ANTIGONE, HERMAS, CASSANDRE, SOSTÈNE.

CASSANDRE, arrêtant Antigone.

Demeure, indigne ami,
Infidèle allié, détestable ennemi:
M'oses-tu disputer ce que le ciel me donne?

ANTIGONE.

Oui. Quelle est la surprise où ton cœur s'abandonne!

La fille d'Alexandre a des droits assez grands
Pour faire armer l'Asie, et trembler nos tyrans.
Babylone est sa dot, et son droit est l'empire.
Je prétends l'un et l'autre; et je veux bien te dire
Que tes pleurs, tes regrets, tes expiations,
N'en imposeront pas aux yeux des nations.
Ne crois pas qu'à présent l'amitié considère
Si tu fus innocent de la mort de son père:
L'opinion fait tout; elle t'a condamné.
Aux faiblesses d'amour ton cœur abandonné
Séduisait Olimpie en cachant sa naissance;
Tu crus ensevelir dans l'éternel silence
Ce funeste secret dont je suis informé;
Ce n'est qu'en la trompant que tu pus être aimé.
Ses yeux s'ouvrent enfin, c'en est fait; et Cassandre
N'ose lever les siens, n'a plus rien à prétendre.
De quoi t'es-tu flatté? pensais-tu que ses droits
T'élèveraient un jour au rang de roi des rois?
Je peux de Statira prendre ici la défense;
Mais veux-tu conserver notre antique alliance?
Veux-tu régner en paix dans tes nouveaux États?
Me revoir ton ami, t'appuyer de mon bras?....

CASSANDRE.

Eh bien?

ANTIGONE.

Cède Olimpie, et rien ne nous sépare.
Je périrai pour toi; sinon je te déclare
Que je suis le plus grand de tous tes ennemis.
Connais tes intérêts, pese-les, et choisis.

CASSANDRE.

Je n'aurai pas de peine, et je venais te faire
Une offre différente, et qui pourra te plaire.

Tu ne connais ni loi, ni remords, ni pitié,
Et c'est un jeu pour toi de trahir l'amitié.
J'ai craint le ciel du moins : tu ris de sa justice,
Tu jouis des forfaits dont tu fus le complice;
Tu n'en jouiras pas, traître....

ANTIGONE.

Que prétends-tu?

CASSANDRE.

Si dans ton âme atroce il est quelque vertu,
N'employons pas les mains du soldat mercenaire,
Pour assouvir ta rage et servir ma colère.
Qu'a de commun le peuple avec nos factions?
Est-ce à lui de mourir pour nos divisions?
C'est à nous, c'est à toi, si tu te sens l'audace
De braver mon courage, ainsi que ma disgrâce.
Je ne fus pas admis au commerce des dieux,
Pour aller égorger mon ami sous leurs yeux;
C'est un crime nouveau, c'est toi qui le prépares.
Va, nous étions formés pour être des barbares.
Marchons; viens décider de ton sort et du mien,
T'abreuver de mon sang, ou verser tout le tien.

ANTIGONE.

J'y consens avec joie, et sois sûr qu'Olimpie
Acceptera la main qui t'ôtera la vie.

(Ils mettent l'épée à la main.)

SCÈNE III.

CASSANDRE, ANTIGONE, HERMAS, SOSTÈNE.

L'HIÉROPHANTE sort du temple précipitamment, avec les prêtres et les initiés, qui se jettent avec une foule de peuple entre Cassandre et Antigone, et les désarment.

L'HIÉROPHANTE.

PROFANES, c'en est trop. Arrêtez, respectez
Et le dieu qui vous parle, et ses solennités. (7)
Prêtres, initiés, peuple, qu'on les sépare;
Bannissez du lieu saint la discorde barbare,
Expiez vos forfaits.... Glaives, disparaissez.
Pardonnez, Dieu puissant; vous, rois, obéissez.

CASSANDRE.

Je cède au ciel, à vous.

ANTIGONE.

Je persiste; et j'atteste
Les mânes d'Alexandre et le courroux céleste,
Que tant que je vivrai, je ne souffrirai pas
Qu'Olimpie à mes yeux passe ici dans ses bras,
Et que cet hyménée illégitime, impie,
Soit la honte d'Ephèse, et l'horreur de l'Asie.

CASSANDRE.

Sans doute il le serait si tu l'avais formé.

L'HIÉROPHANTE.

D'un esprit plus remis, d'un cœur moins enflammé,
Rendez-vous à la loi, respectez sa justice;
Elle est commune à tous, il faut qu'on l'accomplisse.

La cabane du pauvre et le trône des rois,
Également soumis, entendent cette voix;
Elle aide la faiblesse, elle est le frein du crime,
Et délie à l'autel l'innocente victime.
Si l'époux, quel qu'il soit, et quel que soit son rang,
Des parents de sa femme a répandu le sang,
Fût-il purifié dans nos sacrés mystères
Par le feu de Vesta, par les eaux salutaires,
Et par le repentir, plus nécessaire qu'eux,
Son épouse en ce jour peut former d'autres nœuds;
Elle le peut sans honte, à moins que sa clémence,
A l'exemple des dieux, ne pardonne l'offense.
La loi donne un seul jour, elle accourcit les temps
Des chagrins attachés à ces grands changements:
Mais surtout attendez les ordres d'une mère;
Elle a repris ses droits, le sacré caractère
Que la nature donne, et que rien n'affaiblit.
A son auguste voix Olimpie obéit.
Qu'osez-vous attenter, quand c'est à vous d'attendre
Les arrêts de la veuve et du sang d'Alexandre?

(Il sort avec sa suite.)

ANTIGONE.

C'est assez, j'y souscris, pontife, elle est à moi.

(Antigone sort avec Hermas.)

SCÈNE IV.

CASSANDRE, SOSTÈNE, dans le péristyle.

CASSANDRE.

Elle n'y sera pas, cœur barbare et sans foi.
Arrachons-la, Sostène, à ce fatal asile,

A l'espoir insolent de ce coupable habile,
Qui rit de mes remords, insulte à ma douleur,
Et tranquille et serein vient m'arracher le cœur.

SOSTÈNE.

Il séduit Statira, seigneur, il s'autorise
Et des lois qu'il viole, et des dieux qu'il méprise.

CASSANDRE.

Enlevons-la, te dis-je, aux dieux que j'ai servis,
Et par qui désormais tous mes soins sont trahis.
J'accepterais la mort, je bénirais la foudre;
Mais qu'enfin mon épouse ose ici se résoudre
A passer en un jour à cet autel fatal
De la main de Cassandre à la main d'un rival!
Tombe en cendres ce temple avant que je l'endure!
Ciel! tu me pardonnais. Plus tranquille et plus pure,
Mon âme à cet espoir osait s'abandonner :
Tu m'ôtes Olimpie, est-ce là pardonner?

SOSTÈNE.

Il ne vous l'ôte point : ce cœur docile et tendre,
Si soumis à vos lois, si content de se rendre,
Ne peut jusqu'à l'oubli passer en un moment.
Le cœur ne connaît point un si prompt changement.
Elle peut vous aimer sans trahir la nature.
Vos coups dans les combats portés à l'aventure
Ont versé, je l'avoue, un sang bien précieux;
C'est un malheur pour vous que permirent les dieux.
Vous n'avez point trempé dans la mort de son père;
Vos pleurs ont effacé tout le sang de sa mère;
Ses malheurs sont passés, vos bienfaits sont présents.

CASSANDRE.

Vainement cette idée apaise mes tourments.

Ce sang de Statira, ces mânes d'Alexandre,
D'une voix trop terrible ici se font entendre.
Sostène, elle est leur fille, elle a le droit affreux
De haïr sans retour un époux malheureux.
Je sens qu'elle m'abhorre, et moi je la préfère
Au trône de Cyrus, au trône de la terre.
Ces expiations, ces mystères cachés,
Indifférents aux rois, et par moi recherchés,
Elle en était l'objet; mon âme criminelle
Ne s'approchait des dieux que pour s'approcher d'elle.

SOSTÈNE, apercevant Olimpie.

Hélas! la voyez-vous en proie à ses douleurs?
Elle embrasse un autel, et le baigne de pleurs.

CASSANDRE.

Au temple, à cet autel, il est temps qu'on l'enlève.
Va, cours, que tout soit prêt.

(Sostène sort.)

SCÈNE V.

CASSANDRE, OLIMPIE.

OLIMPIE, courbée sur l'autel sans voir Cassandre.

Que mon cœur se soulève!
Qu'il est désespéré!.... qu'il se condamne! hélas!

(Apercevant Cassandre.)

Que vois-je!

CASSANDRE.

Votre époux!

OLIMPIE.

Non, vous ne l'êtes pas.

Non, Cassandre.... jamais ne prétendez à l'être.

CASSANDRE.

Eh bien! j'en suis indigne, et je dois me connaître.
Je sais tous les forfaits que mon sort inhumain,
Pour nous perdre tous deux, a commis par ma main;
J'ai cru les expier, j'en comble la mesure,
Ma présence est un crime, et ma flamme une injure....
Mais, daignez me répondre.... ai-je par mes secours
Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours?

OLIMPIE.

Pourquoi les conserver?

CASSANDRE.

Au sortir de l'enfance
Ai-je assez respecté votre aimable innocence?
Vous ai-je idolâtrée?

OLIMPIE.

Ah! c'est là mon malheur.

CASSANDRE.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,
Libre dans vos bontés, maîtresse de vous-même,
Cette voix favorable à l'époux qui vous aime,
Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes autels,
A joint à mes serments vos serments solennels!

OLIMPIE.

Hélas! il est trop vrai!.... Que le courroux céleste
Ne me punisse pas d'un serment si funeste!

CASSANDRE.

Vous m'aimiez, Olimpie!

OLIMPIE.

Ah! pour comble d'horreur,

Ne me reproche pas ma détestable erreur.
Il te fut trop aisé d'éblouir ma jeunesse ;
D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faiblesse ;
C'est un forfait de plus.... Fuis-moi ; ces entretiens
Sont un crime pour moi plus affreux que les tiens.

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeste peut-être,
En acceptant les vœux d'un barbare et d'un traître ;
Et si pour Antigone....

OLIMPIE.

Arrête, malheureux.
D'Antigone et de toi je rejette les vœux.
Après que cette main, lâchement abusée,
S'est pu joindre à ta main de mon sang arrosée,
Nul mortel désormais n'aura droit sur mon cœur.
J'ai l'hymen, et le monde, et la vie, en horreur.
Maîtresse de mon choix, sans que je délibère,
Je choisis les tombeaux qui renferment ma mère ;
Je choisis cet asile où Dieu doit posséder
Ce cœur qui se trompa quand il put te céder.
J'embrasse les autels, et déteste ton trône,
Et tous ceux de l'Asie.... et surtout d'Antigone.
Va-t'en, ne me vois plus..... va, laisse-moi pleurer
L'amour que j'ai promis, et qu'il faut abhorrer.

CASSANDRE.

Eh bien! de mon rival si l'amour vous offense,
Vous ne sauriez m'ôter un rayon d'espérance ;
Et quand votre vertu rejette un autre époux,
Ce refus est ma grâce, et je me crois à vous.
Tout souillé que je suis du sang qui vous fit naître,
Vous êtes, vous serez la moitié de mon être,

Moitié chère et sacrée, et de qui les vertus
Ont arrêté sur moi les foudres suspendus,
Ont gardé sur mon cœur un empire suprême,
Et devraient désarmer votre mère elle-même.

OLIMPIE.

Ma mère!... Quoi! ta bouche a prononcé son nom!
Ah! si le repentir, si la compassion,
Si ton amour au moins peut fléchir ton audace,
Fuis les lieux qu'elle habite, et l'autel que j'embrasse;
Laisse-moi.

CASSANDRE.

Non, sans vous, je n'en saurais sortir.
A me suivre à l'instant vous devez consentir.
(Il la prend par la main.)
Chère épouse, venez.

OLIMPIE, la retirant avec transport.

Traite-moi donc comme elle;
Frappe une infortunée à son devoir fidèle;
Dans ce cœur désolé porte un coup plus certain:
Tout mon sang fut formé pour couler sous ta main.
Frappe, dis-je.

CASSANDRE.

Ah! trop loin vous portez la vengeance;
J'eus moins de cruauté, j'eus moins de violence.
Le ciel sait faire grâce, et vous savez punir;
Mais c'est trop être ingrate, et c'est trop me haïr.

OLIMPIE.

Ma haine est-elle juste, et l'as-tu méritée?...
Cassandre, si ta main féroce, ensanglantée,
Ta main qui de ma mère osa percer le flanc,
N'eût frappé que moi seule, et versé que mon sang,

Je te pardonnerais, je t'aimerais.... barbare.
Va, tout nous désunit.

CASSANDRE.

Non, rien ne nous sépare.
Quand vous auriez Cassandre encor plus en horreur,
Quand vous m'épouseriez pour me percer le cœur,
Vous me suivrez.... Il faut que mon sort s'accomplisse.
Laissez-moi mon amour, du moins pour mon supplice :
Ce supplice est sans terme, et j'en jure par vous.
Haïssez, punissez, mais suivez votre époux.

SCÈNE VI.

CASSANDRE, OLIMPIE, SOSTÈNE.

SOSTÈNE.

Paraissez, ou bientôt Antigone l'emporte.
Il parle à vos guerriers, il assiège la porte,
Il séduit vos amis près du temple assemblés ;
Par sa voix redoutable ils semblent ébranlés :
Il atteste Alexandre, il atteste Olimpie.
Tremblez pour votre amour, tremblez pour votre vie.
Venez.

CASSANDRE.

A mon rival ainsi vous m'immolez!
Je vais chercher la mort, puisque vous le voulez.

OLIMPIE.

Moi! vouloir ton trépas!... va, j'en suis incapable...
Vis loin de moi.

CASSANDRE.

Sans vous, le jour m'est exécrable ;

Et s'il m'est conservé, je revole en ces lieux,
Je vous arrache au temple, ou j'y meurs à vos yeux.
(Il sort avec Sostène.)

SCÈNE VII.

OLIMPIE, seule.

Malheureuse!... Et c'est lui qui cause mes alarmes!
Ah! Cassandre, est-ce à toi de me coûter des larmes?
Faut-il tant de combats pour remplir son devoir?
Vous aurez sur mon âme un absolu pouvoir,
O sang dont je naquis, ô voix de la nature!
Je m'abandonne à vous, c'est par vous que je jure
De vous sacrifier mes plus chers sentiments....
Sur cet autel, hélas! j'ai fait d'autres serments....
Dieux! vous les receviez; ô dieux, votre clémence
A du plus tendre amour approuvé l'innocence.
Vous avez tout changé,.. mais changez donc mon cœur,
Donnez-lui la vertu conforme à son malheur...
Ayez quelque pitié d'une âme déchirée,
Qui périt infidèle, ou meurt dénaturée.
Hélas! j'étais heureuse en mon obscurité,
Dans l'oubli des humains, dans la captivité,
Sans parents, sans état, à moi-même inconnue....
Le grand nom que je porte est ce qui m'a perdue.
J'en serai digne au moins... Cassandre, il faut te fuir,
Il faut t'abandonner.... mais comment te haïr?...
Que peut donc sur soi-même une faible mortelle?
Je déchire en pleurant ma blessure cruelle;
Et ce trait malheureux que ma main va chercher,
Je l'enfonce en mon cœur, au lieu de l'arracher.

SCÈNE VIII.

OLIMPIE, L'HIÉROPHANTE, prêtres, prêtresses.

OLIMPIE.

Pontife, où courez-vous ? protégez ma faiblesse.
Vous tremblez !.... vous pleurez !...

L'HIÉROPHANTE.

Malheureuse princesse !
Je pleure votre état.

OLIMPIE.

Ah ! soyez-en l'appui.

L'HIÉROPHANTE.

Résignez-vous au ciel, vous n'avez plus que lui.

OLIMPIE.

Hélas ! que dites-vous ?

L'HIÉROPHANTE.

O fille auguste et chère !
La veuve d'Alexandre....

OLIMPIE.

Ah ! justes dieux !... ma mère !
Eh bien ?...

L'HIÉROPHANTE.

Tout est perdu. Les deux rois furieux,
Foulant aux pieds les lois, armés contre les dieux,
Jusque dans les parvis de l'enceinte sacrée
Encourageaient leur troupe au meurtre préparée.
Déja coulait le sang, déja, le fer en main,
Cassandre jusqu'à vous se frayait un chemin.

J'ai marché contre lui, n'ayant pour ma défense
Que nos lois qu'il oublie, et nos dieux qu'il offense.
Votre mère éperdue, et s'offrant à ses coups,
L'a cru maître à la fois et du temple et de vous.
Lasse de tant d'horreurs, lasse de tant de crimes,
Elle a saisi le fer qui frappe les victimes,
L'a plongé dans ce flanc où le ciel irrité
Vous fit puiser la vie et la calamité.

OLIMPIE, tombant entre les bras d'une prêtresse.

Je meurs... soutenez-moi... marchons... Vit-elle encore?

L'HIÉROPHANTE.

Cassandre est à ses pieds; il gémit, il l'implore,
Il ose encor prêter ses funestes secours
Aux innocentes mains qui raniment ses jours;
Il s'écrie, il s'accuse, il jette au loin ses armes.

OLIMPIE, se relevant.

Cassandre à ses genoux!

L'HIÉROPHANTE.

Il les baigne de larmes.
A ses cris, à nos voix elle rouvre les yeux;
Elle ne voit en lui qu'un monstre audacieux
Qui lui vient arracher les restes de sa vie,
Par cette main funeste en tout temps poursuivie.
Faible, et se soulevant par un dernier effort,
Elle tombe, elle touche au moment de la mort,
Elle abhorre à la fois Cassandre et la lumière;
Et levant à regret sa débile paupière,
Allez, m'a-t-elle dit, ministre infortuné
D'un temple malheureux par le sang profané,
Consolez Olimpie : elle m'aime, et j'ordonne
Que pour venger sa mère elle épouse Antigone.

OLIMPIE.

Allons mourir près d'elle... Exaucez-moi, grands dieux !
Venez, guidez mes pas, venez fermer nos yeux.

L'HIÉROPHANTE.

Armez-vous de courage, il doit ici paraître.

OLIMPIE.

J'en ai besoin, seigneur.... et j'en aurai peut-être.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ANTIGONE, HERMAS, dans le péristyle.

HERMAS.

La pitié doit parler, et la vengeance est vaine.
Un rival malheureux n'est pas digne de haine.
Fuyez ce lieu funeste : Olimpie aujourd'hui,
Seigneur, sera perdue et pour vous et pour lui.

ANTIGONE.

Quoi ! Statira n'est plus !

HERMAS.

C'est le sort de Cassandre
D'être toujours funeste au grand nom d'Alexandre.
Statira, succombant au poids de sa douleur,
Dans les bras de sa fille expire avec horreur.
La sensible Olimpie, à ses pieds étendue,
Semble exhaler son âme à peine retenue.
Les ministres des dieux, les prêtresses en pleurs,
En mêlant leurs regrets accroissent leurs douleurs.
Cassandre épouvanté sent toutes leurs atteintes ;
Le temple retentit de sanglots et de plaintes :
On prépare un bûcher, et ces vains ornements,
Qui rappellent la mort aux regards des vivants.

On prétend qu'Olimpie en ce lieu solitaire
Habitera l'asile où s'enfermait sa mère ;
Qu'au monde, à l'hyménée arrachant ses beaux jours,
Elle consacre aux dieux leur déplorable cours ;
Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel silence
Sa famille, sa mère, et jusqu'à sa naissance.

ANTIGONE.

Non, non, de son devoir elle suivra les lois.
J'ai sur elle à la fin d'irrévocables droits :
Statira me la donne ; et ses ordres suprêmes,
Au moment du trépas, sont les lois des dieux mêmes.
Ce forcené Cassandre, et sa funeste ardeur,
Au sang de Statira font une juste horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croyez-vous?

ANTIGONE.

Elle-même déclare
Que son cœur désolé renonce à ce barbare.
S'il ose encor l'aimer, j'ai promis son trépas :
Je tiendrai ma parole, et tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Mêleriez-vous du sang aux pleurs qu'on voit répandre,
Aux flammes du bûcher, à cette auguste cendre?
Frappés d'un saint respect, sachez que vos soldats
Reculeront d'horreur, et ne vous suivront pas.

ANTIGONE.

Non, je ne puis troubler la pompe funéraire ;
J'en ai fait le serment ; Cassandre la révère :
Je sais qu'il est des lois qu'il me faut respecter,
Que pour gagner le peuple, il le faut imiter.

Vengeur de Statira, protecteur d'Olimpie,
Je dois ici l'exemple au reste de l'Asie.
Tout parle en ma faveur, et mes coups différés
En auront plus de force, et sont plus assurés.

(Le temple s'ouvre.)

SCÈNE II.

ANTIGONE, HERMAS, L'HIÉROPHANTE, prêtres, s'avançant lentement; OLIMPIE soutenue par les prêtressses : elle est en deuil.

HERMAS.

On amène Olimpie à peine respirante :
Je vois du temple saint l'auguste Hiérophante
Qui mouille de ses pleurs les traces de ses pas;
Les prêtresses des dieux la tiennent dans leurs bras.

ANTIGONE.

Ces objets toucheraient le cœur le plus farouche,
(A Olimpie.)
Je veux bien l'avouer.... Permettez que ma bouche,
En mêlant mes regrets à vos tristes soupirs,
Jure encor de venger tant d'affreux déplaisirs.
L'ennemi qui deux fois vous priva d'une mère
Nourrit dans sa fureur un espoir téméraire;
Sachez que tout est prêt pour sa punition.
N'ajoutez point la crainte à votre affliction;
Contre ses attentats soyez en assurance.

OLIMPIE.

Ah! seigneur, parlez moins de meurtre et de vengeance.
Elle a vécu... je meurs au reste des humains.

ANTIGONE.

Je déplore sa perte autant que je vous plains.
Je pourrais rappeler sa volonté sacrée,
Si chère à mon espoir, et par vous révérée,
Mais je sais ce qu'on doit, dans ce premier moment,
A son ombre, à sa fille, à votre accablement.
Consultez-vous, madame, et gardez sa promesse.

(Il sort avec Hermas.)

SCÈNE III.

OLIMPIE, L'HIÉROPHANTE, prêtres, prêtresses.

OLIMPIE.

Vous qui compatissez à l'horreur qui me presse,
Vous, ministre d'un dieu de paix et de douceur,
Des cœurs infortunés le seul consolateur,
Ne puis-je sous vos yeux consacrer ma misère
Aux autels arrosés des larmes de ma mère?
Auriez-vous bien, seigneur, assez de dureté
Pour fermer cet asile à ma calamité?
Du sang de tant de rois c'est l'unique héritage;
Ne me l'enviez pas, laissez-moi mon partage.

L'HIÉROPHANTE.

Je pleure vos destins, mais que puis-je pour vous?
Votre mère en mourant a nommé votre époux:
Vous avez entendu sa volonté dernière,
Tandis que de nos mains nous fermions sa paupière;
Et si vous résistez à sa mourante voix,
Cassandre est votre maître, il rentre en tous ses droits.

OLIMPIE.

J'ai juré, je l'avoue, à Statira mourante,
De détourner ma main de cette main sanglante;
Je garde mes serments.

L'HIÉROPHANTE.

Libre encor dans ces lieux,
Votre main ne dépend que de vous et des dieux.
Bientôt tout va changer. Vous pouvez, Olimpie,
Ordonner maintenant du sort de votre vie.
On ne doit pas sans doute allumer en un jour
Et les bûchers des morts, et les flambeaux d'amour :
Ce mélange est affreux; mais un mot peut suffire,
Et j'attendrai ce mot sans oser le prescrire.
C'est à vous à sentir, dans ces extrémités,
Ce que doit votre cœur au sang dont vous sortez.

OLIMPIE.

Seigneur, je vous l'ai dit; cet hymen, et tout autre,
Est horrible à mon cœur, et doit déplaire au vôtre.
Je ne veux point trahir ces mânes courroucés;
J'abandonne un époux.... c'est obéir assez.
Laissez-moi fuir l'hymen, et l'amour, et le trône.

L'HIÉROPHANTE.

Il faut suivre Cassandre ou choisir Antigone:
Ces deux rivaux armés, si fiers et si jaloux,
Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.
Vous préviendrez d'un mot le trouble et le carnage
Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image,
Sans le respect profond qu'inspirent aux mortels
Cet appareil de mort, ce bûcher, ces autels,
Et ces derniers devoirs, et ces honneurs suprêmes,
Qui les font pour un temps rentrer tous en eux-mêmes.

La piété se lasse, et surtout chez les grands.
J'ai du sang avec peine arrêté les torrents;
Mais ce sang dès demain va couler dans Éphèse;
Décidez-vous, princesse, et le peuple s'apaise.
Ce peuple, qui toujours est du parti des lois,
Quand vous aurez parlé, soutiendra votre choix:
Sinon, le fer en main, dans ce temple, à ma vue,
Cassandre, en réclamant la foi qu'il a reçue,
D'un bien qu'il possédait a droit de s'emparer,
Malgré la juste horreur qu'il vous semble inspirer.

OLIMPIE.

Il suffit; je conçois vos raisons et vos craintes;
Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes.
Je subis mon destin; vous voyez sa rigueur....
Il me faut faire un choix.... il est fait dans mon cœur;
Je suis déterminée.

L'HIÉROPHANTE.

Ainsi donc d'Antigone
Vous acceptez les vœux, et la main qu'il vous donne?

OLIMPIE.

Seigneur, quoi qu'il en soit, peut-être ce moment
N'est point fait pour conclure un tel engagement.
Vous-même l'avouez; et cette heure dernière,
Où ma mère a vécu, doit m'occuper entière...
Au bûcher qui l'attend vous allez la porter?

L'HIÉROPHANTE.

De ces tristes devoirs il faut nous acquitter.
Une urne contiendra sa dépouille mortelle;
Vous la recueillerez.

OLIMPIE.

Sa fille criminelle

A causé son trépas.... Cette fille du moins
A ses mânes vengeurs doit encor quelques soins.

L'HIÉROPHANTE.

Je vais tout préparer.

OLIMPIE.

Par vos lois que j'ignore,
Sur ce lit embrasé puis-je la voir encore?
Du funèbre appareil pourrai-je m'approcher?
Pourrai-je de mes pleurs arroser son bûcher?

L'HIÉROPHANTE.

Hélas! vous le devez ; nous partageons vos larmes :
Vous n'avez rien à craindre ; et ces rivaux en armes
Ne pourront point troubler ces devoirs douloureux.
Présentez des parfums, vos voiles, vos cheveux,
Et des libations la triste et pure offrande.
(Les prêtresses placent tout cela sur un autel.)

OLIMPIE, à l'Hiérophante.

C'est l'unique faveur que sa fille demande....
(A la prêtresse inférieure.)
Toi qui la conduisis dans ce séjour de mort,
Qui partageas quinze ans les horreurs de son sort,
Va, reviens m'avertir quand cette cendre aimée
Sera prête à tomber dans la fosse enflammée;
Que mes derniers devoirs, puisqu'ils me sont permis,
Satisfassent son ombre.... il le faut.

LA PRÊTRESSE.

J'obéis.
(Elle sort.)

OLIMPIE, à l'Hiérophante.

Allez donc ; élevez cette pile fatale,
Préparez les cyprès et l'urne sépulcrale,

Faites venir ici ces deux rivaux cruels;
Je prétends m'expliquer au pied de ces autels,
A l'aspect de ma mère, aux yeux de ces prêtresses,
Témoins de mes malheurs, témoins de mes promesses.
Mes sentiments, mon choix vont être déclarés.
Vous les plaindrez peut-être, et les approuverez.

L'HIÉROPHANTE.

De vos destins encor vous êtes la maîtresse,
Vous n'avez que ce jour, il fuit, et le temps presse.
(Il sort avec les prêtres.)

SCÈNE IV.

OLIMPIE, sur le devant; les prêtresses en demi-cercle au fond.

OLIMPIE.

O toi qui dans mon cœur, à ce choix résolu,
Usurpas à ma honte un pouvoir absolu,
Qui triomphes encor de Statira mourante,
D'Alexandre au tombeau, de leur fille tremblante,
De la terre et des cieux contre toi conjurés,
Règne, amant malheureux, sur mes sens déchirés:
Si tu m'aimes, hélas! si j'ose encor le croire,
Va, tu paieras bien cher ta funeste victoire.

SCÈNE V.

OLIMPIE, CASSANDRE, les prêtresses.

CASSANDRE.

Eh bien! je viens remplir mon devoir et vos vœux;
Mon sang doit arroser ce bûcher malheureux.

Acceptez mon trépas, c'est ma seule espérance ;
Que ce soit par pitié plutôt que par vengeance.

OLIMPIE.

Cassandre!

CASSANDRE.

Objet sacré! chère épouse!...

OLIMPIE.

Ah, cruel!

CASSANDRE.

Il n'est point de pardon pour ce grand criminel.
Esclave infortuné du destin qui me guide,
Mon sort en tous les temps est d'être parricide.
(Il se jette à genoux.)
Mais je suis ton époux, mais, malgré ses forfaits,
Cet époux t'idolâtre encor plus que jamais.
Respecte en m'abhorrant cet hymen que j'atteste;
Dans l'univers entier Cassandre seul te reste;
La mort est le seul dieu qui peut nous séparer :
Je veux en périssant te voir et t'adorer.
Venge-toi, punis-moi, mais ne sois point parjure :
Va, l'hymen est encor plus saint que la nature.

OLIMPIE.

Levez-vous, et cessez de profaner du moins
Cette cendre fatale et mes funèbres soins.
Quand sur l'affreux bûcher dont les flammes s'allument
De ma mère en ces lieux les membres se consument,
Ne souillez pas ces dons que je dois présenter;
N'approchez pas, Cassandre, et sachez m'écouter.

SCÈNE VI.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, prêtresses.

ANTIGONE.

Enfin votre vertu ne peut plus s'en défendre;
Statira vous dictait l'arrêt qu'il vous faut rendre.
J'ai respecté les morts et ce jour de terreur;
Vous en pouvez juger, puisque mon bras vengeur
N'a point encor de sang inondé cet asile,
Puisqu'un moment encore à vos ordres docile,
Je vous prends en ces lieux pour son juge et le mien.
Prononcez votre arrêt, et ne redoutez rien.
On vous verra, madame, et du moins je l'espère,
Distinguer l'assassin du vengeur d'une mère.
La nature a des droits. Statira, dans les cieux
A côté d'Alexandre, arrête ici ses yeux.
Vous êtes dans ce temple encore ensevelie;
Mais la terre et le ciel observent Olimpie.
Il faut entre nous deux que vous vous déclariez.

OLIMPIE.

J'y consens, mais je veux que vous me respectiez.
Vous voyez ces apprêts, ces dons que je dois faire
A nos dieux infernaux, aux mânes d'une mère;
Vous choisissez ce temps, impétueux rivaux,
Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux!
Jurez-moi seulement, soldats du roi mon père,
Rois après son trépas, que, si je vous suis chère,
Dans ce moment du moins, reconnaissant mes lois,
Vous ne troublerez point mes devoirs et mon choix.

CASSANDRE.

Je le dois, je le jure; et vous devez connaître
Combien je vous respecte et dédaigne ce traître.

ANTIGONE.

Oui, je le jure aussi, bien sûr que votre cœur
Pour ce rival barbare est pénétré d'horreur.
Prononcez, j'y souscris.

OLIMPIE.

Songez, quoi qu'il en coûte,
Vous même l'avez dit, qu'Alexandre m'écoute.

ANTIGONE.

Décidez devant lui.

CASSANDRE.

J'attends vos volontés.

OLIMPIE.

Connaissez donc ce cœur que vous persécutez,
Et vous-mêmes jugez du parti qui me reste.
Quelque choix que je fasse, il doit m'être funeste.
Vous sentez tout l'excès de ma calamité.
Apprenez plus, sachez que je l'ai mérité.
J'ai trahi mes parents quand j'ai pu les connaître;
J'ai porté le trépas au sein qui m'a fait naître:
Je trouvais une mère en ce séjour d'effroi;
Elle est morte en mes bras, elle est morte pour moi.
Elle a dit à sa fille, à ses pieds désolée,
Épousez Antigone, et je meurs consolée.
Elle était expirante; et moi, pour l'achever,
Je la refuse.

ANTIGONE.

Ainsi vous pouvez me braver,
Outrager votre mère, et trahir la nature!

OLIMPIE.

A ses mânes, à vous, je ne fais point d'injure;
Je rends justice à tous, et je la rends à moi....
Cassandre, devant lui je vous donnai ma foi;
Voyez si nos liens ont été légitimes;
Je vous laisse en juger : vous connaissez vos crimes;
Il serait superflu de vous les reprocher :
Réparez-les un jour.

CASSANDRE.

Je ne puis vous toucher!
Je ne puis adoucir cette horreur qui vous presse!

OLIMPIE.

Il faut vous éclairer : gardez votre promesse.

(Le temple s'ouvre; on voit le bûcher enflammé.)

SCÈNE VII.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, L'HIÉROPHANTE, prêtres, prêtresses.

LA PRÊTRESSE INFÉRIEURE.

Princesse, il en est temps.

OLIMPIE, à Cassandre.

Vois ce spectacle affreux :
Cassandre, en ce moment plains-toi, si tu le peux;
Contemple ce bûcher, contemple cette cendre;
Souviens-toi de mes fers, souviens-toi d'Alexandre :
Voilà sa veuve, parle, et dis ce que je dois.

CASSANDRE.

M'immoler.

OLIMPIE.

Ton arrêt est dicté par ta voix....
Attends ici le mien (1). Vous, mânes de ma mère,
Mânes à qui je rends ce devoir funéraire,
Vous, qu'un juste courroux doit encore animer,
Vous recevrez des dons qui pourront vous calmer.
De mon père et de vous ils sont dignes peut-être....
Toi, l'époux d'Olimpie, et qui ne dus pas l'être,
Toi, qui me conservas par un cruel secours,
Toi, par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours,
Toi, qui m'as tant chérie, et pour qui ma faiblesse
Du plus fatal amour a senti la tendresse,
Tu crois mes lâches feux de mon âme bannis....
Apprends... que je t'adore... et que je m'en punis. (8)
Cendres de Statira, recevez Olimpie.

(Elle se frappe, et se jette dans le bûcher.)

TOUS ENSEMBLE (2).

Ciel!

CASSANDRE, courant au bûcher.

Olimpie!

LES PRÊTRES.

O ciel!

ANTIGONE.

O fureur inouïe!

CASSANDRE.

Elle n'est déja plus, tous nos efforts sont vains.

(Revenant dans le péristyle.)

En est-ce assez, grands dieux?.... Mes exécrables mains

(1) Elle monte sur l'estrade de l'autel qui est près du bûcher. Les prêtresses lui présentent les offrandes.

(2) L'Hiérophante, les prêtres et les prêtresses témoignent leur étonnement et leur consternation.

Ont fait périr mon roi, sa veuve et mon épouse !
Antigone, ton âme est-elle encor jalouse ?
Insensible témoin de cette horrible mort,
Envieras-tu toujours la douceur de mon sort ?
De ma félicité si ton grand cœur s'irrite,
Partage-la, crois-moi, prends ce fer, et m'imite.
(Il se tue.)

L'HIÉROPHANTE.

Arrêtez !... O saint temple ! ô Dieu juste et vengeur !
Dans quel palais profane a-t-on vu plus d'horreur !

ANTIGONE.

Ainsi donc Alexandre et sa famille entière,
Successeurs, assassins, tout est cendre et poussière !
Dieux, dont le monde entier éprouve le courroux,
Maîtres des vils humains, pourquoi les formiez-vous ?
Qu'avait fait Statira ? qu'avait fait Olimpie ?
A quoi réservez-vous ma déplorable vie ?

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR OLIMPIE,

PAR M. DE VOLTAIRE.

(1) Ces mystères et ces expiations sont de la plus haute antiquité, et commençaient alors à devenir communs chez les Grecs. Philippe, père d'Alexandre, se fit initier aux mystères de la Samothrace, avec la jeune Olimpias, qu'il épousa depuis. C'est ce qu'on trouve dans Plutarque, au commencement de la vie d'Alexandre; et c'est ce qui peut servir à fonder l'initiation de Cassandre et d'Olimpie.

Il est difficile de savoir chez quelle nation on inventa ces mystères. On les trouve établis chez les Perses, chez les Indiens, chez les Égyptiens, chez les Grecs. Il n'y a peut-être point d'établissement plus sage. La plupart des hommes, quand ils sont tombés dans de grands crimes, en ont naturellement des remords. Les législateurs qui établirent les mystères et les expiations voulurent également empêcher les coupables repentants de se livrer au désespoir, et de retomber dans leurs crimes.

La créance de l'immortalité de l'âme était par-tout le fondement de ces cérémonies religieuses. Soit que la doctrine de la métempsycose fût admise, soit qu'on reçût celle de la réunion de l'esprit humain à l'esprit universel, soit que l'on crût, comme en Égypte, que l'âme serait un jour rejointe à son propre corps; en un mot, quelle que fût l'opinion dominante, celle des peines et des récompenses après la mort était universelle chez toutes les nations policées.

Il est vrai que les Juifs ne connurent point ces mystères, quoiqu'ils eussent pris beaucoup de cérémonies des Égyptiens. La raison en est que l'immortalité de l'âme était le fondement de la doctrine égyptienne, et n'était pas celui de la doctrine mosaïque. Le peuple grossier des Juifs, auquel Dieu daignait se proportionner, n'avait même aucun corps de doctrine : il n'avait pas

une seule formule de prière générale établie par ses lois. On ne trouve ni dans le *Deutéronome*, ni dans le *Lévitique*, qui sont les seules lois des Juifs, ni prière ni dogme, ni créance de l'immortalité de l'âme, ni peines ni récompenses après la mort. C'est ce qui les distinguait des autres peuples; et c'est ce qui prouve la divinité de la mission de Moïse, selon le sentiment de M. Warburton, évêque de Worcester. Ce prélat prétend que Dieu, daignant gouverner lui-même le peuple juif, et le récompensant ou le punissant par des bénédictions ou des peines temporelles, ne devait pas lui proposer le dogme de l'immortalité de l'âme, dogme admis chez tous les voisins de ce peuple.

Les Juifs furent donc presque les seuls dans l'antiquité chez qui les mystères furent inconnus. Zoroastre les avait apportés en Perse, Orphée en Thrace, Osiris en Égypte, Minos en Crète, Cinaras en Chypre, Érechthée dans Athènes. Tous différaient, mais tous étaient fondés sur la créance d'une vie à venir, et sur celle d'un seul dieu. C'est surtout ce dogme de l'unité de l'Être suprême qui fit donner partout le nom de *mystères* à ces cérémonies sacrées. On laissait le peuple adorer des dieux secondaires, des petits dieux, comme les appelle Ovide, *vulgus deorum*, c'est-à-dire les âmes des héros, que l'on croyait participantes de la Divinité, et des êtres mitoyens entre Dieu et nous. Dans toutes les célébrations des mystères en Grèce, soit à Éleusis, soit à Thèbes, soit dans la Samothrace ou dans les autres îles, on chantait l'hymne d'*Orphée*.

Marchez dans la voie de la justice, contemplez le seul maître du monde, le Démiourgos. Il est unique, il existe seul par lui-même; tous les autres êtres ne sont que par lui, il les anime tous: il n'a jamais été vu par des yeux mortels, et il voit au fond de nos cœurs.

Dans presque toutes les célébrations de ces mystères, on représentait sur une espèce de théâtre une nuit à peine éclairée, et des hommes à moitié nus, errant dans ces ténèbres, poussant des gémissements et des plaintes, et levant les mains au ciel. Ensuite venait la lumière, et l'on voyait le *Démiourgos* qui représentait le maître et le fabricateur du monde, consolant les mortels, et les exhortant à mener une vie pure.

Ceux qui avaient commis de grands crimes les confessaient à l'Hiérophante, et juraient devant Dieu de n'en plus commettre.

On les appelait dans toutes les langues d'un nom qui répond à *initiatus*, *initié*, celui *qui commence une nouvelle vie*, et qui entre en communication avec les dieux, c'est-à-dire avec les héros et les demi-dieux, qui ont mérité par leurs exploits bienfesants d'être admis après leur mort auprès de l'Être suprême.

Ce sont là les particularités principales qu'on peut recueillir des anciens mystères dans Platon, dans Cicéron, dans Porphire, Eusèbe, Strabon et d'autres.

Les parricides n'étaient point reçus à ces expiations : le crime était trop énorme. Suétone rapporte que Néron, après avoir assassiné sa mère, ayant voyagé en Grèce, n'osa assister aux mystères d'Éleusine. Zozime prétend que Constantin, après avoir fait mourir sa femme, son fils, son beau-père et son neveu, ne put jamais trouver d'hiérophante qui l'admît à la participation des mystères.

On pourrait remarquer ici que Cassandre est précisément dans le cas où il doit être admis au nombre des initiés. Il n'est point coupable de l'empoisonnement d'Alexandre; il n'a répandu le sang de Statira que dans l'horreur tumultueuse d'un combat, et en défendant son père. Ses remords sont plutôt d'une âme sensible et née pour la vertu, que d'un criminel qui craint la vengeance céleste.

(2) Il est bon d'opposer ici le jugement de Plutarque sur Alexandre à tous les paradoxes et aux lieux communs qu'il a plu à Juvénal et à ses imitateurs de débiter contre ce héros. Plutarque, dans sa belle comparaison d'Alexandre et de César, dit que *le héros de la Macédoine semblait né pour le bonheur du monde, et le héros romain pour sa ruine.* En effet, rien n'est plus juste que la guerre d'Alexandre, général de la Grèce, contre les ennemis de la Grèce, et rien de plus injuste que la guerre de César contre sa patrie.

Remarquez surtout que Plutarque ne décide qu'après avoir pesé les vertus et les vices d'Alexandre et de César. J'avoue que Plutarque, qui donne toujours la préférence aux Grecs, semble avoir été trop loin. Qu'aurait-il dit de plus de Titus, de Trajan, des Antonins, de Julien même, sa religion à part? voilà ceux qui paraissaient être nés pour le bonheur du monde, plutôt que le meurtrier de Clitus, de Callisthène et de Parménion.

(3) Ce spectacle ferait peut-être un bel effet au théâtre, si jamais la pièce pouvait être représentée. Ce n'est pas qu'il y ait aucun mérite à faire paraître des prêtres et des prêtresses, un autel, des flambeaux, et toute la cérémonie d'un mariage; cet appareil, au contraire, ne serait qu'une misérable ressource, si d'ailleurs il n'excitait pas un grand intérêt, s'il ne formait pas une situation, s'il ne produisait pas de l'étonnement et de la colère dans Antigone, s'il n'était pas lié avec les desseins de Cassandre, s'il ne servait à expliquer le véritable sujet de ses expiations. C'est tout cela ensemble qui forme une situation. Tout appareil dont il ne résulte rien est puéril. Qu'importe la décoration au mérite d'un poëme? Si le succès dépendait de ce qui frappe les yeux, il n'y aurait qu'à montrer des tableaux mouvants. La partie qui regarde la pompe du spectacle est sans doute la dernière; on ne doit pas la négliger, mais il ne faut pas trop s'y attacher.

Il faut que les situations théâtrales forment des tableaux animés. Un peintre qui met sur la toile la cérémonie d'un mariage, n'aura fait qu'un tableau assez commun, s'il n'a peint que deux époux, un autel et des assistants; mais s'il y ajoute un homme dans l'attitude de l'étonnement et de la colère, qui contraste avec la joie des deux époux, son ouvrage aura de la vie et de la force. Ainsi, au second acte, Statira qui embrasse Olimpie avec des larmes de joie, et l'Hiérophante attendri et affligé; ainsi, au troisième acte, Cassandre reconnaissant Statira avec effroi, et Olimpie dans l'embarras et dans la douleur; ainsi, au quatrième acte, Olimpie au pied d'un autel, désespérée de sa faiblesse, et repoussant Cassandre qui se jette à ses genoux; ainsi, au cinquième, la même Olimpie s'élançant dans le bûcher aux yeux de ses amants épouvantés, et des prêtres, qui tous ensemble sont dans cette attitude douloureuse, empressée, égarée, qui annonce une marche précipitée, les bras étendus, et prêts à courir au secours : toutes ces peintures vivantes, formées par des acteurs pleins d'âme et de feu, pourraient donner au moins quelque idée de l'excès où peuvent être poussées la terreur et la pitié, qui sont le seul but, la seule constitution de la tragédie. Mais il faudrait un ouvrage dramatique qui, étant susceptible de toutes ces hardiesses, eût aussi les beautés qui rendent ces hardiesses respectables.

Si le cœur n'est pas ému par la beauté des vers, par la vérité

des sentiments, les yeux ne seront pas contents de ces spectacles prodigués; et, loin de les applaudir, ou les tournera en ridicule, comme de vains suppléments qui ne peuvent jamais remplacer le génie de la poésie.

Il est à croire que c'est cette crainte du ridicule qui a presque toujours resserré la scène française dans le petit cercle des dialogues, des monologues et des récits. Il nous a manqué de l'action; c'est un défaut que les étrangers nous reprochent, et dont nous osons à peine nous corriger. On ne présente cette tragédie aux amateurs que comme une esquisse légère et imparfaite d'un genre absolument nécessaire.

(4) Le feu de Vesta était allumé dans presque tous les temples de la terre connue. Vesta signifiait *feu* chez les anciens Perses, et tous les savants en conviennent. Il est à croire que les autres nations firent une divinité de ce feu, que les Perses ne regardèrent jamais que comme le symbole de la Divinité. Ainsi une erreur de nom produisit la déesse Vesta, comme elle a produit tant d'autres choses.

(5) Non-seulement les défauts de cette tragédie ont empêché l'auteur d'oser la faire jouer sur le théâtre de Paris, mais la crainte que le peu de beautés qui peut y être ne fût exposé à la raillerie a retenu l'auteur encore plus que ses défauts. La même légèreté qui fit condamner *Athalie* pendant plus de vingt années par ce même peuple qui applaudissait à la *Judith* de Boyer, les mêmes prétextes qui servirent à jeter du ridicule sur un prêtre et sur un enfant, peuvent subsister aujourd'hui. Il est à croire qu'on dirait: Voilà une tragédie jouée dans un couvent; Statira est religieuse, Cassandre a fait une confession générale, l'Hiérophante est un directeur, etc.

Mais aussi il se trouvera des lecteurs éclairés et sensibles qui pourront être attendris de ces mêmes ressemblances, dans lesquelles d'autres ne trouveront que des sujets de plaisanterie. Il n'y a point de royaume en Europe qui n'ait vu des reines s'ensevelir, les derniers jours de leur vie, dans des monastères, après les plus horribles catastrophes. Il y avait de ces asiles chez les anciens, comme parmi nous. La Calprenède fait retrouver Statira dans un puits; ne vaut-il pas mieux la retrouver dans un temple?

Quant à la confession de ses fautes dans les cérémonies de la religion, elle est de la plus haute antiquité, et est expressément ordonnée par les lois de Zoroastre, qu'on trouve dans le *Sadder*. Les initiés n'étaient point admis aux mystères sans avoir exposé le secret de leurs cœurs en présence de l'Être suprême. S'il y a quelque chose qui console les hommes sur la terre, c'est de pouvoir être réconcilié avec le ciel et avec soi-même. En un mot, on a tâché de représenter ici ce que les malheurs des grands de la terre ont jamais eu de plus terrible, et ce que la religion ancienne a jamais eu de plus consolant et de plus auguste. Si ces mœurs, ces usages ont quelque conformité avec les nôtres, ils doivent porter plus de terreur et de pitié dans nos âmes.

Il y a quelquefois dans le cloître je ne sais quoi d'attendrissant et d'auguste. La comparaison que fait secrètement le lecteur entre le silence de ces retraites et le tumulte du monde, entre la piété paisible qu'on suppose y régner et les discordes sanglantes qui désolent la terre, émeut et transporte une âme vertueuse et sensible.

(6) Cet exemple d'un prêtre qui se renferme dans les bornes de son ministère de paix nous a paru d'une très grande utilité, et il serait à souhaiter qu'on ne les représentât jamais autrement sur un théâtre public, qui doit être l'école des mœurs. Il est vrai qu'un personnage qui se borne à prier le ciel, et à enseigner la vertu, n'est pas assez agissant pour la scène; mais aussi il ne doit pas être au nombre des personnages dont les passions font mouvoir la pièce. Les héros emportés par leurs passions agissent, et un grand-prêtre instruit. Ce mélange, heureusement employé par des mains plus habiles, pourra faire un jour un grand effet sur le théâtre.

On ose dire que le grand-prêtre Joad, dans la tragédie d'*Athalie*, semble s'éloigner trop de ce caractère de douceur et d'impartialité qui doit faire l'essence de son ministère. On pourrait l'accuser d'un fanatisme trop féroce, lorsque, rencontrant Mathan en conférence avec Jozabeth, au lieu de s'adresser à Mathan avec la bienséance convenable, il s'écrie :

« Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
« Vous souffrez qu'il vous parle, et vous ne craignez pas

« Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas
« Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
« Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent!
« Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
« Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ? »

Mathan semble lui répondre très pertinemment en disant :

« On reconnaît Joad à cette violence;
« Toutefois il devrait montrer plus de prudence,
« Respecter une reine, etc. »

On ne voit pas non plus pour quelle raison Joad ou Joïada s'obstine à ne vouloir pas que la reine Athalie adopte le petit Joas. Elle dit en propres termes à cet enfant : *Je n'ai point d'héritier, je prétends vous traiter comme mon propre fils.*

Athalie n'avait certainement alors aucun intérêt à faire tuer Joas. Elle pouvait lui servir de mère, et lui laisser son petit royaume. Il est très naturel qu'une vieille femme s'intéresse au seul rejeton de sa famille. Athalie en effet était dans la décrépitude de l'âge. Les Paralipomènes disent que son fils Ochosias ou Achazia avait quarante-deux ans quand il fut déclaré *melk* ou *roitelet*. Il régna environ un an. Sa mère Athalie lui survécut six ans. Supposons qu'elle fût mariée à quinze ans, il est clair qu'elle avait au moins soixante-quatre ans. Il y a bien plus : il est dit dans le quatrième livre des rois que Jéhu égorgea quarante-deux frères d'Ochosias, et cet Ochosias était le cadet de tous ses frères; à ce compte, pour peu qu'un des quarante-deux frères eût été majeur, Athalie devait être âgée de cent-six ans quand le prêtre Joad la fit assassiner (1).

Je n'examine point ici comment le père d'Ochosias pouvait

(1) Voici le compte :

Athalie se marie à 15 ans.	15
Elle a quarante-deux fils.	42
Ochosias, le quarante-troisième, commence à régner à 42 ans.	42
Il règne un an.	1
Athalie règne après lui six ans.	6
Somme totale.	106

avoir quarante ans, et son fils quarante-deux quand il lui succéda; je n'examine que la tragédie. Je demande seulement de quel droit le prêtre Joad arme ses lévites contre la reine à laquelle il a fait serment de fidélité? de quel droit trompe-t-il Athalie en lui promettant un trésor? de quel droit fait-il massacrer sa reine dans la plus extrême vieillesse?

Athalie n'était certainement pas si coupable que Jéhu, qui avait fait mourir soixante et dix fils du roi Achab, et mis leurs têtes dans des corbeilles, à ce que dit le quatrième livre des Rois. Le même livre rapporte qu'il fit exterminer tous les amis d'Achab, tous ses courtisans, et tous ses prêtres.

Cette reine avait, à la vérité, usé de représailles; mais appartenait-il à Joad de conspirer contre elle, et de la tuer? Il était son sujet; et certainement, dans nos mœurs et dans nos lois, il n'est pas plus permis à Joad de faire assassiner sa reine, qu'il n'eût été permis à l'archevêque de Cantorbéry d'assassiner Elisabeth, parce qu'elle avait fait condamner Marie Stuart.

Il eût fallu pour qu'un tel assassinat ne révoltât pas tous les esprits, que Dieu, qui est le maître de notre vie et des moyens de nous l'ôter, fût descendu lui-même sur la terre d'une manière visible et sensible, et qu'il eût ordonné ce meurtre; or c'est certainement ce qu'il n'a pas fait. Il n'est pas dit même que Joad ait consulté le Seigneur, ni qu'il lui ait fait la moindre prière avant de mettre sa reine à mort. L'Écriture dit seulement qu'il conspira avec ses lévites, qu'il leur donna des lances, et qu'il fit assassiner Athalie *à la porte aux chevaux*, sans dire que le Seigneur approuvât cette conduite.

N'est-il donc pas clair, après cette exposition, que le rôle et le caractère de Joad dans *Athalie* peuvent être du plus mauvais exemple, s'ils n'excitent pas la plus violente indignation? car pourquoi l'action de Joad serait-elle consacrée?

Dieu n'approuve certainement pas tout ce que l'histoire des Juifs rapporte. L'Esprit saint a présidé à la vérité avec laquelle tous ces livres ont été écrits. Il n'a pas présidé aux actions perverses dont on y rend compte. Il ne loue ni les mensonges d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ni la circoncision imposée aux Sichimites pour les égorger plus aisément, ni l'inceste de Juda avec Thamar, sa belle-fille, ni même le meurtre de l'Egyptien par Moïse. Il n'est point dit que le Seigneur approuve l'assassinat

d'Eglon, roi des Moabites, par Aod ou Eud; il n'est point dit qu'il approuve l'assassinat de Sizara par Jaël, ni qu'il ait été content que Jephté, encore teint du sang de sa fille, fît égorger quarante-deux mille hommes d'Ephraïm au passage du Jourdain, parce qu'ils ne pouvaient pas bien prononcer *Schibbolet*. Si les Benjamites du village de Gabaa voulurent violer un lévite, si on massacra toute la tribu de Benjamin, à six cents personnes près, ces actions ne sont point citées avec éloge.

Le Saint-Esprit ne donne aucune louange à David pour s'être mis, avec cinq cents brigands chargés de dettes, du parti du roitelet Akis, ennemi de sa patrie, ni pour avoir égorgé les vieillards, les femmes, les enfants et les bestiaux des villages alliés du roitelet, auquel il avait juré fidélité, et qui lui avait accordé sa protection.

L'Écriture ne donne point d'éloge à Salomon, pour avoir fait assassiner son frère Adonias; ni à Bahasa, pour avoir assassiné Nadab; ni à Zimri ou Zamri, pour avoir assassiné Ela et toute sa famille; ni à Amri ou Homri, pour avoir fait périr Zimri; ni à Jehu, pour avoir assassiné Joram.

Le Saint-Esprit n'approuve point que les habitants de Jérusalem assassinent le roi Amasias, fils de Joas; ni que Sellum, fils de Jabès, assassine Zacharias, fils de Jéroboam; ni que Manahem assassine Sellum, fils de Jabès; ni que Facée, fils de Romeli, assassine Facéia, fils de Manahem; ni qu'Osée, fils d'Ela assassine Facée, fils de Romeli. Il semble au contraire que ces abominations du peuple de Dieu sont punies par une suite continuelle de désastres presque aussi grands que ses forfaits.

Si donc tant de crimes et tant de meurtres ne sont point excusés dans l'Écriture, pourquoi le meurtre d'Athalie serait-il consacré sur le théâtre?

Certes, quand Athalie dit à l'enfant, *Je prétends vous traiter comme mon propre fils*, Jozabeth pouvait lui répondre: « Eh « bien! madame, traitez-le donc comme votre fils, car il l'est: « vous êtes sa grand'mère; vous n'avez que lui d'héritier; je suis « sa tante; vous êtes vieille; vous n'avez que peu de temps à « vivre; cet enfant doit faire votre consolation. Si un étranger « et un scélérat comme Jéhu, melk de Samarie, assassina votre « père et votre mère; s'il fit égorger soixante et dix fils de vos « frères, et quarante-deux de vos enfants, il n'est pas possible

« que, pour vous venger de cet abominable étranger, vous pré-
« tendiez massacrer le seul petit-fils qui vous reste : vous n'êtes
« pas capable d'une démence si exécrable et si absurde ; ni mon
« mari ni moi ne pouvons avoir la fureur insensée de vous en
« soupçonner ; ni un tel crime ni un tel soupçon ne sont dans
« la nature. Au contraire, on élève ses petits-fils pour avoir un
« jour en eux des vengeurs. Ni moi ni personne ne pouvons
« croire que vous ayez été à la fois dénaturée et insensée.
« Elevez donc le petit Joas ; j'en aurai soin, moi qui suis sa
« tante, sous les yeux de sa grand'mère. »

Voilà qui est naturel, voilà qui est raisonnable ; mais ce qui ne l'est peut-être pas, c'est qu'un prêtre dise : J'aime mieux exposer le petit enfant à périr que de le confier à sa grand'mère ; j'aime mieux tromper ma reine, et lui promettre indignement de l'argent, pour l'assassiner, et risquer la vie de tous les lévites par cette conspiration, que de rendre à la reine son petit-fils ; je veux garder cet enfant, et égorger sa grand'mère, pour conserver plus long-temps mon autorité. C'est là au fond la conduite de ce prêtre.

J'admire, comme je le dois, la difficulté surmontée dans la tragédie d'*Athalie*, la force, la pompe, l'élégance de la versification, le beau contraste du guerrier Abner et du prêtre Mathan. J'excuse la faiblesse du rôle de Jozabeth, j'excuse quelques longueurs ; mais je crois que si un roi avait dans ses Etats un homme tel que Joad, il ferait fort bien de l'enfermer.

(7) Il serait à souhaiter que cette scène pût être représentée dans la place qui conduit au péristyle du temple ; mais alors cette place occupant un grand espace, le vestibule un autre, et l'intérieur du temple ayant une assez grande profondeur, les personnages qui paraissent dans ce temple ne pourraient être entendus : il faut donc que le spectateur supplée à la décoration qui manque.

On a balancé long-temps si on laisserait l'idée de ce combat subsister, ou si on la retrancherait. On s'est déterminé à la conserver, parce qu'elle paraît convenir aux mœurs des personnages, à la pièce, qui est toute en spectacles, et que l'Hiérophante semble y soutenir la dignité de son caractère. Les duels sont plus fréquents dans l'antiquité qu'on ne pense. Le premier combat

dans Homère est un duel à la tête de deux armées, qui le regardent, et qui sont oisives; et c'est précisément ce que propose Cassandre.

(8) Le suicide est une chose très commune sur la scène française. Il n'est pas à craindre que ces exemples soient imités par les spectateurs. Cependant, si on mettait sur le théâtre un homme tel que le Caton d'Addisson, philosophe et citoyen, qui, ayant dans une main le *Traité de l'immortalité de l'âme, de Platon*, et une épée dans l'autre, prouve par les raisonnements les plus forts qu'il est des conjectures où un homme de courage doit finir sa vie, il est à croire que les grands noms de Platon et de Caton réunis, la force des raisonnements et la beauté des vers, pourraient faire un assez puissant effet sur des âmes vigoureuses et sensibles pour les porter à l'imitation, dans ces moments malheureux où tant d'hommes éprouvent le dégoût de la vie.

Le suicide n'est pas permis parmi nous. Il n'était autorisé ni chez les Grecs ni chez les Romains par aucune loi; mais aussi n'y en avait-il aucune qui le punît. Au contraire, ceux qui se sont donné la mort, comme Hercule, Cléomène, Brutus, Cassius, Arria, Pœtus, Caton, l'empereur Othon, ont tous été regardés comme des grands hommes et comme des demi-dieux.

La coutume de finir ses jours volontairement sur un bûcher a été respectée de temps immémorial dans toute la haute Asie; et aujourd'hui même encore on en a de fréquents exemples dans les Indes orientales.

On a tant écrit sur cette matière, que je me bornerai à un petit nombre de questions.

Si le suicide fait tort à la société, je demande si ces homicides volontaires, et légitimés par toutes les lois, qui se commettent dans la guerre, ne font pas un peu plus de tort au genre humain?

Je n'entends pas par ces homicides ceux qui, s'étant voués au service de leur patrie et de leur prince, affrontent la mort dans les batailles; je parle de ce nombre précieux de guerriers auxquels il est indifférent de servir sous une puissance ou sous une autre, qui trafiquent de leur sang comme un ouvrier vend son travail et sa journée, qui combattront demain pour celui contre qui ils étaient armés hier, et qui, sans considérer ni leur patrie ni

leur famille, tuent et se font tuer pour des étrangers. Je demande en bonne foi si cette espèce d'héroïsme est comparable à celui de Caton, de Cassius, et de Brutus? Tel soldat, et même tel officier a combattu tour-à-tour pour la France, pour l'Autriche et pour la Prusse.

Il y a un peuple sur la terre dont la maxime, non encore démentie, est de ne se jamais donner la mort, et de ne la donner à personne; ce sont les Philadelphiens, qu'on a si sottement nommés Quakers. Ils ont même long-temps refusé de contribuer aux frais de la dernière guerre qu'on fesait vers le Canada, pour décider à quels marchands d'Europe appartiendrait un coin de terre endurci sous la glace pendant sept mois, et stérile pendant les cinq autres. Ils disaient pour leurs raisons que des vases d'argile, tels que les hommes, ne devaient pas se briser les uns contre les autres pour de si misérables intérêts.

Je passe à une seconde question.

Que pensent ceux qui, parmi nous, périssent par une mort volontaire? Il y en a beaucoup dans toutes les grandes villes. J'en ai connu une petite où il y avait une douzaine de suicides par an. Ceux qui sortent ainsi de la vie pensent-ils avoir une âme immortelle? espèrent-ils que cette âme sera plus heureuse dans une autre vie? croient-ils que notre entendement se réunit après notre mort à l'âme générale du monde? imaginent-ils que l'entendement est une faculté, un résultat des organes, qui périt avec les organes mêmes, comme la végétation, dans les plantes, est détruite quand les plantes sont arrachées; comme la sensibilité dans les animaux, lorsqu'ils ne respirent plus; comme la force, cet être métaphysique, cesse d'exister dans un ressort qui a perdu son élasticité?

Il serait à désirer que tous ceux qui prennent le parti de sortir de la vie laissassent par écrit leurs raisons, avec un petit mot de leur philosophie: cela ne serait pas inutile aux vivants et à l'histoire de l'esprit humain.

LE TRIUMVIRAT,

TRAGÉDIE

Représentée, pour la première fois, le 5 juillet 1764.

AVERTISSEMENT.

CETTE pièce, jouée en 1764, fut imprimée à Paris en 1766. « L'auteur, disait M. de Vol-« taire dans un avertissement, n'avait composé « cet ouvrage que pour avoir occasion de déve-« lopper dans des notes les caractères des prin-« cipaux Romains au temps du Triumvirat, et « pour placer convenablement l'histoire de tant « d'autres proscriptions qui effraient et qui « déshonorent la nature humaine, depuis la « proscription de vingt trois mille Hébreux en « un jour, à l'occasion d'un veau d'or, et de « vingt-quatre mille en un autre jour, pour une « fille madianite, jusqu'aux proscriptions des « Vaudois du Piémont. »

La pièce imprimée est très différente du manuscrit qui a servi aux représentations. C'est sur ce manuscrit que nous avons recueilli les variantes.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR DE PARIS. (1766.)

CETTE tragédie assez ignorée m'étant tombée entre les mains, j'ai été étonné d'y voir l'histoire presque entièrement falsifiée, et cependant les mœurs des Romains, du temps du Triumvirat, représentées avec le pinceau le plus fidèle.

Ce contraste singulier m'a engagé à la faire imprimer avec des remarques que j'ai faites sur ces temps illustres et funestes d'un empire qui, tout détruit qu'il est, attirera toujours les regards de vingt royaumes élevés sur ses débris, et dont chacun se vante aujourd'hui d'avoir été une province des Romains, et une des pièces de ce grand édifice. Il n'y a point de petite ville qui ne cherche à prouver qu'elle a eu l'honneur autrefois d'être saccagée par quelque consul romain; et on va même jusqu'à supposer des titres de cette espèce de vanité humiliante. Tout vieux château dont on ignore l'origine a été bâti par César, du fond de l'Espagne au bord du Rhin : on voit partout une tour de César, qui ne

fit élever aucune tour dans les pays qu'il subjugua, et qui préférait ses camps retranchés à des ouvrages de pierres et de ciment, qu'il n'avait pas le temps de construire dans la rapidité de ses expéditions. Enfin les temps des Scipions, de Sylla, de César, d'Auguste, sont beaucoup plus présents à notre mémoire que les premiers évènements de nos propres monarchies. Il semble que nous soyons encore sujets des Romains.

J'ose dire dans mes notes ce que je pense de la plupart de ces hommes célèbres, tels que César, Pompée, Antoine, Auguste, Caton, Cicéron, en ne jugeant que par les faits, et en ne me préoccupant pour personne. Je ne prétends point juger la pièce. J'ai fait une étude particulière de l'histoire, et non pas du théâtre, que je connais assez peu, et qui me semble un objet de goût plutôt que de recherches. J'avoue que j'aime à voir dans un ouvrage dramatique les mœurs de l'antiquité, et à comparer les héros qu'on met sur le théâtre avec la conduite et le caractère que les historiens leur attribuent. Je ne demande pas qu'ils fassent sur la scène ce qu'ils ont réellement fait dans leur vie; mais je me crois en droit d'exiger qu'ils ne fassent rien qui ne soit dans leurs mœurs : c'est là ce qu'on appelle la vérité théâtrale.

Le public semble n'aimer que les sentiments tendres et touchants, les emportements et les craintes des amantes affligées. Une femme trahie intéresse plus que la chute d'un empire. J'ai trouvé dans cette pièce des objets qui se rapprochent plus de ma manière de penser et de celle de quelques lecteurs qui, sans exclure aucun genre, aiment les peintures des grandes révolutions, ou plutôt des hommes qui les ont faites. S'il n'avait été question que des amours d'Octave et du jeune Pompée dans cette pièce, je ne l'aurais ni commentée ni imprimée. Je m'en suis servi comme d'un sujet qui m'a fourni des réflexions sur le caractère des Romains, sur ce qui intéresse l'humanité, et sur ce qu'on peut découvrir de vérités historiques.

J'aurais désiré qu'on eût commenté ainsi les tragédies de *Pompée*, de *Sertorius*, de *Cinna*, des *Horaces*, et qu'on eût démêlé ce qui appartient à la vérité, et ce qui appartient à la fable. Il est certain, par exemple, que César ne tint à Ptolomée aucun des discours que lui prête le sublime et inégal auteur de la *Mort de Pompée*, et que Cornélie ne parla point à César comme on l'a fait parler, puisque Ptolomée était un enfant de douze à treize ans, et Cornélie une femme de dix-huit, qui ne vit jamais César, qui

n'aborda point en Égypte, et qui ne joua aucun rôle dans les guerres civiles. Il n'y a jamais eu d'Émilie qui ait conspiré avec Cinna : tout cela est une invention du génie du poëte. La conspiration de Cinna n'est probablement qu'un sujet fabuleux de déclamation, inventé par Sénèque, comme je le dis dans mes notes.

De toutes les tragédies que nous avons, celle qui s'écarte le moins de la vérité historique, et qui peint le cœur le plus fidèlement, serait *Britannicus*, si l'intrigue n'était pas uniquement fondée sur les prétendus amours de Britannicus et de Junie, et sur la jalousie de Néron. J'espère que les éditeurs qui ont annoncé les commentaires des ouvrages de Racine par souscription n'oublieront pas de remarquer comment ce grand homme a fondu et embelli Tacite dans sa pièce. Je pense que, si Néron n'avait pas la puérilité de se cacher derrière une tapisserie pour écouter l'entretien de Britannicus et de Junie, et si le cinquième acte pouvait être plus animé, cette pièce serait celle qui plairait le plus aux hommes d'État et aux esprits cultivés.

En un mot, on voit assez quel est mon but dans l'édition que je donne. Le manuscrit de cette tragédie est intitulé *Octave et le jeune Pompée;* j'y ai ajouté le titre du *Triumvirat:* il

m'a paru que ce titre réveille plus l'attention, et présente à l'esprit une image plus forte et plus grande. Je sais gré à l'auteur d'avoir supprimé Lépide, et de n'avoir parlé de cet indigne Romain que comme il le méritait.

Encore une fois, je ne prétends point juger de la pièce. Il faut toujours attendre le jugement du public; mais il me semble que l'auteur écrit plus pour les lecteurs que pour les spectateurs. Sa pièce m'a paru tenir beaucoup plus du terrible que du genre qui attendrit le cœur et qui le déchire.

On m'assure même que l'auteur n'a point prétendu faire une tragédie pour le théâtre de Paris, et qu'il n'a voulu que rendre odieux la plupart des personnages de ces temps atroces : c'est en quoi il m'a paru qu'il avait réussi. La pièce est peut-être dans le goût anglais. Il est bon d'avoir des ouvrages dans tous les genres.

Il m'importe peu de connaître l'auteur. Je ne me suis occupé que de faire sur cet ouvrage des notes qui peuvent être utiles. Les gens de lettres qui aiment ces recherches, et pour qui seuls j'écris, en seront les juges.

J'ai employé la nouvelle orthographe. Il m'a paru qu'on doit écrire, autant qu'on le peut, comme on parle; et quand il n'en coûte qu'un

a au lieu d'un *o*, pour distinguer les Français de saint François d'Assise, comme dit l'auteur de la *Henriade*, et pour faire sentir qu'on prononce *Anglais* et *Danois*, ce n'est ni une grande peine, ni une grande difficulté de mettre un *a*, qui indique la vraie prononciation, à la place de cet *o* qui vous trompe.

PERSONNAGES.

OCTAVE, surnommé depuis AUGUSTE.
MARC-ANTOINE.
LE JEUNE POMPÉE.
JULIE, fille de Lucius César.
FULVIE, femme de Marc-Antoine.
ALBINE, suivante de Fulvie.
AUFIDE, tribun militaire.
Tribuns, centurions, licteurs, soldats.

LE TRIUMVIRAT,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente l'île où les Triumvirs firent les proscriptions et le partage du monde. La scène est obscurcie; on entend le tonnerre, on voit des éclairs. La scène découvre des rochers, des précipices, et des tentes dans l'éloignement.)

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

Quelle effroyable nuit! Que le courroux céleste
Eclate avec justice en cette île funeste! (1)

ALBINE.

Ces tremblements soudains, ces rochers renversés,
Ces volcans infernaux jusqu'aux ciel élancés,
Ce fleuve soulevé roulant sur nous son onde,
Ont fait craindre aux humains les derniers jours du monde.
La foudre a dévoré ce détestable airain,
Ces tables de vengeance où le fatal burin
Epouvantait nos yeux d'une liste de crimes,
De l'ordre du carnage, et des noms des victimes.

Vous voyez en effet que nos proscriptions
Sont en horreur au ciel ainsi qu'aux nations.

FULVIE.

Tombe sur nos tyrans cette foudre égarée,
Qui, frappant vainement une terre abhorrée,
A détruit dans les mains de nos maîtres cruels
Les instruments du crime, et non les criminels!
Je voudrais avoir vu cette île anéantie
Avec l'indigne affront dont on couvre Fulvie.
Que font nos trois tyrans dans ce désordre affreux?
Quelques remords au moins ont-ils approché d'eux?

ALBINE.

Dans cette île tremblante aux éclats du tonnerre,
Tranquilles dans leur tente, ils partageaient la terre;
Du sénat et du peuple ils ont réglé le sort,
Et dans Rome sanglante ils envoyaient la mort.

FULVIE.

Antoine me la donne; ô jour d'ignominie!
Il me quitte, il me chasse, il épouse Octavie; (2)
D'un divorce odieux j'attends l'infâme écrit;
Je suis répudiée, et c'est moi qu'on proscrit.

ALBINE.

Il vous brave à ce point! il vous fait cette injure!

FULVIE.

L'assassin des Romains craint-il d'être parjure?
Je l'ai trop bien servi: tout barbare est ingrat;
Il prétexte avec moi l'intérêt de l'État;
Mais ce grand intérêt n'est que celui d'un traître,
Qui ménageant Octave en est trompé peut-être.

ALBINE.

Octave vous aima : (3) se peut-il qu'aujourd'hui
Vos malheurs, vos affronts ne viennent que de lui?

FULVIE.

Qui peut connaître Octave? et que son caractère
Est différent en tout du grand cœur de son père!
Je l'ai vu, dans l'erreur de ses égarements,
Passer Antoine même en ses emportements; (4)
Je l'ai vu des plaisirs chercher la folle ivresse;
Je l'ai vu des Catons affecter la sagesse.
Après m'avoir offert un criminel amour,
Ce Protée à ma chaîne échappa sans retour.
Tantôt il est affable, et tantôt sanguinaire.
Il adore Julie, il a proscrit son père;
Il hait, il craint Antoine, il lui donne sa sœur;
Antoine est forcené, mais Octave est trompeur.
Ce sont là les héros qui gouvernent la terre;
Ils font en se jouant et la paix et la guerre;
Du sein des voluptés ils nous donnent des fers.
A quels maîtres, grands dieux! livrez-vous l'univers?
Albine, les lions, au sortir des carnages,
Suivent en rugissant leurs compagnes sauvages;
Les tigres font l'amour avec férocité:
Tels sont nos Triumvirs. Antoine ensanglanté
Prépare de l'hymen la détestable fête.
Octave a de Julie entrepris la conquête;
Et dans ce jour de sang, de tristesse et d'horreur,
L'amour de tous côtés se mêle à la fureur.
Julie abhorre Octave; elle n'est occupée
Que de livrer son cœur au fils du grand Pompée.
Si Pompée est écrit sur ce livre fatal,
Octave en l'immolant frappe en lui son rival.

Voilà donc les ressorts du destin de l'empire,
Ces grands secrets d'État, que l'ignorance admire !
Ils étonnent de loin les vulgaires esprits,
Ils inspirent de près l'horreur et le mépris.

ALBINE.

Que de bassesse, ô ciel ! et que de tyrannie !
Quoi ! les maîtres du monde en sont l'ignominie !
Je vous plains : je pensais que Lépide aujourd'hui
Contre ces deux ingrats vous servirait d'appui.
Vous unîtes vous-même Antoine avec Lépide.

FULVIE.

A peine est-il compté dans leur troupe homicide.
Subalterne tyran, pontife méprisé,
De son faible génie ils ont trop abusé ;
Instrument odieux de leurs sanglants caprices,
C'est un vil scélérat soumis à ses complices ;
Il signe leurs décrets sans être consulté,
Et pense agir encore avec autorité.
Mais, si dans mes chagrins quelques douceurs me restent,
C'est que mes deux tyrans en secret se détestent. (5)
Cet hymen d'Octavie et ses faibles appas
Eloignent la rupture et ne l'empêchent pas.
Ils se connaissent trop ; ils se rendent justice.
Un jour je les verrai, préparant leur supplice,
Allumer la discorde avec plus de fureur
Que leur fausse amitié n'étale ici d'horreur.

SCÈNE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

FULVIE.

AUFIDE, qu'a-t-on fait? quelle est ma destinée?
A quel abaissement suis-je enfin condamnée?

AUFIDE.

Le divorce est signé de cette même main
Que l'on voit à longs flots verser le sang romain;
Et bientôt vos tyrans viendront sous cette tente
Partager des proscrits la dépouille sanglante.

FULVIE.

Puis-je compter sur vous?

AUFIDE.

Né dans votre maison,
Si je sers sous Antoine et dans sa légion,
Je ne suis qu'à vous seule. Autrefois mon épée
Aux champs thessaliens servit le grand Pompée:
Je rougis d'être ici l'esclave des fureurs
Des vainqueurs de Pompée et de vos oppresseurs.
Mais que résolvez-vous?

FULVIE.

De me venger.

AUFIDE.

Sans doute,
Vous le devez, Fulvie.

FULVIE.

Il n'est rien qui me coûte,

Il n'est rien que je craigne ; et dans nos factions
On a compté Fulvie au rang des plus grands noms.
Je n'ai qu'une ressource, Aufide, en ma disgrâce;
Le parti de Pompée est celui que j'embrasse ;
Et Lucius César a des amis secrets (6)
Qui sauront à ma cause unir ses intérêts.
Il est, vous le savez, le père de Julie;
Il fut proscrit; enfin tout me le concilie.
Julie est-elle à Rome?

AUFIDE.

On n'a pu l'y trouver.
Octave tout-puissant l'aura fait enlever;
Le bruit en a couru.

FULVIE.

Le rapt et l'homicide,
Ce sont là ses exploits! voilà nos lois, Aufide.
Mais le fils de Pompée est-il en sûreté?
Qu'en avez-vous appris?

AUFIDE.

Son arrêt est porté ;
Et l'infâme avarice au pouvoir asservie (7)
Doit trancher à prix d'or une si belle vie ;
Tels sont les vils Romains.

FULVIE.

Quoi! tout espoir me fuit!
Non, je défie encor le sort qui me poursuit;
Les tumultes des camps ont été mes asiles:
Mon génie était né pour les guerres civiles, (8)
Pour ce siècle effroyable où j'ai reçu le jour.
Je veux.... Mais j'aperçois dans ce sanglant séjour
Les licteurs des tyrans, leurs lâches satellites,
Qui de ce camp barbare occupent les limites.

Vous qu'un emploi funeste attache ici près d'eux,
Demeurez ; écoutez leurs complots ténébreux ;
Vous m'en avertirez ; et vous viendrez m'apprendre
Ce que je dois souffrir, ce qu'il faut entreprendre.
(Elle sort avec Albine.)

AUFIDE.

Moi, le soldat d'Antoine ! A quoi suis-je réduit?
De trente ans de travaux quel exécrable fruit!

(Tandis qu'il parle, on avance la tente où Octave et Antoine vont se placer. Les licteurs l'entourent et forment un demi-cercle. Aufide se range à côté de la tente.)

SCÈNE III.

OCTAVE, ANTOINE, debout dans la tente, une table derrière eux.

ANTOINE.

Octave, c'en est fait, et je la répudie;
Je resserre nos nœuds par l'hymen d'Octavie;
Mais ce n'est pas assez pour éteindre ces feux
Qu'un intérêt jaloux allume entre nous deux.
Deux chefs toujours unis sont un exemple rare;
Pour les concilier il faut qu'on les sépare.
Vingt fois votre Agrippa, vos confidents, les miens,
Depuis que nous régnons ont rompu nos liens.
Un compagnon de plus, ou qui du moins croit l'être,
Sur le trône avec nous affectant de paraître,
Lépide, est un fantôme aisément écarté, (9)
Qui rentre de lui-même en son obscurité.
Qu'il demeure pontife, et qu'il préside aux fêtes
Que Rome en gémissant consacre à nos conquêtes,

La terre n'est qu'à nous et qu'à nos légions.
Il est temps de fixer le sort des nations;
Réglons surtout le nôtre ; et, quand tous nous seconde,
Cessons de différer le partage du monde.

(Ils s'asseyent à la table où ils doivent signer.)

OCTAVE.

Mes desseins dès long-temps ont prévenu vos vœux ;
J'ai voulu que l'empire appartînt à tous deux.
Songez que je prétends la Gaule et l'Illyrie,
Les Espagnes, l'Afrique et surtout l'Italie.
L'Orient est à vous. (10)

ANTOINE.

Telle est ma volonté;
Tel est le sort du monde entre nous arrêté.
Vous l'emportez sur moi dans ce nouveau partage ;
Je ne me cache point quel est votre avantage ;
Rome va vous servir : vous aurez sous vos lois
Les vainqueurs de la terre, et je n'ai que des rois. (11)
Je veux bien vous céder. J'exige en récompense
Que votre autorité, secondant ma puissance,
Extermine à jamais les restes abattus
Du parti de Pompée et du traître Brutus;
Qu'aucun n'échappe aux lois que nous avons portées.

OCTAVE.

D'assez de sang peut-être elles sont cimentées.

ANTOINE.

Comment? vous balancez! je ne vous connais plus.
Qui peut troubler ainsi vos vœux irrésolus?

OCTAVE.

Le ciel même a détruit ces tables si cruelles.

ANTOINE.

Le ciel qui nous seconde en permet de nouvelles.
Craignez-vous un augure ? (12)

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'attentats ?
Nous voulons enchaîner la liberté romaine,
Nous voulons gouverner ; n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la justice une inhumanité ?
Octave, un triumvir par César adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père !
Vous oublieriez son sang pour flatter le vulgaire !
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron ?

OCTAVE.

Rome pleure sa mort.

ANTOINE.

Elle pleure en silence.
Cassius et Brutus, réduits à l'impuissance,
Inspireront peut-être aux autres nations
Une éternelle horreur de nos proscriptions.
Laissons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter tous les âges.
Assassins de leur maître et de leur bienfaiteur,
C'est leur indigne nom qui doit être en horreur :
Ce sont les cœurs ingrats qu'il est temps qu'on punisse ;
Seuls ils sont criminels, et nous fesons justice.
Ceux qui les ont servis, qui les ont approuvés,

Aux mêmes châtiments seront tous réservés.
De vingt mille guerriers, péris dans nos batailles,
D'un œil sec et tranquille on voit les funerailles;
Sur leurs corps étendus, victimes du trépas,
Nous volons sans pâlir à de nouveaux combats;
Et de la trahison cent malheureux complices
Seraient au grand César de trop chers sacrifices.

OCTAVE.

Dans Rome en ce jour même on venge encor sa mort;
Mais sachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
Trop d'horreur à la fin peut souiller sa vengeance;
Je serais plus son fils, si j'avais sa clémence.

ANTOINE.

La clémence aujourd'hui peut nous perdre tous deux.

OCTAVE.

L'excès des cruautés serait plus dangereux.

ANTOINE.

Redoutez-vous le peuple?

OCTAVE.

Il faut qu'on le ménage;
Il faut lui faire aimer le frein de l'esclavage.
D'un œil d'indifférence il voit la mort des grands;
Mais, quand il craint pour lui, malheur à ses tyrans.

ANTOINE.

J'entends: à mes périls vous cherchez à lui plaire,
Vous voulez devenir un tyran populaire.

OCTAVE.

Vous m'imputez toujours quelques secrets desseins.
Sacrifier Pompée (13) est-ce plaire aux Romains?

Mes ordres aujourd'hui renversent leur idole.
Tandis que je vous parle, on le frappe, on l'immole:
Que voulez-vous de plus ?

ANTOINE.

Vous ne m'abusez pas;
Il vous en coûta peu d'ordonner son trépas :
A nos vrais intérêts sa mort fut nécessaire.
Mais d'un rival secret vous voulez vous défaire ;
Il adorait Julie, et vous étiez jaloux ;
Votre amour outragé conduisait tous vos coups.
De nos engagements remplissez l'étendue :
De Lucius César la mort est suspendue ;
Oui, Lucius César contre nous conjuré...

OCTAVE.

Arrêtez.

ANTOINE.

Ce coupable est-il pour nous sacré ?
Je veux qu'il meure...

OCTAVE, se levant.

Lui ? le père de Julie ?

ANTOINE.

Oui, lui-même.

OCTAVE.

Ecoutez : notre intérêt nous lie ;
L'hymen étreint ces nœuds; mais, si vous persistez
A demander le sang que vous persécutez,
Dès ce jour, entre nous je romps toute alliance.

ANTOINE.

Octave, je sais trop que notre intelligence
Produira la discorde et trompera nos vœux.

Ne précipitons point des temps si dangereux.
Voulez-vous m'offenser ?

OCTAVE.

Non ; mais je suis le maître
D'épargner un proscrit qui ne devait pas l'être.

ANTOINE.

Mais vous-même avec moi vous l'aviez condamné.
De tous nos ennemis c'est le plus obstiné.
Qu'importe si sa fille un moment vous fut chère ?
A notre sûreté je dois le sang du père.
Les plaisirs inconstants d'un amour passager
A nos grands intérêts n'ont rien que d'étranger.
Vous avez jusqu'ici peu connu la tendresse ;
Et je n'attendais pas cet excès de faiblesse.

OCTAVE.

De faiblesse !.... et c'est vous qui m'oseriez blâmer ?
C'est Antoine aujourd'hui qui me défend d'aimer ?

ANTOINE.

Nous avons tous les deux mêlé dans les alarmes
Les fêtes, les plaisirs à la fureur des armes :
César en fit autant ; (14) mais par la volupté
Le cours de ses exploits ne fut point arrêté.
Je le vis dans l'Egypte, amoureux et sévère,
Adorer Cléopâtre en immolant son frère.

OCTAVE.

Ce fut pour la servir. Je puis vous voir un jour
Plus aveuglé que lui, plus faible à votre tour.
Je vous connais assez ; mais, quoi qu'il en arrive,
J'ai rayé Lucius, et je prétends qu'il vive.

ANTOINE.

Je n'y consentirai qu'en vous voyant signer
L'arrêt de ces proscrits qu'on ne peut épargner.

OCTAVE.

Je vous l'ai déja dit, j'étais las du carnage
Où la mort de César a forcé mon courage.
Mais puisqu'il faut enfin ne rien faire à demi,
Que le salut de Rome en doit être affermi,
Qu'il me faut consommer l'horreur qui nous rassemble;
Je cède, je me rends... j'y souscris... Ma main tremble.
(Il s'assied et signe.)
Allez, tribuns, portez ces malheureux édits:
(A Antoine qui s'assied et signe.)
Et nous, puissions-nous être à jamais réunis!

ANTOINE.

Vous, Aufide, demain vous conduirez Fulvie;
Sa retraite est marquée aux champs de l'Apulie:
Que je n'entende plus ses cris séditieux.

OCTAVE.

Écoutons ce tribun qui revient en ces lieux;
Il arrive de Rome, et pourra nous apprendre
Quel respect à nos lois le sénat a dû rendre.

SCÈNE IV.

OCTAVE, ANTOINE, AUFIDE, un tribun, licteurs.

ANTOINE, au tribun.

A-t-on des Triumvirs accompli les desseins?
Le sang assure-t-il le repos des humains?

LE TRIBUN.

Rome tremble et se tait au milieu des supplices.
Il nous reste à frapper quelques secrets complices,
Quelques vils ennemis d'Antoine et des Césars,
Restes des conjurés de ces ides de Mars,
Qui, dans les derniers rangs cachant leur haine obscure,
Vont du peuple en secret exciter le murmure.
Paulus, Albin, Cotta, les plus grands sont tombés;
A la proscription peu se sont dérobés.

OCTAVE.

A-t-on de l'univers affermi la conquête?
Et du fils de Pompée apportez-vous la tête?
Pour le bien de l'État j'ai dû la demander.

LE TRIBUN.

Les dieux n'ont pas voulu, seigneur, vous l'accorder:
Trop chéri des Romains, ce jeune téméraire
Se parait à leurs yeux des vertus de son père;
Et lorsque, par mes soins, des têtes des proscrits
Aux murs du Capitole on affichait le prix,
Pompée à leur salut mettait des récompenses.
Il a par des bienfaits combattu vos vengeances;
Mais quand vos légions ont marché sur nos pas,
Alors, fuyant de Rome et cherchant les combats,
Il s'avance à Césène, et vers les Pyrénées
Doit au fils de Caton joindre ses destinées;
Tandis qu'en Orient Cassius et Brutus,
Conjurés trop fameux par leurs fausses vertus,
A leur faible parti rendant un peu d'audace,
Osent vous défier dans les champs de la Thrace.

ANTOINE.

Pompée est échappé!

OCTAVE.

Ne vous alarmez pas;
En quelques lieux qu'il soit, la mort est sur ses pas.
Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale,
J'attends contre le fils une fortune égale;
Et le nom de César dont je suis honoré
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré.

ANTOINE.

Préparons donc soudain cette grande entreprise;
Mais que notre intérêt jamais ne nous divise.
Le sang du grand César est déja joint au mien;
Votre sœur est ma femme; et ce double lien
Doit affermir le joug où nos mains triomphantes
Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.

SCÈNE V.

OCTAVE, LE TRIBUN, éloigné.

OCTAVE.

Que feront tous ces nœuds? nous sommes deux tyrans!
Puissances de la terre, avez-vous des parents?
Dans le sang des Césars Julie a pris naissance;
Et, loin de rechercher mon utile alliance,
Elle n'a regardé cette triste union
Que comme un des arrêts de la proscription.
(Au tribun.)
Revenez.... Quoi! Pompée échappe à ma vengeance?
Quoi! Julie avec lui serait d'intelligence?
On ignore en quels lieux elle a porté ses pas?

LE TRIBUN.

Son père en est instruit, et l'on n'en doute pas.
Lui-même de sa fille a préparé la fuite.

OCTAVE.

De quoi s'informe ici ma raison trop séduite ?
Quoi ! lorsqu'il faut régir l'univers consterné,
Entouré d'ennemis, du meurtre environné,
Teint du sang des proscrits que j'immole à mon père,
Détesté des Romains, peut-être d'un beau-frère,
Au milieu de la guerre, au sein des factions,
Mon cœur serait ouvert à d'autres passions ?
Quel mélange inouï ! quelle étonnante ivresse
D'amour, d'ambition, de crimes, de faiblesse !
Quels soucis dévorants viennent me consumer !
Destructeur des humains, t'appartient-il d'aimer ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

FULVIE, AUFIDE.

AUFIDE.

Oui, j'ai tout entendu; le sang et le carnage
Ne coûtaient rien, madame, à votre époux volage.
Je suis toujours surpris que ce cœur effréné,
Plongé dans la licence, au vice abandonné,
Dans les plaisirs affreux qui partagent sa vie,
Garde une cruauté tranquille et réfléchie.
Octave même, Octave en paraît indigné;
Il regrettait le sang où son bras s'est baigné;
Il n'était plus lui-même : il semble qu'il rougisse
D'avoir eu si long-temps Antoine pour complice.
Peut-être aux yeux des siens il feint un repentir,
Pour mieux tromper la terre et mieux l'assujettir;
Ou peut-être son âme, en secret révoltée,
De sa propre furie était épouvantée.
J'ignore s'il est né pour éprouver un jour
Vers l'humaine équité quelque faible retour; (15)
Mais il a disputé sur le choix des victimes,
Et je l'ai vu trembler en signant tant de crimes.

FULVIE.

Qu'importe à mes affronts ce faible et vain remord?
Chacun deux tour-à-tour me donne ici la mort.

Octave, que tu crois moins dur et moins féroce,
Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce ;
Il agit en barbare, et parle avec douceur :
Je vois de son esprit la profonde noirceur ;
Ce sphinx est son emblème, (16) et nous dit qu'il préfère
Ce symbole du fourbe aux aigles de son père.
A tromper l'univers il mettra tous ses soins ;
De vertus incapable, il les feindra du moins ;
Et l'autre aura toujours dans sa vertu guerrière
Les vices forcenés de son âme grossière.
Ils osent me bannir ; c'est là ce que je veux.
Je ne demandais pas à gémir auprès d'eux,
A respirer encore un air qu'ils empoisonnent.
Remplissons sans tarder les ordres qu'ils me donnent ;
Partons. Dans quels pays, dans quels lieux ignorés
Ne les verrons-nous pas comme à Rome abhorrés ?
Je trouverai partout l'aliment de ma haine.

SCÈNE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

ALBINE.

MADAME, espérez tout ; Pompée est à Césène :
Mille Romains en foule ont devancé ses pas ;
Son nom et ses malheurs enfantent des soldats.
On dit qu'à la valeur joignant la diligence,
Dans cette île barbare il porte la vengeance ;
Que les trois assassins à leur tour sont proscrits,
Que de leur sang impur on a fixé le prix.
On dit que Brutus même avance vers le Tibre,
Que la terre est vengée, et qu'enfin Rome est libre.

Déja dans tout le camp ce bruit s'est répandu,
Et le soldat murmure, ou demeure éperdu.

FULVIE.

On en dit trop, Albine; un bien si désirable
Est trop prompt et trop grand pour être vraisemblable;
Mais ces rumeurs au moins peuvent me consoler,
Si mes persécuteurs apprennent à trembler.

AUFIDE.

Il est des fondements à ce bruit populaire.
Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.
Pompée a su tromper le fer des assassins,
C'est beaucoup; tout le reste est soumis aux destins.
Je sais qu'il a marché vers les murs de Césène;
De son départ au moins la nouvelle est certaine;
Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui
Que les cœurs des Romains se sont tournés vers lui.
Mais son danger est grand; des légions entières
Marchent sur son passage, et bordent les frontières;
Pompée est téméraire, et ses rivaux prudents.

FULVIE.

La prudence est surtout nécessaire aux méchants;
Mais souvent on la trompe : un heureux téméraire
Confond, en agissant, celui qui délibère.
Enfin Pompée approche. Unis par la fureur,
Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.
Les révolutions fatales ou prospères
Du sort qui conduit tout sont les jeux ordinaires :
La fortune à nos yeux fit monter sur son char
Sylla, deux Marius, et Pompée et César;
Elle a précipité ces foudres de la guerre;
De leur sang tour-à-tour elle a rougi la terre.

Rome a changé de lois, de tyrans et de fers.
Déja nos Triumvirs éprouvent des revers.
Cassius et Brutus menacent l'Italie.
J'irais chercher Pompée aux sables de Libye.
Après mes deux affronts indignement soufferts,
Je me consolerais en troublant l'univers.
Rappelons et l'Espagne et la Gaule irritée
A cette liberté que j'ai persécutée;
Puissé-je dans le sang de ces monstres heureux,
Expier les forfaits que j'ai commis pour eux!
Pardonne, Cicéron, de Rome heureux génie,
Mes destins t'ont vengé, tes bourreaux m'ont punie:
Mais je mourrai contente, en des malheurs si grands,
Si je meurs comme toi le fléau des tyrans.

(A Aufide.)

Avant que de partir, tâchez de vous instruire
Si de quelque espérance un rayon peut nous luire.
Profitez des moments où les soldats troublés
Dans le camp des tyrans paraissent ébranlés.
Annoncez-leur Pompée; à ce grand nom peut-être
Ils se repentiront d'avoir un autre maître.
Allez.

(Ici on voit dans l'enfoncement Julie couchée entre des rochers.)

SCÈNE III.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

Que vois-je au loin dans ces rochers déserts,
Sur ces bords escarpés d'abîmes entr'ouverts?
Que présente à mes yeux la terre encor tremblante?

ALBINE.

Je vois, ou je me trompe, une femme expirante.

FULVIE.

Est-ce quelque victime immolée en ces lieux?
Peut-être les tyrans l'exposent à nos yeux;
Et par un tel spectacle ils ont voulu m'apprendre
De leur triumvirat ce que je dois attendre.
Allez, j'entends d'ici ses sanglots et ses cris:
Dans son cœur oppressé rappelez ses esprits:
Conduisez-la vers moi.

SCÈNE IV.

FULVIE, sur le devant du théâtre; JULIE, au fond, vers un des côtés, soutenue par ALBINE.

JULIE.

Dieux vengeurs que j'adore!
Écoutez-moi, voyez pour qui je vous implore!
Secourez un héros, ou faites-moi mourir!

FULVIE.

De ses plaintifs accents je me sens attendrir.

JULIE.

Où suis-je? et dans quels lieux les flots m'ont-ils jetée?
Je promène en tremblant ma vue épouvantée.
Où marcher?.... Quelle main m'offre ici son secours?
Et qui vient ranimer mes misérables jours?

FULVIE.

Sa gémissante voix ne m'est point inconnue.
Avançons.... Ciel! que vois-je! en croirai-je ma vue?

Destins, qui vous jouez des malheureux mortels,
Amenez-vous Julie en ces lieux criminels?
Ne me trompé-je point?... N'en doutons plus, c'est elle.

JULIE.

Quoi! d'Antoine, grand Dieu! c'est l'épouse cruelle!
Je suis perdue!

FULVIE.

Hélas! que craignez-vous de moi?
Est-ce aux infortunés d'inspirer quelque effroi?
Voyez-moi sans trembler; je suis loin d'être à craindre;
Vous êtes malheureuse, et je suis plus à plaindre.

JULIE.

Vous!

FULVIE.

Quel évènement et quels dieux irrités
Ont amené Julie en ces lieux détestés?

JULIE.

Je ne sais où je suis : un déluge effroyable,
Qui semblait engloutir une terre coupable,
Des tremblements affreux, des foudres dévorants,
Dans les flots débordés ont plongé mes suivants.
Avec un seul guerrier de la mort échappée,
J'ai marché quelque temps dans cette île escarpée;
Mes yeux ont vu de loin des tentes, des soldats;
Ces rochers ont caché ma terreur et mes pas;
Celui qui me guidait a cessé de paraître.
A peine devant vous puis-je me reconnaître;
Je me meurs.

FULVIE.

Ah, Julie!

JULIE.

Eh quoi, vous soupirez!

FULVIE.

De vos maux et des miens mes sens sont déchirés.

JULIE.

Vous souffrez comme moi! quel malheur vous opprime?
Hélas! où sommes-nous?

FULVIE.

Dans le séjour du crime;
Dans cette île exécrable où trois monstres unis
Ensanglantent le monde, et restent impunis.

JULIE.

Quoi! c'est ici qu'Antoine et le barbare Octave
Ont condamné Pompée, et font la terre esclave!

FULVIE.

C'est sous ces pavillons qu'ils règlent notre sort;
De Pompée ici même ils ont signé la mort.

JULIE.

Soutenez-moi, grands dieux!

FULVIE.

De cet affreux repaire
Ces tigres sont sortis. Leur troupe sanguinaire
Marche en ce même instant au rivage opposé.
L'endroit où je vous parle est le moins exposé;
Mes tentes sont ici; gardez qu'on ne vous voie.
Venez, calmez ce trouble où votre âme se noie.

JULIE.

Et la femme d'Antoine est ici mon appui!

FULVIE.

Grâces à ses forfaits, je ne suis plus à lui.

Je n'ai plus désormais de parti que le vôtre.
Le destin par pitié nous rejoint l'une à l'autre.
Qu'est devenu Pompée?

JULIE.

Ah! que m'avez-vous dit?
Pourquoi vous informer d'un malheureux proscrit?

FULVIE.

Est-il en sûreté? parlez en assurance :
J'atteste ici les dieux, et Rome, et ma vengeance,
Ma haine pour Octave, et mes transports jaloux,
Que mes soins répondront de Pompée et de vous,
Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

JULIE.

Hélas! c'est donc à vous qu'il faut que je me fie!
Si vous avez aussi connu l'adversité,
Vous n'aurez pas sans doute assez de cruauté
Pour achever ma mort, et trahir ma misère.
Vous voyez où des dieux me conduit la colère.
Vous avez dans vos mains, par d'étranges hasards,
Le destin de Pompée et du sang des Césars.
J'ai réuni ces noms; l'intérêt de la terre
A formé notre hymen au milieu de la guerre.
Rome, Pompée, et moi, tout est prêt à périr;
Aurez-vous la vertu d'oser les secourir?

FULVIE.

J'oserais plus encor; s'il est sur ce rivage,
Qu'il daigne seulement seconder mon courage.
Oui, je crois que le ciel, si long-temps inhumain,
Pour nous venger tous trois, l'a conduit par la main;
Oui, j'armerai son bras contre la tyrannie.
Parlez : ne craignez plus.

JULIE.

Errante, poursuivie,
Je fuyais avec lui le fer des assassins
Qui de Rome sanglante inondaient les chemins;
Nous allions vers son camp : déja sa renommée
Vers Césène assemblait les débris d'une armée;
A travers les dangers près de nous renaissants,
Il conduisait mes pas incertains et tremblants.
La mort était partout : les sanglants satellites
Des plaines de Césène occupaient les limites.
La nuit nous égarait vers ce funeste bord
Où règnent les tyrans, où préside la mort.
Notre fatale erreur n'était point reconnue,
Quand la foudre a frappé notre suite éperdue.
La terre en mugissant s'entr'ouvre sous nos pas.
Ce séjour en effet est celui du trépas.

FULVIE.

Eh bien, est-il encore en cette île terrible?
S'il ose se montrer, sa perte est infaillible,
Il est mort.

JULIE.

Je le sais.

FULVIE.

Où dois-je le chercher?
Dans quel secret asile a-t-il pu se cacher?

JULIE.

Ah! madame....

FULVIE.

Achevez; c'est trop de défiance;
Je pardonne à l'amour un doute qui m'offense.
Parlez, je ferai tout.

JULIE.

Puis-je le croire ainsi?

FULVIE.

Je vous le jure encore.

JULIE.

Eh bien.... Il est ici.

FULVIE.

C'en est assez; allons.

JULIE.

Il cherchait un passage
Pour sortir avec moi de cette île sauvage;
Et ne le voyant plus dans ces rochers déserts,
Des ombres du trépas mes yeux se sont couverts.
Je mourais, quand le ciel, une fois favorable,
M'a présenté par vous une main secourable.

SCÈNE V.

FULVIE, JULIE, ALBINE, un tribun.

LE TRIBUN.

MADAME, une étrangère est ici près de vous.
De leur autorité les Triumvirs jaloux
De l'île à tout mortel ont défendu l'entrée.

JULIE.

Ah! j'atteste la foi que vous m'avez jurée!

LE TRIBUN.

Je la dois amener devant leur tribunal.

FULVIE, à Julie.

Gardez-vous d'obéir à cet ordre fatal.

JULIE.

Avilirais-je ainsi l'honneur de mes ancêtres?
Soldats des Triumvirs, allez dire à vos maîtres
Que Julie, entraînée en ce séjour affreux,
Attend pour en sortir des secours généreux;
Que partout je suis libre, et qu'ils peuvent connaître
Ce qu'on doit de respect au sang qui m'a fait naître,
A mon rang, à mon sexe, à l'hospitalité,
Aux droits des nations et de l'humanité.
Conduisez-moi chez vous, magnanime Fulvie.

FULVIE.

Votre noble fierté ne s'est point démentie;
Elle augmente la mienne; et ce n'est pas en vain
Que le sort vous conduit sur ce bord inhumain.
Puissé-je en mes desseins ne m'être point trompée!

JULIE.

O dieux! prenez ma vie, et veillez sur Pompée!
Dieux! si vous me livrez à mes persécuteurs,
Armez-moi d'un courage égal à leurs fureurs!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SEXTUS POMPÉE, seul.

Je ne la trouve plus : quoi ! mon destin fatal
L'amène à mes tyrans, la livre à mon rival!
Les voilà, je les vois ces pavillons horribles
Où nos trois meurtriers retirés et paisibles
Ordonnent le carnage avec des yeux sereins,
Comme on donne une fête et des jeux aux Romains.
O Pompée ! ô mon père ! infortuné grand homme !
Quel est donc le destin des défenseurs de Rome !
O dieux, qui des méchants suivez les étendards,
D'où vient que l'univers est fait pour les Césars !
J'ai vu périr Caton, (17) leur juge et votre image ;
Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage ; (18)
Cicéron, tu n'es plus, (19) et ta tête et tes mains
Ont servi de trophée aux derniers des humains.
Mon sort va me rejoindre à ces grandes victimes.
Le fer des Achillas et celui des Septimes,
D'un vil roi de l'Égypte instruments criminels,
Ont fait couler le sang du plus grand des mortels. (20)
Ce n'est que par sa mort que son fils lui ressemble.
Des brigands réunis, que la rapine assemble,
Un prétendu César, un fils de Cépias, (21)
Qui commande le meurtre et qui fuit les combats,

Dans leur tranquille rage ordonnent de ma vie :
Octave est maître enfin du monde et de Julie.
De Julie ! ah ! tyran, ce dernier coup du sort
Atterre mon esprit luttant contre la mort.
Détestable rival, usurpateur infâme,
Tu ne m'assassinais que pour ravir ma femme ;
Et c'est moi qui la livre à tes indignes feux !
Tu règnes, et je meurs, et je te laisse heureux !
Et tes flatteurs, tremblants sur un tas de victimes,
Déja du nom d'Auguste ont décoré tes crimes !
Quel est cet assassin qui s'avance vers moi ?

SCÈNE II.

POMPÉE, AUFIDE.

POMPÉE, l'épée à la main.

Approche, et puisse Octave expirer avec toi !

AUFIDE.

Jugez mieux d'un soldat qui servit votre père.

POMPÉE.

Et tu sers un tyran !

AUFIDE.

Je l'abjure, et j'espère
N'être pas inutile, en ce séjour affreux,
Au fils, au digne fils d'un héros malheureux.
Seigneur, je viens à vous de la part de Fulvie.

POMPÉE.

Est-ce un piège nouveau que tend la tyrannie ?
A son barbare époux viens-tu pour me livrer ?

AUFIDE.

Du péril le plus grand je viens pour vous tirer.

POMPÉE.

L'humanité, grands dieux! est-elle ici connue?

AUFIDE.

Sur ce billet au moins daignez jeter la vue.

(Il lui donne des tablettes.)

POMPÉE.

Julie! ô ciel! Julie! est-il bien vrai?

AUFIDE.

Lisez.

POMPÉE.

O fortune! ô mes yeux? êtes-vous abusés?
Retour inattendu de mes destins prospères!
Je mouille de mes pleurs ces divins caractères.

(Il lit.)

« Le sort paraît changer, et Fulvie est pour nous;
« Écoutez ce Romain; conservez mon époux. »
Qui que tu sois, pardonne; à toi je me confie;
Je te crois généreux sur la foi de Julie.
Quoi! Fulvie a pris soin de son sort et du mien!
Qui l'y peut engager? quel intérêt?

AUFIDE.

Le sien.
D'Antoine abandonnée avec ignominie,
Elle est des trois tyrans la plus grande ennemie.
Elle ne borne pas sa haine et ses desseins
A dérober vos jours au fer des assassins;
Il n'est point de péril que son courroux ne brave:
Elle veut vous venger.

POMPÉE.

Oui, vengeons-nous d'Octave.
Élevé dans l'Asie au milieu des combats,
Je n'ai connu de lui que ses assassinats;
Et dans les champs d'honneur, qu'il redoute peut-être,
Ses yeux, qu'il eût baissés, ne m'ont point vu paraître.
Antoine d'un soldat a du moins la vertu.
Il est vrai que mon bras ne l'a point combattu;
Et depuis que mon père expira sous un traître,
Nous fûmes ennemis sans jamais nous connaître.
Commençons par Octave; allons, et que ma main,
Au bord de mon tombeau, se plonge dans son sein.

AUFIDE.

Venez donc chez Fulvie, et sachez qu'elle est prête
D'Octave, s'il le faut, à vous livrer la tête.
De quelques vétérans je tenterai la foi;
Sous votre illustre père ils servaient comme moi.
On change de parti dans les guerres civiles.
Aux desseins de Fulvie ils peuvent être utiles.
L'intérêt, qui fait tout, les pourrait engager
A vous donner retraite, et même à vous venger.

POMPÉE.

Je pourrais arracher Julie à ce perfide?
Je pourrais des Romains immoler l'homicide?
Octave périrait?

AUFIDE.

Seigneur, n'en doutez pas.

POMPÉE.

Marchons.

SCÈNE III.

POMPÉE, AUFIDE, JULIE.

JULIE.

Que faites-vous? où portez-vous vos pas?
On vous cherche, on poursuit tous ceux que cet orage
Put jeter comme moi sur cet affreux rivage.
Votre père, en Égypte aux assassins livré,
D'ennemis plus sanglants n'était pas entouré.
L'amitié de Fulvie est funeste et cruelle;
C'est un danger de plus qu'elle traîne après elle.
On l'observe, on l'épie, et tout me fait trembler;
Dans ces horribles lieux je crains de vous parler.
Regagnons ces rochers et ces cavernes sombres
Où la nuit va porter ses favorables ombres.
Demain les trois tyrans, aux premiers traits du jour,
Partent avec la mort de ce fatal séjour;
Ils vont loin de vos yeux ensanglanter le Tibre.
Ne précipitez rien; demain vous êtes libre.

POMPÉE.

Noble et tendre moitié d'un guerrier malheureux,
O vous, ainsi que Rome, objet de tous mes vœux!
Laissez-moi m'opposer au destin qui m'outrage.
Si j'étais dans des lieux dignes de mon courage,
Si je pouvais guider nos braves légions
Dans les camps de Brutus, ou dans ceux des Catons,
Vous ne me verriez pas attendre de Fulvie
Un secours incertain contre la tyrannie.
Les dieux nous ont conduits dans ces sanglants déserts;
Marchons aux seuls sentiers que ces dieux m'ont ouverts.

JULIE.

Octave en ce moment doit entrer chez Fulvie;
Si vous êtes connu, c'est fait de votre vie.

AUFIDE.

Seigneur, craignez plutôt d'être ici découvert;
Aux tribuns, aux soldats ce passage est ouvert;
Entre ces deux dangers que prétendez-vous faire?

JULIE.

Pompée, au nom des dieux, au nom de votre père,
Dont le malheur vous fuit, et qui ne s'est perdu
Que par sa confiance et son trop de vertu,
Ayez quelque pitié d'une épouse alarmée!
Avons-nous un parti, des amis, une armée?
Trois monstres tout-puissants ont détruit les Romains;
Vous êtes seul ici contre mille assassins....
Ils viennent, c'en est fait, et je les vois paraître.

AUFIDE.

Ah! laissez-vous conduire; on peut vous reconnaître:
Le temps presse, venez; vous vous perdez sans fruit.

JULIE.

Je ne vous quitte pas.

POMPÉE.

A quoi suis-je réduit!

SCÈNE IV.

POMPÉE, JULIE, AUFIDE sur le devant; OCTAVE, licteurs au fond.

OCTAVE.

Je prétends vous parler; ne fuyez point, Julie.

JULIE.

Aufide me ramène aux tentes de Fulvie.

OCTAVE.

(A Aufide.)

Demeurez, je le veux.... Vous, quel est ce Romain?
Est-il de votre suite?

JULIE.

Ah! je succombe enfin.

AUFIDE.

C'est un de mes soldats dont l'utile courage
S'est distingué dans Rome en ces jours de carnage;
Et de Rome à mon ordre il arrive aujourd'hui.

OCTAVE, à Pompée.

Parle, que fait Pompée? où Pompée a-t-il fui?

POMPÉE.

Il ne fuit point, Octave; il vous cherche, et peut-être
Avant la fin du jour vous le verrez paraître.

OCTAVE.

Tu sais en quel état il faut le présenter:
C'est sa tête, en un mot, qu'il me faut apporter;
Et tu dois être instruit quelle est la récompense.

POMPÉE.

Elle est publique assez.

JULIE.

O terreur!

POMPÉE.

O vengeance!

SCÈNE V.

Les personnages précédents, un TRIBUN militaire.

LE TRIBUN.

Vous êtes obéi; grâce à votre heureux sort,
Pompée en ce moment est ou captif ou mort.

OCTAVE.

Que dis-tu?

LE TRIBUN.

Ses suivants s'avançaient dans la plaine
Qui s'étend de Pisaure aux remparts de Césène;
Les rebelles, bientôt entourés et surpris,
De leurs témérités ont eu le digne prix.

POMPÉE.

Ah ciel!

LE TRIBUN.

A la valeur que tous ont fait paraître,
On croit qu'ils combattaient sous les yeux de leur maître.

POMPÉE, à part.

Je perds tous mes amis!

LE TRIBUN.

S'il est parmi les morts,
Vos soldats à vos pieds vont apporter son corps.
S'il est vivant, s'il fuit, il va tomber, sans doute,
Aux pièges que nos mains ont tendus sur sa route;
Il ne peut échapper au trépas qui l'attend.

OCTAVE.

Allez, continuez ce service important.

Vous, Aufide, en tout temps j'éprouvai votre zèle;
Je sais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidèle ;
Allez : si ce soldat peut servir aujourd'hui,
Souvenez-vous surtout de répondre de lui.
Vous, licteurs, arrêtez le premier téméraire
Qui viendrait sans mon ordre en ce lieu solitaire.

POMPÉE, à Aufide.

Viens guider mes fureurs.

JULIE.

O dieux qui m'écoutez,
Dans quel péril nouveau vous nous précipitez ! [3]

SCÈNE VI.

OCTAVE, JULIE.

OCTAVE, arrêtant Julie.

Je vous ai déja dit que vous deviez m'entendre.
Votre abord en cette île a droit de me surprendre;
Mais cessez de me craindre, et calmez votre cœur.

JULIE.

Seigneur, je ne crains rien, mais je frémis d'horreur.

OCTAVE.

Vous changerez peut-être en connaissant Octave.

JULIE.

J'ai le sort des Romains, il me traite en esclave.
Vous pouviez respecter mon nom et mon malheur.

OCTAVE.

Sachez que de tous deux je suis le protecteur.

Les respects des humains et Rome vous attendent;
Ce nom que vous portez, et leurs vœux vous demandent;
Je dois vous y conduire, et le sang des Césars
Ne doit plus qu'en triomphe entrer dans ses remparts.
Pourquoi les quittez-vous? Ne pourrai-je connaître
Qui vous dérobe à Rome où le ciel vous fit naître?

JULIE.

Demandez-moi plutôt, dans ces horribles temps,
Pourquoi dans Rome encore il est des habitants?
La ruine, la mort de tous côtés s'annonce;
Mon père était proscrit; et voilà ma réponse.

OCTAVE.

Mes soins veillent sur lui; ses jours sont assurés;
Je les ai défendus; vous les rendez sacrés.

JULIE.

Ainsi je dois bénir vos lois et votre empire,
Lorsque vous permettez que mon père respire.

OCTAVE.

Il s'arma contre moi; mais tout est oublié:
Ne lui ressemblez point par son inimitié.
Mais enfin, près de moi qui vous a pu conduire?

JULIE.

La colère des dieux obstinés à me nuire.

OCTAVE.

Ces dieux se calmeront. Ma sévère équité
A vengé le héros qui m'avait adopté.
Il n'appartient qu'à moi d'honorer dans Julie
Le sang, l'auguste sang dont vous êtes sortie.
Je dois compte de vous à Rome, aux demi-dieux
Que le monde à genoux révère en vos aïeux.

JULIE.

Vous!

OCTAVE.

Un fils de César ne doit jamais permettre
Qu'en d'étrangères mains on ose vous remettre.

JULIE.

Vous son fils!... ô héros! ô généreux vainqueur!
Quel fils as-tu choisi! quel est ton successeur!
César vous a laissé son pouvoir en partage;
Sa magnanimité n'est pas votre héritage :
S'il versa quelquefois le sang du citoyen,
Ce fut dans les combats en répandant le sien.
C'est par d'autres exploits que vous briguez l'empire.
Il savait pardonner, et vous savez proscrire :
Prodigue de bienfaits, et vous d'assassinats,
Vous n'êtes point son fils, je ne vous connais pas.

OCTAVE.

Il vous parle par moi : Julie, il vous pardonne [4]
Les noms injurieux que votre erreur me donne.
Ne me reprochez plus ces arrêts rigoureux
Qu'arrache à ma justice un devoir malheureux.
La paix va succéder aux jours de la vengeance.

JULIE.

Quoi! vous me donneriez un rayon d'espérance?

OCTAVE.

Vous pouvez tout.

JULIE.

Qui? moi?

OCTAVE.

Vous devez présumer

Quel est le seul moyen qui peut me désarmer.
Et qui de ma clémence est la cause et le gage.

JULIE.

Vous parlez de clémence au milieu du carnage!
Hélas! si tant de sang, de supplices, de morts
Ont pu laisser dans vous quelque accès aux remords,
Si vous craignez du moins cette haine publique,
Cette horreur attachée au pouvoir tyrannique;
Ou si quelques vertus germent dans votre cœur,
En les mettant à prix n'en souillez point l'honneur;
N'en avilissez pas le caractère auguste.
Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste?
Soyez grand par vous-même.

OCTAVE.

Allez, je vous entends,
Et j'avais bien prévu vos refus insultants.
Un rival criminel, une race ennemie....

JULIE.

Qui?

OCTAVE.

Vous le demandez! vous savez trop, Julie,
Quel est depuis long-temps l'objet de mon courroux,
Et Pompée....

JULIE.

Ah! cruel, quel nom prononcez-vous?
Pompée est loin de moi: qui vous dit que je l'aime?

OCTAVE.

Qui me le dit? vos pleurs; qui me le dit? vous-même.
Pompée est loin de vous, et vous le regrettez!

Vous pensez m'adoucir lorsque vous m'insultez!
Lorsque de Rome enfin votre imprudente fuite
Du sein de vos parents vous entraîne à sa suite.

JULIE.

Ainsi vous ajoutez l'opprobre à vos fureurs.
Ah! ce n'est pas à vous à m'enseigner les mœurs!
Je ne suis point réduite à tant d'ignominie;
Et ce n'est pas pour vous que je me justifie.
J'ai quitté mon pays que vous ensanglantez,
Mes parents et mes dieux que vous persécutez.
J'ai dû sortir de Rome où vous alliez paraître;
Mon père l'ordonnait, vous le savez peut-être;
C'est vous que je fuyais; mes funestes destins,
Quand je vous évitais, m'ont remise en vos mains.
Commandez, s'il le faut, à la terre asservie;
Mon cœur ne dépend point de votre tyrannie.
Vous pouvez tout sur Rome, et rien sur mon devoir.

OCTAVE.

Vous ignorez mes droits, ainsi que mon pouvoir.
Vous vous trompez, Julie, et vous pourrez apprendre
Que Lucius sans moi ne peut choisir un gendre;
Que c'est à moi surtout que l'on doit obéir.
Déja Rome m'attend; soyez prête à partir.

JULIE.

Voilà donc ce grand cœur, ce héros magnanime,
Qui du monde calmé veut mériter l'estime!
Voilà ce règne heureux de paix et de douceur!
Il fut un meurtrier, il devient ravisseur!

OCTAVE.

Il est juste envers vous ; mais, quoi qu'il en puisse être,
Sachez que le mépris n'est pas fait pour un maître.
Que vous aimiez Pompée, ou qu'un autre rival,
Encouragé par vous, cherche l'honneur fatal
D'oser un seul moment disputer ma conquête,
On sait si je me venge ; il y va de sa tête :
C'est un nouveau proscrit que je dois condamner ;
Et je jure par vous de ne point pardonner.

JULIE.

Moi, j'atteste ici Rome et son divin génie,
Tous ces héros armés contre la tyrannie,
Le pur sang des Césars, et dont vous n'êtes pas,
Qu'à vos proscriptions vous joindrez mon trépas,
Avant que vous forciez cette ame indépendante
A joindre une main pure à votre main sanglante.
Les meurtres que dans Rome ont commis vos fureurs
De celui que j'attends sont les avant-coureurs.
Un nouvel Appius a trouvé Virginie ;
Son sang eut des vengeurs ; il fut une patrie ;
Rome subsiste encor. Les femmes en tout temps
Ont servi dans nos murs à punir les tyrans.
Les rois, vous le savez, furent chassés pour elles.
Nouveau Tarquin, tremblez !

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

OCTAVE seul.

Que d'injures nouvelles!
Quel reproche accablant pour mon cœur oppressé!
Ce cœur m'en a dit plus qu'elle n'a prononcé.
Le cruel est haï, j'en fais l'expérience.
Je suis puni déja de ma toute-puissance.
A peine je gouverne, à peine j'ai goûté
Ce pouvoir qu'on m'envie, et qui m'a tant coûté.
Tu veux régner, Octave, et tu chéris la gloire;
Tu voudrais que ton nom vécût dans la mémoire;
Il portera ta honte à la postérité.
Être à jamais haï! quelle immortalité!
Mais l'être de Julie, et l'être avec justice!
Entendre cet arrêt qui fait seul ton supplice!
Le peux-tu supporter ce tourment douloureux
D'un esprit emporté par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, et fuit le bien qu'il aime,
Qui cherche à se tromper, et qui se hait lui-même?
Faut-il donc que l'amour ajoute à mes fureurs?
Ah! l'amour était fait pour adoucir nos mœurs.
D'indignes voluptés corrompaient mon jeune âge!
L'ambition succède avec toute sa rage.
Par quel nouveau torrent je me laisse emporter!
Que d'ennemis à vaincre! et comment les domter?
Mânes du grand César! ô mon maître! ô mon père!
Que Brutus immola, mais que Brutus révère;

Héros terrible et doux à tous tes ennemis,
Tu m'as laissé l'empire à ta valeur soumis ;
La moitié de ce faix accable ma jeunesse.
Je n'ai que tes défauts, je n'ai que ta faiblesse ;
Et je sens dans mon cœur, de remords combattu,
Que je n'ose avec toi disputer de vertu.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

FULVIE, ALBINE.

ALBINE.

Quand sous vos pavillons, de sa crainte occupée,
Invoquant en secret l'ombre du grand Pompée,
Les sanglots à la bouche et la mort dans les yeux,
Julie appelle en vain les enfers et les dieux,
Vous la laissez, Fulvie, à sa douleur mortelle.

FULVIE.

Qu'elle se plaigne aux dieux, je vais agir pour elle.
J'attends ici Pompée.

ALBINE.

Eh! ne pouviez-vous pas
De cette île avec eux précipiter vos pas?

FULVIE.

Non; de nos ennemis la fureur attentive
Couvre de meurtriers et l'une et l'autre rive:
Rien ne peut nous tirer de ce gouffre d'horreur:
J'y reste encore un jour, et c'est pour leur malheur.

ALBINE.

Qu'espérez-vous d'un jour?

FULVIE.

La mort, mais la vengeance.

ALBINE.

Eh! peut-on se venger de la toute-puissance?

FULVIE.

Oui, quand on ne craint rien.

ALBINE.

Dans nos vaines douleurs,
D'un sexe infortuné les armes sont les pleurs.
Le puissant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit, en l'écrasant, de sa débile audace.

FULVIE.

Désormais à Fulvie ils n'insulteront plus;
Ils ne se joueront pas de mes pleurs superflus.
Je sais que ces brigands, affamés de rapine,
En comblant mon opprobre, ont juré ma ruine.
Prodigues ravisseurs, et bas intéressés,
Ils m'enlèvent les biens que mon père a laissés;
On les donne pour dot à ma fière rivale.
Mais, Albine, crois-moi, la pompe nuptiale
Peut se changer encore en un trop juste deuil;
Et tout usurpateur est près de son cercueil.
J'ai pris le seul parti qui reste à ma fortune.
De Pompée et de moi la querelle est commune:
Je l'attends; il suffit.

ALBINE.

Il est seul, sans secours.

FULVIE.

Il en aura dans moi.

ALBINE.

Vous hasardez ses jours.

FULVIE.

Je prodigue les miens. Va, retourne à Julie;
Soutiens son désespoir et sa force affaiblie ;
Porte-lui tes conseils, son âge en a besoin ;
Et de mon sort affreux laisse-moi tout le soin.

ALBINE.

L'état où je vous vois m'épouvante et m'afflige.

FULVIE.

Porte ailleurs ton effroi ; va, laisse-moi, te dis-je.
Pompée arrive enfin; je le vois. Dieux vengeurs,
Ainsi que nos affronts unissez nos fureurs!

SCÈNE II.

POMPÉE, FULVIE.

FULVIE.

Êtes-vous affermi ?

POMPÉE.

J'ai consulté ma gloire ;
J'ai craint qu'elle ne vît une action trop noire
Dans le meurtre inouï qui nous tient occupés.

FULVIE.

Elle parle avec Rome ; elle vous dit : Frappez.
Ils partent dès demain, ces destructeurs du monde;
Ils partent triomphants : et cette nuit profonde
Est le temps, le seul temps où nous pouvons tous deux,
Sans autre appui que nous, venger Rome sur eux.
Seriez-vous en suspens ?

POMPÉE.

Non : mes mains seront prêtes.
Je voudrais de cette hydre abattre les trois têtes.
Je ne puis immoler qu'un de mes ennemis ;
Octave est le plus grand ; c'est lui que je choisis.

FULVIE.

Vous courez à la mort.

POMPÉE.

Elle ennoblit ma cause.
De cet indigne sang c'est peu que je dispose ;
C'est peu de me venger ; je n'aurais qu'à rougir
De frapper sans péril, et sans savoir mourir. [8]

FULVIE.

Vous faites encor plus, vous vengez la patrie,
Et le sang innocent qui s'élève et qui crie ;
Vous servez l'univers.

POMPÉE.

J'y suis déterminé.
L'assassin des Romains doit être assassiné.
Ainsi mourut César ; il fut clément et brave :
Et nous pardonnerions à ce lâche d'Octave !
Ce que Brutus a pu, je ne le pourrais pas !
Et j'irais pour ma cause emprunter d'autres bras !
Le sort en est jeté. Faites venir Aufide.

FULVIE.

Il veille près de nous dans ce camp homicide.
Qu'on l'appelle... Déja (1) les feux sont presque éteints,
Et le silence règne en ces lieux inhumains.

(1) On voit dans l'éloignement des restes de feu faiblement allumés autour des tentes, et le théâtre représente une nuit.

SCÈNE III.

POMPÉE, FULVIE, AUFIDE.

FULVIE, à Aufide.

Approchez. Que fait-on dans ces tentes coupables?

AUFIDE.

Le sommeil y répand ses pavots favorables,
Lorsque les murs de Rome, au carnage livrés,
Retentissent au loin des cris désespérés
Que jettent vers les cieux les filles et les mères
Sur les corps étendus des enfants et des pères.
Le sang ruisselle à Rome; Octave dort en paix.

POMPÉE.

Vengeance, éveille-toi! Mort, punis ses forfaits!
Dites-moi dans quels lieux ses tentes sont dressées?

FULVIE.

Vous avez remarqué ces roches entassées
Qui laissent un passage à ces vallons secrets,
Arrosés d'un ruisseau que bordent des cyprès;
Le pavillon d'Antoine est auprès du rivage;
Passez, et dédaignez de venger mon outrage.
Vous trouverez plus loin l'enceinte et les palis
Où du clément César est le barbare fils.
Avancez, vengez-vous.

AUFIDE.

Une troupe sanglante
Dans la nuit, à toute heure, environne sa tente.
Des plaisirs de leurs chefs affreux imitateurs,
Ils dorment auprès d'eux dans le sein des horreurs.

POMPÉE.

Vous avez préparé votre fidèle esclave ?

FULVIE.

Il vous attend : marchez jusques au lit d'Octave. [9]

POMPÉE, à Fulvie.

Je laisse entre vos mains dans ce cruel séjour
L'objet, le seul objet pour qui j'aimais le jour ;
Le seul qui pût unir deux familles fatales,
Deux races de héros en infortune égales,
Le sang des vrais Césars. Ayez soin de son sort ;
Enseignez à son cœur à supporter ma mort.
Qu'elle envisage moins ma perte que ma gloire ;
Que, mort pour la venger, je vive en sa mémoire :
C'est tout ce que je veux. Mais en portant mes coups,
Je vous laisse exposée, et je frémis pour vous ;
Antoine est en ces lieux maître de votre vie,
Il peut venger sur vous le frère d'Octavie.

FULVIE.

Qui ? lui ! qui ? ce mortel sans pudeur et sans foi ?
Cet oppresseur de Rome, et du monde, et de moi ?
Lui, qui m'ose exiler ? Quoi ! dans mon entreprise
Vous pensez qu'un tyran, qu'une mort me suffise ?
Aviez-vous soupçonné que je ne saurais pas
Porter, ainsi que vous, et souffrir le trépas ?
Que je dévorerais mes douleurs impuissantes ?
Voyez de ces tyrans les demeures sanglantes ;
C'est l'école du meurtre, et j'ai dû m'y former ;
De leur esprit de rage ils ont su m'animer.
Leur loi devient la mienne ; il faut que je la suive ;
Il faut qu'Antoine meure, et non pas que je vive.
Il périra, vous dis-je.

POMPÉE.

Et par qui?

FULVIE.

Par ma main. (22)

POMPÉE.

Osez-vous bien remplir un si hardi dessein?

FULVIE.

Osez-vous en douter? le destin nous rassemble
Pour délivrer la terre et pour mourir ensemble.
Que le Triumvirat, par nous deux aboli,
Dans la tombe avec nous demeure enseveli.
J'ai trop vécu comme eux : le terme de ma vie
Est conforme aux horreurs dont les dieux l'ont remplie;
Et Pompée, aux enfers descendant sans effroi,
Y va traîner Octave avec Antoine et moi.

AUFIDE.

Non, espérez encor; les soldats de ces traîtres
Ont changé quelquefois de drapeaux et de maîtres.
Ils ont trahi Lépide; (23) ils pourront aujourd'hui
Vendre au fils de Pompée un mercenaire appui.
Pour gagner les Romains, pour forcer leur hommage,
Il ne faut qu'un grand nom, de l'or, et du courage.
On a vu Marius entraîner sur ses pas (24)
Les mêmes assassins payés pour son trépas.
Nous séduirons les uns, nous combattrons le reste.
Ce coup désespéré peut vous être funeste,
Mais il peut réussir. Brutus et Cassius (25)
N'avaient pas, après tout, des projets mieux conçus.
Téméraires vengeurs de la cause commune,
Ils ont frappé César, et tenté la fortune.

Ils devaient mille fois périr dans le sénat:
Ils vivent cependant, ils partagent l'État;
Et dans Rome avec vous je les verrai peut-être.
Mes guerriers sur vos pas à l'instant vont paraître.
Nous vous suivrons de près ; il en est temps, marchons.

POMPÉE.

Je t'invoque, Brutus ! je t'imite ; frappons!

(Il sort avec Aufide.)

SCÈNE IV.

FULVIE, JULIE, ALBINE.

JULIE.

Il m'échappe, il me fuit; ô ciel! m'a-t-il trompée?
Autel ! fatal autel! mânes du grand Pompée!
Votre fils devant vous m'a-t-il fait prosterner
Pour trahir mes douleurs et pour m'abandonner?

FULVIE.

S'il arrive un malheur, armez-vous de courage :
Il faut s'attendre à tout.

JULIE.

Quel horrible langage !
S'il arrive un malheur! Est-il donc arrivé?

FULVIE.

Non, mais ayez un cœur plus grand, plus élevé.

JULIE.

Il l'est; mais il gémit : vous haïssez, et j'aime.
Je crains tout pour Pompée, et non pas pour moi-même.
Que fait-il ?

FULVIE.

Il vous sert.... Les flambeaux dans ces lieux
De leur faible clarté ne frappent plus mes yeux (1).
Sommeil! sommeil de mort! favorise ma rage!

JULIE.

Où courez-vous?

FULVIE.

Restez; j'ai pitié de votre âge,
De vos tristes amours, et de tant de douleurs.
Gémissez, s'il le faut; laissez-moi mes fureurs.

SCÈNE V.

JULIE, ALBINE.

JULIE.

Que veut-elle me dire? et qu'est-ce qu'on prépare?
Séjour de meurtriers, île affreuse et barbare,
Je l'avais bien prévu, tu seras mon tombeau.
Albine, instruisez-moi de mon malheur nouveau:
Pompée est-il connu? voit-il sa dernière heure?
N'est-il plus d'espérance? est-il temps que je meure?
Je suis prête, parlez.

ALBINE.

Dans cette horrible nuit,
J'ignore ainsi que vous s'il succombe ou s'il fuit,
Si Fulvie au trépas aura pu le soustraire:
Elle suit les conseils d'une aveugle colère,

(1) Les flambeaux qui éclairent les tentes s'éteignent.

Qu'en ses transports soudains rien ne peut captiver ;
Elle expose Pompée au lieu de le sauver.

JULIE.

Je m'y suis attendue ; et quand ma destinée
Dans cet orage affreux m'a près d'elle amenée,
Je ne me flattais pas d'y rencontrer un port.
Je sais que c'est ici le séjour de la mort.
Je suis perdue, Albine, et ne suis point trompée.
La fille d'un César, la veuve d'un Pompée,
Sera digne du moins, dans ces extrémités,
Du sang qu'elle a reçu, des noms qu'elle a portés.
On ne me verra point déshonorer sa cendre
Par d'inutiles cris qu'on dédaigne d'entendre ;
Rougir de lui survivre, et tromper mes douleurs
Par l'espoir incertain de trouver des vengeurs.
Pour affronter la mort, il échappe à ma vue ;
Il a craint ma faiblesse ; il m'a trop mal connue :
S'il prétend que je vive, il m'outrage en effet.
Allons.

SCÈNE VI.

JULIE, ALBINE, POMPÉE.

JULIE.

O dieux ! Pompée !

POMPÉE.

Il est mort, c'en est fait.

JULIE.

Qui ?

POMPÉE.

L'univers est libre.

JULIE.

O Rome! ô ma patrie!
Octave est mort par vous!

POMPÉE.

Oui, je vous ai servie:
De la terre et de vous j'ai puni l'oppresseur.

JULIE.

O succès inouï! trop heureuse fureur!

POMPÉE.

Ses gardes, assoupis dans leur infâme ivresse,
Laissaient un accès libre à ma main vengeresse.
Un de ses favoris, un de ses assassins,
Un ministre odieux de ses affreux desseins,
Seul auprès du tyran reposait dans sa tente:
J'entre; un dieu me conduit; une idée effrayante,
De la mort que j'apporte un songe avant-coureur,
Dans son profond sommeil excitant sa terreur,
De ses proscriptions lui présentait l'image;
Quelques sons mal formés de sang et de carnage
S'échappaient de sa bouche, et son perfide cœur
Jusque dans le repos déployait sa fureur.
De funèbres accents ont prononcé *Pompée;*
Dans son cœur à ce nom j'ai plongé cette épée;
Mon rival a passé du sommeil au trépas,
Trépas encor trop doux pour tant d'assassinats:
Il aurait dû périr par un supplice insigne.
Je sais que de Pompée il eût été plus digne
D'attaquer un César au milieu des combats;
Mais un César tyran ne le méritait pas.
Le silence et la mort ont servi ma retraite.

JULIE.

Je goûte en frémissant une joie inquiète
L'effroi qui me saisit, corrompant mon espoir,
Empoisonne en secret le bonheur de vous voir.
Pourrez-vous fuir du moins de cette île exécrable ?

POMPÉE.

Moi, fuir!

JULIE.

Il reste encore un tyran redoutable.

POMPÉE.

Si le ciel nous seconde, il n'en restera plus.

JULIE.

Et comment rassurer mes esprits éperdus ?
Antoine va venger la mort de son complice.

POMPÉE.

D'Antoine en ce moment les dieux vous font justice ;
Et je mourrai du moins heureux dans mes malheurs
Sur les corps tout sanglants de nos deux oppresseurs.
Venez, il n'est plus temps d'écouter vos alarmes.

JULIE.

Ciel! pourquoi ces flambeaux, ces cris, ce bruit des armes?

POMPÉE.

Je ne vois plus l'esclave à qui j'étais remis ;
Et qui, me conduisant parmi mes ennemis,
Jusques au lit d'Octave a guidé ma furie.

SCÈNE VII.

POMPÉE, JULIE, ALBINE, AUFIDE.

AUFIDE.

Tout serait-il perdu? L'esclave de Fulvie,
Saisi par les soldats, est déja dans les fers.
De César dans le camp le nom remplit les airs.
On marche, on est armé; le reste, je l'ignore.
J'ai des soldats. Allons.

JULIE, à Aufide.

Ah! c'est toi que j'implore,
C'est toi qui de Pompée es devenu l'appui.

AUFIDE.

Je vous réponds du moins de mourir près de lui.

POMPÉE.

Mettez votre courage à supporter ma perte.
La tente de Fulvie à vos pas est ouverte;
Rentrez, attendez-y les derniers coups du sort;
Confondez vos tyrans encore après ma mort.
Conservez pour eux tous une haine éternelle;
C'est ainsi qu'à Pompée il faut être fidèle.
Pour moi, digne de vivre et mourir votre époux,
Je leur vendrai bien cher des jours qui sont à vous.
Le lâche fuit en vain; la mort vole à sa suite;
C'est en la défiant que le brave l'évite.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME. [10]

SCÈNE I.

JULIE, FULVIE; gardes dans le fond.

JULIE.

Vous me l'aviez bien dit qu'il me fallait tout craindre.
Voilà donc nos succès !

FULVIE.

Vous êtes seule à plaindre :
Vous aviez devant vous un avenir heureux ;
Vous perdez de beaux jours, et moi des jours affreux.
Vivez, si vous l'osez : je déteste la vie ;
Ma main n'a pu suffire à mon âme hardie.
Ces monstres que le ciel veut encor protéger
Sont plus heureux que nous dans l'art de se venger.
Pompée en s'approchant de ce perfide Octave, (26)
En croyant le punir, n'a frappé qu'un esclave,
Qu'un des vils instruments de ses sanglants complots,
Indigne de mourir sous la main d'un héros.
D'un plus grand ennemi j'allais purger le monde ;
Je marchais, j'avançais dans cette nuit profonde ;
Mon bras était levé, lorsque de toutes parts
Les flambeaux rallumés ont frappé mes regards.
Octave tout sanglant a paru dans la tente.
De leurs lâches licteurs une troupe insolente
Me conduit en ces lieux captive auprès de vous.

Fléchissez vos tyrans; je brave ici leurs coups.
Qu'on me laisse le jour, ou bien qu'on me punisse;
Ma vengeance est perdue, et voilà mon supplice.
Ciel! si tu veux encor prolonger mes destins,
Que ce soit seulement pour mieux armer mes mains,
Pour mieux servir ma haine et ma fureur trompée.

JULIE.

Hélas! avez-vous su ce que devient Pompée?
Est-il vivant ou mort en ces déserts sanglants?
Aufide aura-t-il pu dérober aux tyrans
Ce héros tant proscrit que la terre abandonne?

FULVIE.

Il n'ose m'en flatter; mais aucun ne soupçonne
Que Pompée en effet soit errant sur ces bords.
Vers Césène aujourd'hui tous ses amis sont morts;
Le bruit de son trépas commence à se répandre:
Les tyrans sont trompés; et vous pouvez comprendre
Que ce bruit peut servir encore à le sauver;
C'est un soin que mes mains n'ont pu se réserver.
Vous êtes libre au moins; son salut vous regarde:
Vous me voyez captive, on m'arrête, on me garde;
Je ne puis rien pour vous, ni pour lui, ni pour moi.
J'attends la mort.

SCÈNE II.

JULIE, FULVIE, OCTAVE, ANTOINE, tribuns, licteurs.

ANTOINE.

Tribuns, exécutez ma loi,

Gardez cette coupable, et répondez-moi d'elle;
Suivez de ses complots la trame criminelle;
Qu'on l'observe; et surtout que nous soyons instruits
Des complices secrets par son ordre introduits.

FULVIE.

Je n'ai point de complice; et ces noms méprisables
Sont faits pour vos suivants, sont faits pour vos semblables,
Pour ces Romains nouveaux qui, formés pour servir,
Se sont déshonorés jusqu'à vous obéir.
Traîtres, ne cherchez point la main qui vous menace;
La voici: vous deviez connaître mon audace.
L'art des proscriptions, que j'apprenais sous vous,
M'enseignait à vous perdre, et dirigeait mes coups.
Je n'ai pu sur vous deux assouvir ma vengeance;
Je l'attends de vous seuls et de votre alliance;
Je l'attends des forfaits qui vous ont faits amis;
Ils vont vous diviser comme ils vous ont unis:
Il n'est point d'amitiés entre les parricides.
L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides,
Vous détestant tous deux, du monde détestés,
Traînant de mers en mers vos infidélités,
L'un par l'autre écrasés, et bourreaux et victimes,
Puissent vos maux sans nombre être égaux à vos crimes!
Citoyens révoltés, prétendus souverains,
Qui vous faites un jeu du malheur des humains,
Qui, passant du carnage aux bras de la mollesse,
Du meurtre et du plaisir goûtez en paix l'ivresse,
Mon nom deviendra cher aux siècles à venir,
Pour avoir seulement tenté de vous punir.

ANTOINE.

Qu'on la ramène, allez.

SCÈNE III.

JULIE, OCTAVE, ANTOINE, gardes.

JULIE, à Octave.

Ah! souffrez que Julie
Loin de ses oppresseurs accompagne Fulvie.
Mon bras n'est point armé; je n'ai contre vous trois
Que mon cœur, ma misère, et nos dieux, et nos lois :
Vous les méprisez tous; mais si César encore,
Ce nom sacré pour vous, ce nom que Rome honore,
Sur vos cœurs endurcis a quelque autorité,
Osez-vous à son sang ravir la liberté?
Pensait-il qu'en ces lieux sa nièce fugitive
Du fils qu'il adopta deviendrait la captive?

OCTAVE.

Pensait-il que Julie avec tant de fureur
Du sang qui la forma pourrait trahir l'honneur?
Je ne crois point votre âme encore assez hardie
Pour oser partager les crimes de Fulvie;
Mais, sans vous imputer ses forfaits insensés,
L'amante de Pompée est criminelle assez. "

JULIE.

Oui, je l'aime, César, et vous l'avez dû croire;
Je l'aime, je le dis, j'en fais toute ma gloire.
J'ai préféré Pompée errant, abandonné,
A César tout-puissant, à César couronné.
Caton contre les dieux prit le parti du père :
Je mourrai pour le fils; cette mort m'est plus chère
Que ne l'est à vos yeux tout le sang des proscrits :

Sa main les rachetait; mon cœur en fut le prix.
Ne lui disputez pas sa noble récompense;
César, contentez-vous de la toute-puissance.
S'il honora dans Rome, et surtout aux combats,
Un nom dont il est digne, et qu'il n'usurpe pas,
Si vous êtes jaloux du nom qu'il fait revivre,
Songez à l'égaler, plutôt qu'à le poursuivre.

OCTAVE.

Oui, César est jaloux comme il est irrité.
Je crois valoir Pompée, et j'en suis peu flatté.
Et vous.... Mais nous allons approfondir le crime.

SCÈNE IV.

OCTAVE, ANTOINE, JULIE, un tribun, gardes.

ANTOINE.

Eh bien! qu'avez-vous fait?

LE TRIBUN.

On conduit la victime.

JULIE.

Quelle victime, ô ciel!

OCTAVE.

Quel est ce malheureux?
Où l'a-t-on retrouvé?

LE TRIBUN.

Vers ces antres affreux,
Au milieu des rochers qu'a frappés le tonnerre;
Du sang de nos soldats il a rougi la terre.

Aufide, de Fulvie un secret confident,
A côté de ce traître est mort en combattant;
Il n'a cédé qu'à peine au nombre, à ses blessures.
Nos soins multipliés dans ces roches obscures
Ont du sang qu'il perdait arrêté les torrents,
Et rappelé la vie en ses membres sanglants.
On a besoin qu'il vive, et que dans les supplices
Il vous instruise au moins du nom de ses complices.

ANTOINE.

C'est quelqu'un des proscrits, qui, frappant au hasard,
Nous rapportait la mort aux lieux dont elle part.
On l'aura pu choisir dans une foule obscure.
Casca fit à César la première blessure. (27)
Je reconnais Fulvie et ses vaines fureurs,
Qui toujours contre nous armeront des vengeurs;
Mais je la forcerai de nommer ce perfide.

LE TRIBUN.

Il n'en est pas besoin; sa fureur intrépide
De ce grand attentat se fait encore honneur:
Il n'en cachera pas le motif et l'auteur.

OCTAVE.

Vous pâlissez, Julie.

LE TRIBUN.

Il vient.

JULIE.

Ciel implacable,
Vous nous abandonnez!

SCÈNE V.

Les acteurs précédents; POMPÉE, blessé et soutenu, gardes.

OCTAVE.

Quel es-tu? misérable!
A ce meurtre inouï qui pouvait t'engager?

POMPÉE.

Est-ce Octave qui parle, et m'ose interroger?

LE TRIBUN.

Réponds au Triumvir.

POMPÉE.

Eh bien! ce nom funeste,
Eh bien! ce titre affreux que la terre déteste,
Devait t'apprendre assez mon devoir, mes desseins.

JULIE.

Je me meurs!

OCTAVE.

Qui sont-ils?

POMPÉE.

Ceux de tous les Romains.

ANTOINE.

Dans un simple soldat quelle étrange arrogance!

OCTAVE.

Sa fermeté m'étonne ainsi que sa vaillance.
Qu'es-tu donc?

POMPÉE.

Un Romain digne d'un meilleur sort.

OCTAVE.

Qui t'amenait ici?

POMPÉE.

Ton châtiment, ta mort;
Tu sais qu'elle était juste.

JULIE.

Enfin la nôtre est sûre!

POMPÉE.

Du monde entier sur toi j'ai dû venger l'injure.
Apprenez, Triumvirs, oppresseurs des humains,
Qu'il est des Scévola comme il est des Tarquins.
Même erreur m'a trompé... Licteurs, qu'on me présente
Le feu qui doit punir ma main trop imprudente;
Elle est prête à tomber dans le brasier vengeur,
Ainsi qu'elle fut prête à te percer le cœur.

OCTAVE.

Lui! le soldat d'Aufide! A ce nouvel outrage,
A ces discours hardis, et surtout au courage
Que ce Romain déploie à mes yeux confondus,
A ces traits de grandeur sur son front répandus,
Si je n'étais instruit que Pompée en sa fuite
Au pied de l'Apennin brave encor ma poursuite,
Je croirais.... Mais déja vous me tirez d'erreur,
Vous pleurez, vous tremblez; c'est Pompée.

JULIE.

Ah, seigneur!

POMPÉE.

Tu ne t'es pas trompé : le Romain qui te brave,
Qui vengeait sa patrie et d'Antoine et d'Octave,
Possède un nom trop beau, trop cher à l'univers,

Pour ne s'en pas vanter dans l'opprobre des fers.
De Pompée en ces lieux je t'ai promis la tête :
Frappez, maîtres du monde, elle est votre conquête.

JULIE.

Malheureuse?

OCTAVE.

O destins!

JULIE.

O pur sang des héros!

POMPÉE.

Je n'ai pu de mon père égaler les travaux :
Je cède à des tyrans ainsi que ce grand homme;
Et je meurs comme lui le défenseur de Rome.

JULIE.

Octave, es-tu content? tu tiens entre tes mains
Et Julie, et Pompée, et le sort des humains.
Prétends-tu qu'à tes pieds mes lâches pleurs s'épuisent?
Le faible les répand, les tyrans les méprisent.
Je me reprocherais jusqu'au moindre soupir
Qui serait inutile et le ferait rougir.
Je ne te parle plus du vainqueur de Pharsale.
Si ton père a du sien pleuré la mort fatale,
Celui qui des Romains n'est plus que le bourreau
N'est pas digne de suivre un exemple si beau.
Tes édits l'ont proscrit, arrache-lui la vie;
Mais commence par moi, commence par Julie;
Tandis que je vivrai tes jours sont en danger.
Va, ne me laisse point un héros à venger.
Toi qui m'osas aimer, apprends à me connaître;
Tyran, tu vois sa femme; elle est digne de l'être.

OCTAVE.

Par un crime de plus fléchit-on mon courroux ?
Il n'est que plus coupable en étant votre époux.
Antoine, vous voyez ce que nos lois demandent.

ANTOINE.

Son supplice : il le faut; nos légions l'attendent.
Je ne balance point; César a pardonné;
Mais César bienfesant est mort assassiné.
Les intérêts, les temps, les hommes, tout diffère.
Je combattis long-temps, et j'honorai son père;
Il s'arma noblement pour le sénat romain :
Je ne connais son fils que pour un assassin.

POMPÉE.

Lâches ! par d'autres mains vous frappez vos victimes.
J'ai fait une vertu de ce qui fait vos crimes;
Je n'ai pu vous frapper au milieu des combats :
Vous aviez vos bourreaux ; je n'avais que mon bras.
J'ai sauvé cent proscrits; et je l'étais moi-même :
Vous l'êtes par les lois. Votre grandeur suprême
Fut votre premier crime, et méritait la mort.
Par le droit des brigands arbitres de mon sort,
Vous croyez m'abaisser! vous! dans votre insolence
Sachez qu'aucun mortel n'aura cette puissance.
Le ciel même, le ciel, qui me laisse périr,
Peut accabler Pompée, et non pas l'avilir.

ANTOINE.

Vous voyez sa fureur; elle nous justifie.
Assurez notre empire, assurez votre vie.

JULIE.

Barbares !

OCTAVE.

Je connais son courage effréné;
Et Julie en l'aimant l'a déja condamné.

ANTOINE.

Sa mort depuis long-temps fut par nous préparée;
Elle est trop légitime, elle est trop différée.
C'est vous qu'il attaquait, c'est vous seul qui devez
Annoncer le destin que vous lui réservez.

OCTAVE.

Vous approuvez ainsi l'arrêt que je vais rendre?

ANTOINE.

Prononcez, j'y souscris.

POMPÉE.

Je suis prêt à l'entendre,
A le subir.

OCTAVE, après un long silence.

Je suis le maître de son sort;
Si je n'étais que juge, il irait à la mort;
Je suis fils de César, j'ai son exemple à suivre;
C'est à moi d'en donner... Je pardonne; il doit vivre.
Antoine, imitez-moi: j'annonce aux nations
Que je finis le meurtre et les proscriptions;
Elles ont trop duré; je veux que Rome apprenne....

ANTOINE.

Que vous voulez sur moi laisser tomber la haine,
Ramener les esprits pour m'en mieux éloigner,
Séduire les Romains, pardonner pour régner.

OCTAVE.

Non; je veux vous apprendre à vaincre la vengeance;

L'amour est plus terrible, a plus de violence.
A mon âge peut-être il devait m'emporter;
Il me combat encore, et je veux le domter.
Commençons l'un et l'autre un empire plus juste.
Que l'on oublie Octave, et qu'on chérisse Auguste. (28)
Soyez jaloux de moi, mais pour mieux effacer
Jusqu'aux traces du sang qu'il nous fallut verser.
Pardonnons à Fulvie, à ces malheureux restes
Des proscrits échappés à nos ordres funestes;
Par les cris des humains laissons-nous désarmer;
Et puisse Rome un jour apprendre à nous aimer! (29)

(A Julie.)

Je vous rends à Pompée, en lui rendant la vie;
Il n'aurait rien reçu s'il vivait sans Julie.

(A Pompée.)

Sois pour ou contre nous, brave ou subis nos lois,
Sans te craindre ou t'aimer, je t'en laisse le choix.
Soutenons à l'envi les grands noms de nos pères,
Ou généreux amis, ou nobles adversaires.
Si du peuple romain tu te crois le vengeur,
Ne sois mon ennemi que dans les champs d'honneur.
Loin du Triumvirat va chercher un refuge.
Je prends entre nous deux la victoire pour juge.
Ne versons plus de sang qu'au milieu des hasards;
Je m'en remets aux dieux, ils sont pour les Césars.

JULIE.

Octave, est-ce bien vous? est-il vrai?

POMPÉE.

Tu m'étonnes?
En vain tu deviens grand, en vain tu me pardonnes;

Rome, l'Etat, mon nom, nous rendent ennemis.
La haine qu'entre nous nos pères ont transmis
Est par eux commandée, et comme eux immortelle.
Rome par toi soumise à son secours m'appelle.
J'emploierai tes bienfaits, mais pour la délivrer:
Va, je la dois servir, mais je dois t'admirer.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES

DU TRIUMVIRAT.

[1] Imitation de ces vers où Juvénal dit de Domitien :

Sed periit postquàm cerdonibus esse timendus
Cœperat, hoc nocuit lamiarum cæde madentis, etc.

[2] Au lieu de la scène entre Auguste et Antoine, il y avait dans le premier acte cette scène entre Antoine et Fulvie.

La scène entre les deux Triumvirs ouvrait le second acte ; on la trouvera ici telle qu'elle était dans le premier manuscrit.

Antoine parle bas à un tribun : il aperçoit Fulvie, et se détourne.

ANTOINE.

Ah ! c'est elle...

FULVIE.

Arrêtez, ne craignez point Fulvie.
Je suis une étrangère, aucun nœud ne nous lie,
Et je ne parle plus à mon perfide époux.
Mais après les hasards où j'ai couru pour vous,
Lorsque, pour cimenter votre grandeur suprême,
Je consens au divorce, et m'immole moi-même ;
Quand j'ai sacrifié mon rang et mon amour,
Puis-je obtenir de vous une grâce à mon tour ?

ANTOINE.

Le divorce à mes yeux ne vous rend pas moins chère.
Avec la sœur d'Octave un hymen nécessaire
Ne saurait vous ravir mon estime et mon cœur.

FULVIE.

Je le veux croire ainsi, du moins pour votre honneur.
Eh bien ! si de nos nœuds vous gardez la mémoire,
Je veux m'en souvenir pour sauver votre gloire.
Voyons à vous prier si je m'abaisse en vain.

ANTOINE.

Que me demandez-vous ? que faut-il ?

FULVIE.

Être humain ;
Être éclairé du moins ; savoir avec prudence
A tant de cruautés mêler quelque indulgence.
Un pardon généreux pourrait faire oublier
Des excès dont j'ai honte, et qu'il faut expier.
Je demande, en un mot, la grâce de Pompée.

ANTOINE.

Vous ! de quel intérêt votre âme est occupée !
Qui vous rejoint à lui ? pourquoi sauver ses jours ?

FULVIE.

L'intérêt dans les cœurs domine-t-il toujours ?
A la simple pitié ne peuvent-ils se rendre ?
Apprenez que sa voix se fait encore entendre.
Quand je voulus du sang, je n'eus point de refus ;
Quand il faut pardonner, on ne m'écoute plus !
Cette grâce à vous-même est utile peut-être.

ANTOINE.

Madame, il n'est plus temps ; je n'en suis plus le maître.
Son trépas importait à notre sûreté,
Et l'arrêt aujourd'hui doit être exécuté.

FULVIE.

C'est assez, et ce trait manquait à votre outrage ;
Voilà ce que des cieux m'annonçait le présage,
Quand la foudre, trop lente à punir les mortels,
A brisé dans vos mains vos édits criminels !
C'est donc là de César cet ami magnanime !
Allez, vous n'imitez qu'Achillas et Septime.

Son nom vous était cher, et vous l'avez terni;
Et si César vivait, il vous aurait puni.
Je rends grâce à l'affront qui tous deux nous sépare:
C'est moi qui répudie un assassin barbare.
Par un divorce heureux j'ai dû vous prévenir;
Et les nœuds des forfaits cessent de nous unir.

ANTOINE.

Je pardonne au courroux; et le droit de vous plaindre
Doit vous être laissé quand il n'est plus à craindre.
Ce n'est pas à Fulvie à me rien reprocher;
De nos sévérités on la vit approcher:
Sa main pour Cicéron montra peu d'indulgence.
Elle s'est emportée à quelque violence;
Et je n'attendais pas qu'elle pût s'offenser
Des justes châtiments qu'on la vit exercer.

FULVIE.

Il est vrai, j'ai trop loin porté votre vengeance;
J'en obtiens aujourd'hui la digne récompense.
Je n'ai que trop rougi de l'excès d'un courroux
Dont j'écoutai la voix en faveur d'un époux.
A trop d'emportement je me suis avilie:
Vous en étonnez-vous? je vous étais unie;
Un moment de fureur a fait mes cruautés.
Mais vous, toujours égal en vos atrocités,
Vous assassin tranquille, et bourreau sans colère,
Vous vous livrez sans peine à votre caractère.
Pour être moins barbare il vous faut des efforts.
J'imitai vos fureurs, imitez mes remords.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, ANTOINE.

ANTOINE.

Ainsi Pompée échappé à la mort qui le suit!

OCTAVE.

Antoine, croyez-moi, c'est en vain qu'il la fuit:
Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale,
J'attends contre le fils une fortune égale;
Et ce nom de César dont je suis honoré
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré:
Mon intérêt s'y joint.

ANTOINE.

Qu'il périsse ou qu'il vive,
Le Tibre dès demain nous attend sur sa rive.
Marchons au Capitole : il faut que les Romains
Apprennent à trembler devant leurs souverains.
Mais avant de partir, lorsque tout nous seconde,
Il est temps de signer le partage du monde.

OCTAVE.

Je suis prêt : mes desseins ont prévenu vos vœux,
Je consens que la terre appartienne à nous deux.
Songez que je prétends la Gaule et l'Illyrie,
Les Espagnes, l'Afrique, et surtout l'Italie.
L'Orient est à vous.

ANTOINE.

Telle est ma volonté,
Tel est le sort du monde entre nous arrêté.

OCTAVE.

Par des serments sacrés que notre foi s'engage:
Jurons au nom des dieux d'observer ce partage.

ANTOINE.

Des serments entre nous ! nos armes, nos soldats,
Nos communs intérêts, le destin des combats,
Ce sont là nos serments. Le frère d'Octavie
Devrait s'en reposer sur le nœud qui nous lie.
Nous nous connaissons trop : pourquoi cacher nos cœurs ?
Les serments sont-ils faits pour les usurpateurs ?
Je me croirais trompé si vous en vouliez faire.
Laissons-les à Lépide, aux lâches, au vulgaire.
Je vous parle en soldat; je ne puis vous celer
Que vous affectez trop l'art de dissimuler.
César dans ses traités invoquait la victoire;
Agissons comme lui, si vous voulez m'en croire.

OCTAVE.

A votre audace altière il faut souvent céder;
N'en parlons plus. Quel rang voulez-vous accorder
A cet associé, triumvir inutile,
Qui reste sans armée, et bientôt sans asile ?

ANTOINE.

Qu'il abdique.

OCTAVE.

Il le doit.

ANTOINE.

On n'en a plus besoin.
De nos temples, dans Rome, on lui laisse le soin :
Qu'il demeure pontife, et qu'il préside aux fêtes
Que Rome, en gémissant, consacre à nos conquêtes.

. . . . . .

. . . . . .

OCTAVE.

La foudre avait frappé ces tables criminelles.

ANTOINE.

Le destin qui nous sert en produit de nouvelles.
Craignez-vous un augure ?

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'attentats ?

ANTOINE.

C'est le dernier arrêt, le dernier sacrifice
Qu'aux mânes de César devait notre justice.

OCTAVE.

Je n'en veux qu'à Pompée; et je vous avertis
Qu'il nous suffit du sang de nos grands ennemis :
Le reste est une foule impuissante, éperdue,
Qui sur elle en tremblant voit la mort suspendue,
Que dans Rome jamais nous ne redouterons,
Et qui nous bénira quand nous l'épargnerons.
On nous reproche assez une rage inhumaine;
Nous voulons gouverner, n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la justice une inhumanité?
Octave, un triumvir par César adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père!
Vous trahissez son sang pour flatter le vulgaire!
Sur sa cendre avec moi n'avez-vous pas promis
La mort des conjurés et de leurs vils amis?
N'avez-vous pas déja, par un zèle intrépide,
Sur nos plus chers parents vengé ce parricide?
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron?
Cicéron fut nommé père de la patrie,
Rome l'avait aimé jusqu'à l'idolâtrie;
Mais lorsqu'à ma vengeance un tribun l'a livré,
Rome où nous commandons a-t-elle murmuré?
Elle a gémi tout bas et gardé le silence.
Cassius et Brutus, réduits à l'impuissance,
Inspireront peut-être à quelques nations
Une éternelle horreur de nos proscriptions;
Laissons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter les deux âges.
Assassins de leur maître et de leur bienfaiteur,
C'est leur indigne nom qui doit être en horreur.
Ce sont les cœurs ingrats qu'il faut que l'on punisse;
Seuls ils sont criminels, et nous fesons justice.

Ceux qui les ont aidés, ceux qui les ont servis,
Qui les ont approuvés, seront tous poursuivis.
De vingt mille guerriers péris dans nos batailles
D'un œil sec et tranquille on voit les funérailles,
Sur leurs corps étendus, victimes du trépas,
Nous volons, sans pâlir, à de nouveaux combats;
Et de la trahison cent malheureux complices
Seraient au grand César de trop chers sacrifices!

OCTAVE.

Sans doute on doit punir; mais ne comparez pas
Le danger honorable et les assassinats.
César est satisfait; ce héros magnanime
N'aurait jamais puni le crime par le crime.
Je ne me repens point d'avoir vengé sa mort;
Mais sachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
Je vois que trop de sang peut souiller la vengeance;
Je serais plus son fils en suivant sa clémence:
Quiconque veut la gloire avec l'autorité
Ne doit verser le sang que par nécessité.
Pourquoi de Rome encor fouiller tous les asiles?
Je ne puis approuver des meurtres inutiles.
C'est aux chefs, c'est aux grands, aux Brutus, aux Catons,
Aux enfants de Pompée, à ceux des Scipions,
C'est à de tels proscrits que la mort se destine:
Notre sécurité dépend de leur ruine.
Épargnons un ramas de citoyens sans nom,
Qui seront subjugués par l'espoir du pardon;
C'est leur utile sang qu'il faut que l'on ménage;
Ne forçons point le peuple à sortir d'esclavage.
D'un œil d'indifférence.. . . . . .

Il y avait dans ce même acte une scène entre Auguste et Fulvie, qui a été retranchée.

FULVIE.

Que le frère d'Antoine et l'amant de Julie
Ne craignent point de moi de reproches honteux;
Ma tranquille fierté les épargne à tous deux.

Mon cœur, indifférent aux maux qui le remplissent,
N'a rien à regretter dans ceux qui me trahissent.
Tout ce que je prétends et d'Antoine et de vous,
C'est de fuir loin d'Octave et d'un perfide époux.
Ne me réduisez point à cette ignominie
De parer le triomphe et le char d'Octavie;
Allez : régnez dans Rome, et foulez à vos pieds
Dans des ruisseaux de sang les citoyens noyés.
Au Capitole assis, partagez votre proie;
De mes nouveaux affronts goûtez la noble joie;
Mêlez dans votre gloire et dans vos attentats
Les jeux et les plaisirs à vos assassinats;
Mais laissez-moi cacher dans d'obscures retraites,
Loin de vous, loin de lui, l'horreur que vous me faites,
Ma haine pour vous deux, et mon mépris pour lui;
C'est tout ce qui me reste et me flatte aujourd'hui.
Délivrez-vous de moi, d'un témoin de vos crimes,
D'un cœur que vous mettez au rang de vos victimes;
C'est l'unique faveur que je viens demander :
Maîtres de l'univers, daignez-vous l'accorder ?

OCTAVE.

De votre sort toujours vous serez la maîtresse;
Je partage avec vous la douleur qui vous presse.
Je sais qu'Antoine et moi, forcés de vous trahir,
Devant vous désormais nous n'avons qu'à rougir;
Que nous sommes ingrats, qu'il est de votre gloire
D'oublier de nous deux l'importune mémoire.
Mais quels que soient les lieux que vous avez choisis,
Gardez-vous de vous joindre avec nos ennemis.
C'est ce qu'exige Antoine, et la seule prière
Que ma triste amitié se hasarde à vous faire.

[3] Dans le premier manuscrit, Julie ne se trouve point avec Pompée au commencement de cet acte; ils ne paraissent point ensemble devant Octave; mais Pompée paraît seul devant les deux triumvirs, qui ont ensuite la scène suivante entre eux.

ANTOINE.

Dans quel chagrin votre âme est-elle ensevelie?
Que craignez-vous?

OCTAVE.

Mon cœur, et les pleurs de Julie.

ANTOINE.

Des pleurs vous toucheraient!

OCTAVE.

Son trouble, son effroi,
Dans mon étonnement ont passé jusqu'à moi.
J'ai frémi de la voir, j'ai frémi de l'entendre,
Couvert de tout ce sang que ma main fait répandre.
Fulvie en prendra soin : ces bords ensanglantés
Effarouchent ses yeux encore épouvantés.
Mais il faut dès demain que cette fugitive
Connaisse ses devoirs, m'obéisse, et me suive.
Je dois répondre d'elle ; elle est de ma maison.

ANTOINE.

Vous êtes éperdu....

OCTAVE.

J'en ai trop de raison.

ANTOINE.

Vous l'aimez trop, Octave.

OCTAVE.

Il est vrai, ma jeunesse
Des plaisirs passagers connut la folle ivresse :
J'ai cherché comme vous au sein des voluptés
L'oubli de mes chagrins et de mes cruautés.
Plus endurci que moi, vous bravez l'amertume
De ce remords secret dont l'horreur me consume.
Vous ne connaissez pas ces tourments douloureux
D'un esprit entraîné par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, et fuit le bien qu'il aime,
Qui cherche à se tromper, et qui se hait lui-même.
Je passai du carnage à ces égarements
Dont les honteux attraits flattaient en vain mes sens.

J'ai cru qu'en terminant la discorde civile
J'aurais près de Julie un destin plus tranquille :
Je suis encor trompé ; l'amour, l'ambition,
L'espoir, le repentir, tout n'est qu'illusion.

ANTOINE.

Peut-être que Julie, en ces lieux amenée,
Venait entre vos mains mettre sa destinée.

OCTAVE.

Non, je ne le puis croire.

ANTOINE.

Il n'appartient qu'à vous
De régler ses destins, de choisir son époux.
Elle a pu, dans ces jours de vengeance et d'alarmes,
Apporter à vos pieds ses terreurs et ses larmes ;
Vous en serez instruit.

OCTAVE.

Quoi ! dans ses jeunes ans,
S'arracher sans scrupule au sein de ses parents !
Vous savez les soupçons dont mon âme est frappée.

ANTOINE.

On dit qu'elle est promise à ce jeune Pompée.

OCTAVE.

C'est mon rival en tout. Ce redoutable nom
Sera dans tous les temps l'horreur de ma maison.
En vain notre puissance à Rome est établie :
Il soulève la terre, il règne sur Julie ;
Et Julie en secret a peut-être aujourd'hui
L'audacieux projet de s'unir avec lui.
De son sexe autrefois la timide décence
N'aurait jamais connu cet excès d'imprudence.
Mais la guerre civile, et surtout nos fureurs
Ont corrompu les lois, les esprits et les mœurs.
Aujourd'hui rien n'effraie, et tout est légitime :
Notre fatale empire est le siècle du crime.

ANTOINE.

Je ne vous connais plus, et depuis quelques jours
Un repentir secret règne en tous vos discours :

Je ne vous vois jamais d'accord avec vous-même.

OCTAVE.

N'en soyez point surpris, si vous savez que j'aime.

ANTOINE.

Rien ne m'a subjugué. Peut-être quelque jour,
Comme César et vous, je connaîtrai l'amour.
Cependant je vous laisse avec l'infortunée
Qu'on amène à vos yeux tremblante et consternée.
Vous pouvez aisément adoucir ses douleurs;
Gardez-vous de laisser trop d'empire à ses pleurs:
Aimez, puisqu'il le faut, mais en maître du monde.

OCTAVE.

4 Votre reproche est juste, et c'est un trait de flamme
Qui sort de votre bouche, et pénètre mon âme.
Vous pouvez tout sur moi: j'atteste à vos genoux
Le dieu qui vous envoie, et qui parle par vous,
Que le monde opprimé vous devra ma clémence.
Songez que c'est par vous et par notre alliance
Que le ciel veut finir le malheur des humains.
Rome, l'empire et moi, tout est entre vos mains:
Son bonheur et le mien sur votre hymen se fonde.
Disposez de la foi d'un des maîtres du monde:
César du haut des cieux ordonne ce lien,
Et vous rendez mon nom aussi grand que le sien.

JULIE.

Je rends grâces au ciel, si sa voix vous inspire,
Si le fils de César mérite son empire,
Si vous lui ressemblez, si vous n'ajoutez pas
Le crime de tromper à tous vos attentats.
Soyez juste en effet, c'est peu de le paraître;
Pour un César alors je puis vous reconnaître.
Vous êtes de mon sang, et du sang des héros:
Allez à l'univers accorder le repos;
Mais sachez que ma foi n'en peut être le gage.
Ne devez qu'à vous-même un si grand avantage;
Ne cherchez la vertu qu'au fond de votre cœur;
En la mettant à prix vous en souillez l'honneur,

Vous en avilissez le caractère auguste.
Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste?
J'en rougirais pour vous.

OCTAVE.

Eh bien! je vous entends:
Je sais de vos refus les motifs insultants;
Et vous ne me parlez de vertus, de clémence,
Que pour voir impuni le rival qui m'offense.
Le ciel vous a trompée; il vous met dans mes mains
Pour vous sauver l'affront d'accomplir vos desseins.
Vous m'osez préférer l'ennemi de ma race!
Son sang va me payer sa honte et son audace;
Il ne peut échapper à mon juste courroux;
Et Pompée....

JULIE.

Ah! cruel, quel nom prononcez-vous?
Pompée est loin de moi... Qui vous dit que je l'aime?

OCTAVE.

Vos pleurs, votre mépris de ma grandeur suprême:
Lui seul à cet excès a pu vous égarer.
C'est le seul des mortels qu'on peut me préférer;
Et c'est le seul aussi que mes coups vont poursuivre.
J'aurais pu me forcer jusqu'à le laisser vivre;
Mais vous le condamnez quand vous suivez ses pas.
Vous l'aimez: c'est à vous qu'il devra son trépas.

JULIE, *à part.*

O Pompée!

OCTAVE.

Oubliez le nom d'un téméraire
Que je dois immoler aux mânes de mon père,
A l'intérêt de Rome, à mes transports jaloux,
Et demain soyez prête à partir avec nous.

Il est juste envers vous: ou vous veniez vous-même
Vous soumettre à la loi d'un maître qui vous aime,
Ou vous osiez chercher au milieu des hasards
L'ennemi de mon règne et du nom des Césars;

Je dispose de vous dans ces deux conjonctures.
Je ne souffrirai pas que les races futures
Puissent me reprocher d'avoir laissé trahir
La majesté d'un nom que je dois soutenir.
Je comblerai de bien votre infidèle père,
J'imiterai le mien (sans prétendre à vous plaire);
Mais je perdrai le jour avant qu'aucun mortel
Dans sa témérité soit assez criminel
Pour m'oser un moment disputer ma conquête.

[6] Vers de Racine dans ses cantiques sacrés.

SCÈNE II.

[7] L'ordre des scènes du quatrième acte n'était pas le même dans le premier manuscrit que dans la pièce imprimée. Après une scène entre Fulvie et ses confidents, l'auteur avait placé les scènes suivantes : ensuite Fulvie et Pompée restaient seuls.

JULIE.

Fulvie !
Soutenez mon courage et ma force affaiblie !
Pompée, absent de moi dans ce jour malheureux,
Quand j'invoque Pompée est un augure affreux !
Que fait-il ? où va-t-il ? Vous connaissez ma crainte :
Elle est juste ; et l'horreur qui dans vos yeux est peinte,
Ce front pâle et glacé redoublent mon effroi.

FULVIE.

Julie, attendez tout de Pompée et de moi.
Gardons que dans ces lieux on ne nous puisse entendre :
Partout on nous observe, et l'on peut nous surprendre.
Veillez-y, cher Aufide ; allez : de mes suivants
Choisissez les plus prompts et les plus vigilants ;
Et qu'au moindre danger leur voix nous avertisse.

AUFIDE.

Dans leur camp retirés, Antoine et son complice

On fait tout préparer pour un départ soudain.
Demain du Capitole ils prendront le chemin;
Ils vous y conduiront.

FULVIE.

Leur marche triomphante
N'est pas encor bien sûre, et peut être sanglante.
(*Aufide sort.*)

JULIE.

Que dites-vous?

FULVIE.

J'espère....

JULIE.

En quels dieux? en quels bras?

FULVIE.

J'espère en la vengeance.

JULIE.

Elle ne suffit pas.
Si je perds mon époux, que me sert la vengeance?
Il dissimule en vain son auguste naissance:
Sa présence trahit un nom si glorieux;
Sa grandeur mal cachée éclate dans ses yeux.
Le perfide Agrippa, Ventidius peut-être,
L'auront vu dans l'Asie, et vont le reconnaître.
Ah! périsse avec moi le détestable jour
Où l'un des Triumvirs, épris d'un vain amour,
Des vrais Césars en moi voyant l'unique reste,
Osa me destiner un rang que je déteste!
Tout est funeste en lui: sa triste passion
Tient de la cruauté de sa proscription.
Sur les autels d'hymen portant ses barbaries,
Il y vient allumer le flambeau des furies:
Le sang des nations commence d'y couler;
Et c'est Pompée enfin qu'il y doit immoler.
J'aurais moins craint de lui s'il m'avait méprisée.
Les dieux dans vos malheurs vous ont favorisée,
Quand votre indigne époux vous a ravi son cœur;
La haine des tyrans est pour nous un bonheur.

Mais plaire pour servir, ramper sous un barbare
Qui traîne sa victime à l'autel qu'il prépare,
Et recevoir de lui pour présent nuptial
Le sang de mon amant versé par son rival!
Tombe plutôt sur moi cette foudre égarée
Qui, frappant dans la nuit cette infâme contrée,
Et, se perdant en vain dans ces rochers affreux,
Epargnait nos tyrans, et dut tomber sur eux!

FULVIE.

Et moi, je vous prédis que du moins ce perfide
N'accomplira jamais cet hymen homicide.

JULIE.

Je le sais comme vous; ma mort l'empêchera.

FULVIE.

Et la sienne peut-être ici la préviendra.

JULIE.

De quel espoir trompeur êtes-vous animée?
Avez-vous un parti, des amis, une armée?
Nous sommes deux roseaux par l'orage pliés,
L'un sur l'autre en tremblant vainement appuyés:
Le puissant foule aux pieds le faible qui menace;
Et rit, en l'écrasant, de sa débile audace.
Tout tombe, tout gémit; qui peut vous seconder?

FULVIE.

Croyez du moins Pompée, et laissez-vous guider.

SCÈNE III.

JULIE, FULVIE, POMPÉE.

JULIE.

Héros né d'un héros, vous qu'une juste crainte
Me défend de nommer dans cette horrible enceinte,
Où portez-vous vos pas égarés, incertains?
Quel trouble vous agite? et quels sont vos desseins?

Regagnez ces rochers et ces retraites sombres
Où la nuit va porter ses favorables ombres.
Demain les trois tyrans, aux premiers traits du jour,
Partent avec la mort de ce fatal séjour :
Ils vont loin de vos yeux ensanglanter le Tibre.
Ne vous exposez point ; demain vous serez libre.

POMPÉE,

C'est la première fois que le ciel a permis
Que mon front se cachât à des yeux ennemis.

JULIE.

Il le faut.

POMPÉE.

O Julie !

JULIE.

Eh bien ?

POMPÉE.

Quoi ! le barbare
Vous enlève à mes bras ! ce monstre nous sépare !
Fulvie, écoutez-moi....

FULVIE.

Calmez-vous.

POMPÉE.

Ah, grands dieux !
Eloignez-la de moi, sauvez-la de ces lieux.

JULIE.

Que crains-tu ? n'as-tu pas ce fer et ton courage ?
Ne saurais-tu finir notre indigne esclavage ?
Eh ! ne peux-tu mourir en m'arrachant le jour ?
Frappe.

POMPÉE.

Ah ! qu'un autre sang....

JULIE.

Frappe, au nom de l'amour !
Frappe au nom de l'hymen, au nom de la patrie !

POMPÉE.

Au nom de tous les trois, accordez-moi, Julie,

Ce que j'ai demandé, ce que j'attends de vous,
Pour le salut de Rome et celui d'un époux.
Achevez, évoquez les mânes de mon père :
J'ai dû ce sacrifice à cette ombre si chère ;
Il faut une main pure ainsi que votre encens.

JULIE.

Que serviront mes vœux et mes cris impuissants ?
De Pompée au tombeau que pouvons-nous attendre ?
Du fer des assassins il n'a pu se défendre ;
Le Phare est encore teint de son sang précieux.

FULVIE.

Il n'était qu'homme alors ; il est auprès des dieux.
De Pharsale et du Phare ils ont puni le crime ;
Songez que César même est tombé sa victime,
Et qu'aux pieds de mon père il a fini son sort.

JULIE.

Puisse Octave à son tour subir la même mort !

POMPÉE.

Julie !... Il la mérite.

JULIE.

Ah ! s'il était possible !....
Mais si vous paraissez, la vôtre est infaillible.

FULVIE, *à Julie.*

Si vous restez ici, c'est vous qui l'exposez ;
Bientôt les yeux jaloux seront désabusés.
On le croit un soldat qui, dans ces temps de crimes,
A l'or des trois tyrans vient vendre des victimes.
Avec vous dans ces lieux s'il était découvert,
Je ne pourrais plus rien. Votre amour seul le perd.

POMPÉE.

Levez au ciel les mains : la mienne se prépare
A vous tirer au moins de celle du barbare.

JULIE.

Cruel ! pouvez-vous bien vous exposer sans moi ?

POMPÉE.

Allez, ne craignez rien, je fais ce que je doi :
Faites ce que je veux.

JULIE.

A vous je m'abandonne :
Mais qu'allez-vous tenter ?

POMPÉE.

Ce que mon père ordonne.

JULIE.

Peut-être comme lui vous marchez au trépas !
Mais soyez sûr au moins qu'on ne me verra pas,
Par d'inutiles pleurs arrosant votre cendre,
Jeter d'indignes cris qu'on dédaigne d'entendre.
Les Romains apprendront que nous étions tous deux
Dignes de vivre ensemble, ou de mourir pour eux.

FULVIE.

8 Vengeons sur des méchants le monde qu'on opprime.

POMPÉE.

Punir un criminel, ce n'est pas faire un crime ;
C'est servir son pays ; j'y suis déterminé....

9 Peut-être il est encor des yeux trop vigilants
Qui pour sa sûreté sont ouverts en tout temps.
Mes esclaves partout ont une libre entrée ;
On ne craint rien de moi.

POMPÉE.

Sa perte est assurée ;
Mon sang sera mêlé dans les flots de son sang.
(*à Aufide.*)
Quel mot a-t-on donné ?

AUFIDE.

Seigneur, de rang en rang
La parole a couru : C'est *Pompée* et *Pharsale.*

POMPÉE.

Elle coûtera cher, elle sera fatale ;
Et le nom de Pompée est un arrêt du sort
Qui du fils de César a prononcé la mort.

Mais je tremble pour vous, je tremble pour Julie;
Antoine vengera le frère d'Octavie.

[1] Cet acte cinquième commençait par la scène suivante entre Octave et Antoine : on amenait ensuite successivement Fulvie, avec Julie et Pompée.

OCTAVE.

Ainsi donc cette nuit l'implacable Fulvie
Allait nous arracher l'empire avec la vie?

ANTOINE.

Du fer qu'elle portait légèrement blessé,
Je vois avec mépris son courroux insensé.
Dans son emportement, sa main mal assurée
N'a porté dans mon sein qu'une atteinte égarée.
Son esprit, étonné de ce nouveau forfait,
Laissait son bras sans force et son crime imparfait:
Aisément à mes yeux désarmée et saisie,
Dans la tente prochaine elle est avec Julie.

OCTAVE.

Il le faut avouer : de si grands attentats
Sont dignes de nos jours, et ne m'étonnent pas.

ANTOINE.

Mais quel est le Romain qui jusque dans nos tentes
A porté, sans frémir, ses fureurs impuissantes?

OCTAVE.

D'Icile à mes côtés on a percé le sein.

. . . . . .

Je goûtais, je l'avoue, un sommeil bien funeste.
Il semble qu'en effet quelque pouvoir céleste
Persécute mes nuits, et grave dans mon cœur
Des traits de désespoir et des tableaux d'horreur.
Je vois des morts, du sang, des tourments qu'on apprête;
Je vois le fer vengeur suspendu sur ma tête.
On m'abreuve du sang des Romains expirants :
Ces fantômes affreux fatiguaient tous mes sens.

Mon âme succombait d'épouvante frappée;
J'entendais une voix qui me criait : *Pompée!*
Je tressaille à ce nom, je m'arrache au sommeil;
Le sang d'Icile mort me couvre à mon réveil.
Je m'arme, je m'écrie: on saisit le perfide;
On n'aperçoit en lui qu'un Africain timide,
Un malheureux sans force, interdit, désarmé,
De qui la voix tremblante et l'œil inanimé
Nous découvraient assez qu'un si lâche coupable
D'un meurtre aussi hardi n'a point été capable.
Lui-même il en ignore et la cause et l'auteur,
Et pour oser tromper il a trop de terreur.
L'indomtable Fulvie a-t-elle en sa colère
Employé pour me perdre une main mercenaire,
Tandis que de la sienne elle osait vous frapper?

ANTOINE.

L'assassin, tel qu'il soit, ne nous peut échapper.

OCTAVE.

Est-ce quelque proscrit qui, jusqu'en ces contrées,
Ose armer contre nous ses mains désespérées;
Et dans l'égarement, se vengeant au hasard,
Venait porter la mort aux lieux dont elle part?

ANTOINE.

L'esclave nous a peint ce mortel téméraire;
Il ignorait, dit-il, son dessein sanguinaire.

OCTAVE.

Mais il est à Fulvie.

ANTOINE.

Une femme en fureur
Sans doute a contre nous trouvé plus d'un vengeur;
Elle a pu le choisir dans une foule obscure.
Casca fit à César la première blessure.
Les plus vils des humains, ainsi que les plus grands,
S'armeront contre nous, puisqu'on nous croit tyrans.
Ne nous attendons point à des destins tranquilles,
Mais aux meurtres secrets, mais aux guerres civiles,
Aux complots renaissants, aux conspirations;
C'est le fruit éternel de nos proscriptions;

Il est semé par nous ; en voilà les prémices.
Les dieux à nos desseins ne sont pas moins propices ;
Notre empire absolu n'est pas moins cimenté :
On ne peut le chérir, mais il est redouté :
La terreur est la base où le pouvoir se fonde ;
Et ce n'est qu'à ce prix qu'on gouverne le monde.

OCTAVE.

Que n'ai-je pu régner par des moyens plus doux !
Mais ce meurtre hardi rallume mon courroux.
Quoi ! dans le même jour où Julie expirante
Par le sort est jetée en cette île sanglante,
Un meurtrier pénètre au milieu de la nuit,
A travers de ma garde, en ma tente, à mon lit !
Deux femmes, contre nous par la fureur unies,
A cet étrange excès se seront enhardies !
Julie aime Pompée, et par ce coup sanglant
Elle a voulu venger le sang de son amant.
Dans l'école du meurtre elle s'est introduite ;
Elle en a profité ; je vois qu'elle m'imite.

ANTOINE.

Nous allons démêler le fil de ces complots.

OCTAVE.

Je suis assez instruit, et trop pour mon repos !
Je me vois détesté : que savoir davantage ?
On ne m'apprendra point un plus sensible outrage.

JULIE.

Je ne m'en défends plus : oui, je suivais sa trace ;
Oui, j'attachais mon sort à sa noble disgrâce.
J'ai préféré Pompée abandonné des dieux
A César fortuné, puissant, victorieux.
Que me reprochez-vous ? cent peuples en alarmes
Ou rampent sous vos fers, ou tombent sous vos armes ;
Le monde épouvanté reconnaît votre loi :
Au fils du grand Pompée il ne reste que moi.
Oui, mon cœur est à lui ; laissez-lui son partage ;
Respectez ses malheurs, respectez son courage.

J'ai voulu rapprocher, après tant de revers,
Deux noms aimés du ciel et chers à l'univers.
Dignes de notre race en héros si féconde,
Nous nous aimions tous deux pour le bonheur du monde.
Voilà mon crime, Octave; osez-vous m'en punir?
Dans vos indignes fers m'osez-vous retenir?
Quand César a pleuré sur la cendre du père,
Portez-vous sur le fils une main sanguinaire?
Il l'honora dans Rome, et surtout aux combats.
. . . . . .
. . . . . .

NOTES

SUR LE TRIUMVIRAT. (1766.)

(1) *En cette île funeste.*

Cette île, où les Triumvirs commencèrent les proscriptions, est dans la rivière Réno, auprès de Bononia, que nous nommons Bologne. Elle n'est pas si grande qu'elle semble l'être dans cette tragédie; mais je crois qu'on peut très bien supposer, surtout en poésie, que l'île et la rivière étaient plus considérables autrefois qu'aujourd'hui; et surtout ce tremblement de terre dont il est parlé dans Pline peut avoir diminué l'un et l'autre. Il y a dans l'histoire plusieurs exemples de pareils changements produits par des volcans et par des tremblements de terre. Ce fut dans ce temps-là même que la nouvelle ville d'Épidaure, sur le golfe Adriatique, fut renversée de fond en comble, et le cours de la rivière sur laquelle elle était située fut changé et très diminué.

(2) *Il épouse Octavie.*

Il est bon d'observer qu'Antoine n'épousa Octavie que longtemps après; mais c'est assez qu'il ait été beau-frère d'Octave. Il ne répudia point Octavie, mais il fut sur le point de la répudier quand il fut amoureux de Cléopâtre, et elle mourut de chagrin et de colère.

(3) *Octave vous aima.*

Les historiens disent que Fulvie fit les avances à Octave, et qu'il ne la trouva pas assez belle; ce qui paraît en effet par les vers licencieux qu'il fit contre Fulvie.

Quòd f.... Glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti f.....
Aut f.... aut pugnemus, ait! quid quod mihi vitâ
Carior est ipsâ mentula, signa canant.

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'Auguste. Peut-être l'auteur de la pièce en a-t-il inféré qu'Octave s'était dégoûté de Fulvie ; ce qui arrive toujours dans ces commerces scandaleux. Octave et Fulvie étaient également ennemis des mœurs, et prouvent l'un et l'autre la dépravation de ces temps exécrables ; et cependant Auguste affecta depuis des mœurs sévères.

(4) *Passer Antoine même en ses emportements.*

Il est très vrai qu'Auguste fut long-temps livré à des débauches de toute espèce. Suétone nous en apprend quelques-unes. Ce même Sextus Pompée dont nous parlons lui reprocha des faiblesses infâmes, *effeminatum insectatus est.* Antoine, avant le Triumvirat, déclara que César, grand-oncle d'Auguste, ne l'avait adopté pour son fils que parce qu'il avait servi à ses plaisirs; *adoptionem avunculi stupro meritum.* Lucius lui fit le même reproche, et prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à Hirtius pour une somme très considérable. Son impudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari, au milieu d'un souper; il passa quelque temps avec elle dans un cabinet voisin, et la ramena ensuite à la table, sans que lui, ni elle, ni son mari, en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'Antoine à Auguste conçue en ces mots : *Ita valeas ut, hanc epistolam cùm leges, non inieris Testulam, aut Terentillam, aut Russilam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi et in quam arrigas ?* On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs avec six principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux et en déesses, et ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables :

Dùm nova divorum cœnat adulteria.

Enfin on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers :

Videsne ut cinœdus orbem digito temperet?

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'Ovide préten-

dent qu'Auguste n'eut l'insolence d'exiler ce chevalier romain, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille Julia, et qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable, que Caligula publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'Auguste et de Julie : c'est ce que dit Suétone dans la vie de Caligula. On sait qu'Auguste avait répudié la mère de Julie le jour même qu'elle accoucha d'elle, et il enleva le même jour Livie à son mari, grosse de Tibère ; autre monstre qui lui succéda. Voilà l'homme à qui Horace disait :

Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, etc.

Antoine n'était pas moins connu par ses débordements effrénés. On le vit parcourir toute l'Apulie dans un char superbe traîné par des lions, avec la courtisane Cithéris, qu'il caressait publiquement en insultant au peuple romain. Cicéron lui reproche encore un pareil voyage fait aux dépens des peuples avec une baladine nommée Hyppias et des farceurs. C'était un soldat grossier qui jamais dans ses débauches n'avait eu de respect pour la bienséance ; il s'abandonnait à la plus honteuse ivrognerie et aux plus infâmes excès. Le détail de toutes ces horreurs passera à la dernière postérité, dans les *Philippiques* de Cicéron. *Sed jam supra et flagitia omittam ; sunt quædam quæ honestè non possum dicere*, etc. Phil. 2. Voilà Cicéron qui n'ose dire devant le sénat ce qu'Antoine a osé faire ; preuve bien évidente que la dépravation des mœurs n'était point autorisée à Rome, comme on l'a prétendu. Il y avait même des lois contre les gitons, qui ne furent jamais abrogées. Il est vrai que ces lois ne punissaient point par le feu un vice qu'il faut tâcher de prévenir, et qu'il faut souvent ignorer. Antoine et Octave, le grand César et Sylla, furent atteints de ce vice ; mais on ne le reprocha jamais aux Scipion, aux Métellus, aux Caton, aux Brutus, aux Cicéron ; tous étaient des gens de bien ; tous périrent cruellement.

Leurs vainqueurs furent des brigands plongés dans la débauche. On ne peut pardonner aux historiens flatteurs ou séduits qui ont mis de pareils monstres au rang des grands hom-

mes; et il faut avouer que Virgile et Horace ont montré plus de bassesse dans les éloges prodigués à Auguste qu'ils n'ont déployé de goût et de génie dans ces tristes monuments de la plus lâche servitude.

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant, à la tête des *Géorgiques*, qu'Auguste est un des plus grands dieux, et qu'on ne sait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel; s'il régnera dans les airs, ou s'il sera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers:

An deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant: tibi serviat ultima Thule.

L'Arioste parle bien plus sensément, comme aussi avec plus de grâce, quand il dit dans son admirable trente-cinquième chant:

Non fu si santo ne benigno Augusto,
Come la tromba di Virgilio suona;
L'aver avuto in poesia buon gusto,
La proscriptione iniqua gli perdona, etc.

Tacite fait aisément comprendre comment le peuple romain s'accoutuma enfin au joug de ce tyran habile et heureux, et comme les lâches fils des plus dignes républicains crurent être nés pour l'esclavage. Nul d'eux, dit-il, n'avait vu la république.

(5)..... *Mes deux tyrans en secret se détestent.*

Non-seulement Octave et Antoine se haïssaient et se craignaient l'un et l'autre; non-seulement ils s'étaient déjà fait la guerre auprès de Modène, mais Octave avait voulu assassiner Antoine; et quand ils conférèrent ensemble dans l'île de Réno, ils commencèrent par se fouiller réciproquement, se soupçonnant également l'un et l'autre d'être des assassins. Il est bien évident que la vengeance du meurtre de César ne fut jamais que le prétexte de leur ambition. Ils n'agirent que pour eux-mêmes, soit quand ils furent ennemis, soit quand ils furent alliés. Il me semble que l'auteur de la tragédie a bien raison de dire:

A quels mortels, grands dieux, livrez-vous l'univers!

Le monde fut ravagé, depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne, par deux scélérats sans pudeur, sans loi, sans honneur, sans probité, fourbes, ingrats, sanguinaires, qui, dans une république bien policée, auraient péri par le dernier supplice. Nous sommes encore éblouis de leur splendeur, et nous ne devrions être étonnés que de l'atrocité de leur conduite. Si on nous racontait de pareilles actions de deux citoyens d'une petite ville, elles nous dégoûteraient; mais l'éclat de la grandeur de Rome se répand sur eux; elle nous en impose, et nous fait presque respecter ce que nous haïssons dans le fond du cœur.

Les derniers temps de l'empire d'Auguste sont encore cités avec admiration, parce que Rome goûta sous lui l'abondance, les plaisirs et la paix. Il régna avec gloire; mais enfin il ne fut jamais cité comme un bon prince. Quand le sénat complimentait les empereurs à leur avènement, que leur souhaitait-il? d'être plus heureux qu'Auguste, meilleurs que Trajan, *felicior Augusto, melior Trajano*. L'opinion de l'empire romain fut donc qu'Auguste n'avait été qu'heureux, mais que Trajan avait été bon. En effet, comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi d'avoir joui en paix du fruit de ses rapines et de ses cruautés? *Clementiam non voco*, dit Sénèque, *lassam crudelitatem*.

(6).... *Lucius César a des amis secrets.*

Ce Lucius César avait épousé une tante d'Antoine, et Antoine le proscrivit. Il fut sauvé par les soins de sa femme, qui s'appelait Julie. Je n'ai trouvé dans aucun historien qu'il ait eu une fille du même nom; je laisse à ceux qui connaissent mieux que moi les règles du théâtre et les privilèges de la poésie à décider s'il est permis d'introduire sur la scène un personnage important qui n'a pas réellement existé. Je crois que si cette Julie était aussi connue qu'Antoine et Octave, elle ferait un plus grand effet. Je propose cette idée moins comme une critique que comme un doute.

(7).... *L'infâme avarice*, etc.

Le prix de chaque tête était de cent mille sesterces, qui font aujourd'hui environ vingt-deux mille livres de notre monnaie.

Mais il est probable que le sang de Sextus Pompée, de Cicéron et des principaux proscrits, fut mis à un prix plus haut, puisque Popilius Lænas, assassin de Cicéron, reçut la valeur de deux cents mille francs pour sa récompense.

Au reste, le prix ordinaire de cent mille sesterces, pour les hommes libres qui assassineraient des citoyens, fut réduit à quarante mille pour les esclaves. L'ordonnance en fut affichée dans toutes les places publiques de Rome. Il y eut trois cents sénateurs de proscrits, deux mille chevaliers, plus de cent négociants, tous pères de famille. Mais les vengeances particulières, et la fureur de la déprédation, firent périr beaucoup plus de citoyens que les Triumvirs n'en avaient condamné. Tous ces meurtres horribles furent colorés des apparences de la justice. On assassina en vertu d'un édit : et qui osait donner cet édit? trois citoyens qui alors n'avaient aucune prérogative que celle de la force.

L'avarice eut tant de part dans ces proscriptions, de la part même des Triumvirs, qu'ils imposèrent une taxe exorbitante sur les femmes et sur les filles des proscrits, afin qu'il n'y eût aucun genre d'atrocité dont ces prétendus vengeurs de la mort de César ne souillassent leur usurpation.

Il y eut encore une autre espèce d'avarice dans Antoine et dans Octave, ce fut la rapine et la déprédation qu'ils exercèrent l'un et l'autre dans la guerre civile qui survint bientôt après entre eux.

Antoine dépouilla l'Orient, et Auguste força les Romains et tous les peuples d'Occident, soumis à Rome, de donner le quart de leurs revenus, indépendamment des impôts sur le commerce. Les affranchis payèrent le huitième de leurs fonds. Les citoyens romains, depuis le triomphe de Paul Émile jusqu'à la mort de César, n'avaient été soumis à aucun tribut. Ils furent vexés et pillés lorsqu'ils combattirent pour savoir de qui ils seraient esclaves, ou d'Octave ou d'Antoine.

Ces déprédateurs ne s'en tinrent pas là. Octave, immédiatement avant la guerre de Pérouse, donna à ses vétérans toutes les terres du territoire de Mantoue et de Crémone. Il chassa de leurs foyers un nombre prodigieux de familles innocentes, pour enrichir les meurtriers qui étaient à ses gages. César son père n'en avait point usé ainsi; et même, quoique dans les Gaules il eût

exercé tous les brigandages qui sont les suites de la guerre, on ne voit pas qu'il ait dépouillé une seule famille gauloise de son héritage. Nous ne savons pas si, lorsque les Bourguignons, et après eux les Francs, vinrent dans la Gaule, ils s'approprièrent les terres des vaincus. Il est bien prouvé que Clovis et les siens pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent de précieux, et qu'ils mirent les anciens colons dans une dépendance qui approchait de la servitude; mais enfin ils ne les chassèrent pas des terres que leurs pères avaient cultivées. Ils le pouvaient, en qualité d'étrangers, de barbares et de vainqueurs; mais Octave dépouillait ses compatriotes.

Remarquons encore que toutes ces abominations romaines sont du temps où les arts étaient perfectionnés en Italie, et que les brigandages des Francs et des Bourguignons sont d'un temps où les arts étaient absolument ignorés dans cette partie du monde, alors presque sauvage.

La philosophie morale, qui avait fait tant de progrès dans Cicéron, dans Atticus, dans Lucrèce, dans Memmius, et dans les esprits de tant d'autres dignes Romains, ne put rien contre les fureurs des guerres civiles. Il est absurde et abominable de dire que les belles-lettres avaient corrompu les mœurs. Antoine, Octave et leurs suivants ne furent pas méchants à cause de l'étude des lettres, mais malgré cette étude. C'est ainsi que du temps de la ligue, les Montaigne, les Charron, les de Thou, les L'Hospital, ne purent s'opposer au torrent de crimes dont la France fut inondée.

(8) *Mon génie était né pour les guerres civiles.*

Fulvie se rend ici une exacte justice. Elle précipita le frère d'Antoine dans sa ruine; elle cabala avec Auguste et contre Auguste, elle fut l'ennemie mortelle de Cicéron; elle était digne de ces temps funestes. Je ne connais aucune guerre civile où quelque femme n'ait joué un rôle.

(9) *Lépide est un fantôme....*

Il était en effet tel que l'auteur le dépeint ici. Le lâche proscrivit jusqu'à son propre frère, pour s'attirer l'affection de ses deux collègues, qu'il ne put jamais obtenir. Il fut obligé de se démettre de sa place de triumvir après la bataille de Philippes:

il demeura pontife, comme l'auteur le dit, mais sans crédit et sans honneurs. Octave et lui moururent paisibles, l'un tout-puissant, l'autre oublié.

(10) *L'Orient est à vous.....*

Ce ne fut point ainsi que fut fait le partage dans l'île de Réno. Ce ne fut qu'après la bataille de Philippes qu'Octave se réserva l'Italie; et ce nouveau partage même fut la source de tous les malheurs d'Antoine, et de la prospérité d'Auguste. Mais n'est-on pas étonné de voir deux citoyens débauchés, dont l'un même n'était pas guerrier, partager tranquillement tout ce que possèdent aujourd'hui le sultan des Turcs, l'empereur de Maroc, la maison d'Autriche, les rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Naples, de Sardaigne, les républiques de Venise, de Suisse et de Hollande? et ce qui est encore plus singulier, c'est que cette vaste domination fut le fruit de sept cents ans de victoires consécutives, depuis Romulus jusqu'à César.

(11)..... *Et je n'ai que des rois.*

On remarque, en effet, qu'avant la bataille d'Actium il y eut un jour quatorze rois dans l'antichambre d'Antoine; mais ces rois ne valaient ni les légions romaines, ni même le seul Agrippa, qui gagna la bataille, et qui fit triompher le peu courageux Auguste de la valeur d'Antoine. Ce maître de l'Asie fesait peu de cas des rois qui le servaient; il fit fouetter le roi de Judée, Antigone, après quoi ce petit monarque fut mis en croix. Le prétendu royaume d'Antigone se bornait au territoire pierreux de Jérusalem et à la Galilée. Antoine avait donné le pays de Jéricho à Cléopâtre, qui jouissait de la terre promise. Il dépouillait souvent un roi d'une province pour en gratifier un favori. Il est bon de faire attention à tant d'insolence d'un côté, et à tant d'abrutissement de l'autre.

(12) *Craignez-vous un augure ?.....*

Auguste feignit toujours d'être superstitieux; et peut-être le fut-il quelquefois. Il eut, au rapport de Suétone, la faiblesse de croire qu'un poisson qui sautait hors de la mer sur le rivage

d'Actium lui présageait le gain de la bataille. Ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne; l'ânier lui répondit qu'il s'appelait *Vainqueur*. Octave ne douta plus qu'il ne dût remporter la victoire. Il fit faire des statues d'airain de l'ânier, de l'âne et du poisson : il les plaça dans le Capitole. On rapporte de lui beaucoup d'autres petitesses qui, en contrastant avec tant de cruautés, forment le portrait d'un méchant méprisable, mais qui devint habile : et c'est à lui qu'on a dressé des autels de son vivant!

A quels mortels, grands dieux, livrez-vous l'univers !

(13) *Sacrifier Pompée*.....

Ce Sextus Pompéius, dont nous avons déja parlé, était fils du grand Pompée. Son caractère était noble, violent et téméraire. Il se fit une réputation immortelle dans le temps des proscriptions; il eut le courage de faire afficher dans Rome qu'il donnerait à ceux qui sauveraient les proscrits le double de ce que les Triumvirs promettaient aux assassins. Il finit par être tué en Phrygie par ordre d'Antoine. Son frère Cnéius avait été tué en Espagne, à la bataille de Munda. Ainsi toute cette famille si chère aux Romains, et qui combattait pour les lois, périt malheureusement; et Auguste, si long-temps l'ennemi de toutes les lois, mourut dans la vieillesse la plus honorée.

(14) *César en fit autant*.....

Cela est incontestable; et je crois qu'on peut remarquer que presque tous les chefs de parti dans les guerres civiles ont été des voluptueux, si l'on en excepte peut-être quelques guerres fanatiques, comme celle dans laquelle Cromwell se signala. Les chefs de la Fronde, ceux de la Ligue, ceux des maisons de Bourgogne et d'Orléans, ceux de la rose blanche, et ceux de la rose rouge, s'abandonnèrent aux plaisirs au milieu des horreurs de la guerre. Ils insultèrent toujours aux misères publiques, en se livrant à la plus énorme licence; et les rapines les plus odieuses servirent toujours à payer leurs plaisirs. On en voit de grands exemples dans les mémoires du cardinal de Retz. Lui-même s'abandonnait quelquefois à la plus basse débauche, et bravait les mœurs

en donnant des bénédictions. Le duc de Borgia, fils du pape Alexandre VI, en usait ainsi dans le temps qu'il assassinait tous les seigneurs de la Romagne; et le peuple stupide osait à peine murmurer. Tout cela est étonnant. La guerre civile est le théâtre de la licence, et les mœurs y sont immolées avec les citoyens.

(15) *Vers l'humaine équité quelque faible retour.*

Il faut avouer qu'Auguste eut de ces retours heureux, quand le crime ne lui fut plus nécessaire, et qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste; mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément; car, après la bataille d'Actium, il fit égorger le fils d'Antoine au pied de la statue de César, et il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune Césarion, fils de César et de Cléopâtre, que lui-même avait reconnu pour roi d'Egypte.

Ayant un jour soupçonné le préteur Gallius Quintus d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit appliquer en sa présence à la torture; et dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler tyran par ce sénateur, il lui arracha lui-même les yeux, si on en croit Suétone.

On sait que César, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis; mais je ne vois pas qu'Auguste ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers Cinna. Tacite ni Suétone ne disent rien de cette aventure. Suétone, qui parle de toutes les conspirations faites contre Auguste, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un consulat donné à Cinna pour prix de la plus noire perfidie n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. Dion Cassius n'en parle qu'après Sénèque, et ce morceau de Sénèque ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, Sénèque met la scène en Gaule, et Dion à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraisemblance à cette aventure. Aucune de nos histoires romaines, compilées à la hâte et sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de Laurent Echard est aussi fautive que tronquée. L'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que Cinna ait été soupçonné ou convaincu par

Auguste de quelque infidélité, et qu'après l'éclaircissement Auguste lui eût accordé le vain honneur du consulat; mais il n'est nullement probable que Cinna eût voulu par une conspiration s'emparer de la puissance suprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme considérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un simple courtisan ait eu la folie de vouloir succéder à un souverain affermi par un règne de vingt années, qui avait des héritiers; et il n'est nullement probable qu'Auguste l'eût fait consul immédiatement après la conspiration.

Si l'aventure de Cinna est vraie, Auguste ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raisons ou par les importunités de Livie, qui avait pris sur lui un grand ascendant, et qui lui persuada que le pardon lui serait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence: ce ne fut certainement point par générosité.

Je sais que le public n'a pu souffrir dans le *Cinna* de Corneille que Livie lui inspirât la clémence qu'on a vantée. Je n'examine ici que la vérité des faits; *une tragédie n'est pas une histoire.* On reprochait à Corneille d'avoir avili son héros, en donnant à Livie tout l'honneur du pardon. Je ne déciderai point si on a eu raison ou tort de supprimer cette partie de la pièce, qui est aujourd'hui regardée comme une vérité, sur la foi de la déclamation de Sénèque.

Je crois bien qu'Auguste a pu pardonner quelquefois par politique, et affecter de la grandeur d'âme; mais je suis persuadé qu'il n'en avait pas; et sous quelques traits héroïques qu'on puisse le représenter sur le théâtre, je ne puis avoir d'autre idée de lui que celle d'un homme uniquement occupé de son intérêt pendant toute sa vie: heureux quand cet intérêt s'accordait avec la gloire! Après tout, un trait de clémence est toujours grand au théâtre, et surtout quand cette clémence expose à quelque danger. Il faut, dit-on, sur la scène être plus grand que nature.

(16) *Le sphynx est son emblème*, etc.

Il est vrai qu'Auguste porta long-temps au doigt un anneau sur lequel un sphynx était gravé. On dit qu'il voulait marquer

par-là qu'il était impénétrable. Pline le naturaliste rapporte que, lorsqu'il fut seul maître de la république, les applications odieuses, trop souvent faites par les Romains à l'occasion du sphynx, le déterminèrent à ne plus se servir de ce cachet ; et il y substitua la tête d'Alexandre : mais il me semble que cette tête d'Alexandre devait lui attirer des railleries encore plus fortes, et que la comparaison qu'on devait faire continuellement d'Alexandre et de lui n'était pas à son avantage. Celui qui, par son courage héroïque vengea la Grèce de la tyrannie du plus puissant roi de la terre, n'avait rien de commun avec le petit-fils d'un simple chevalier romain, qui se servit de ses concitoyens pour asservir sa patrie. *Voyez* les remarques suivantes.

(17) *J'ai vu périr Caton*, etc.

Je propose quelques réflexions sur la vie et sur la mort de Caton. Il ne commanda jamais d'armée ; il ne fut que simple préteur ; et cependant nous prononçons son nom avec plus de vénération que celui des Césars, des Pompée, des Brutus, des Cicéron et des Scipions même ; c'est que tous ont eu beaucoup d'ambition ou de grandes faiblesses. C'est comme citoyen vertueux, c'est comme stoïcien rigide qu'on révère Caton malgré soi ; tant l'amour de la patrie est respecté par ceux même à qui les vertus patriotiques sont inconnues ! tant la philosophie stoïcienne force à l'admiration ceux même qui en sont le plus éloignés. Il est certain que Caton fit tout pour le devoir, tout pour la patrie, et jamais rien pour lui. Il est presque le seul Romain de son temps qui mérite cet éloge. Lui seul, quand il fut questeur, eut le courage, non-seulement de refuser aux exécuteurs des proscriptions de Sylla l'argent qu'ils redemandaient encore en vertu des rescriptions que Sylla leur avait laissées sur le trésor public ; mais il les accusa de concussion et d'homicide, et les fit condamner à mort ; donnant ainsi un terrible exemple aux Triumvirs, qui dédaignèrent d'en profiter. Il fut ennemi de quiconque aspirait à la tyrannie. Retiré dans Utique après la bataille de Tapsa, que César avait gagnée, il exhorte les sénateurs d'Utique à imiter son courage, à se défendre contre l'usurpateur ; il les trouve intimidés ; il a l'humanité de pourvoir à leur sûreté dans leur fuite. Quand il voit qu'il ne lui reste plus aucune espérance

de sauver sa patrie, et que sa vie est inutile, il sort de la vie, sans écouter un moment l'instinct qui nous attache à elle ; il se rejoint à l'Être des êtres, loin de la tyrannie.

On trouve dans les odes de La Mothe un couplet contre Caton:

Caton, d'une âme plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale,
Eût souffert que l'homme pliât;
Mais, incapable de se rendre,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

On voit dans ces vers quelle est l'énorme différence d'un bourgeois de nos jours et d'un héros de Rome. Caton n'aurait pas eu une âme égale, mais très inégale, si, ayant toute sa vie soutenu la cause divine de la liberté, il l'eût enfin abandonnée. On lui reproche ici d'être incapable de se rendre, c'est-à-dire d'être incapable de lâcheté. On prétend qu'il devait attendre son pardon; on le traite comme s'il eût été un rebelle révolté contre son souverain légitime et absolu, auquel il aurait fait volontairement serment de fidélité.

Les vers de La Mothe sont d'un cœur esclave qui cherche de l'esprit. Je rougis quand je vois quels grands hommes de l'antiquité nous nous efforçons tous les jours de dégrader, et quels hommes communs nous célébrons dans notre petite sphère.

D'autres, plus méprisables, ont jugé Caton par les principes d'une religion qui ne pouvait être la sienne, puisqu'elle n'existait pas encore ; rien n'est plus injuste ni plus extravagant. Il faut le juger par les principes de Rome, de l'héroïsme et du stoïcisme, puisqu'il était Romain, héros, et stoïcien.

(18) *Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage.*

Je ne sais pas ce que l'auteur entend par ce vers. Je ne connais que Métellus Scipion qui fit la guerre contre César en Afrique, conjointement avec le roi Juba. Il perdit la grande bataille de Tapsa ; et voulant ensuite traverser la mer d'Afrique, la flotte de César coula son vaisseau à fond. Scipion périt dans les flots, et non dans les déserts. J'aimerais mieux que l'auteur eût mis : *Les*

Scipions sont morts aux syrtes de Carthage. Il faut de la vérité autant qu'on le peut.

(19) *Cicéron, tu n'es plus*, etc.

Je remarquerai, sur le meurtre de Cicéron, qu'il fut assassiné par un tribun militaire nommé Popilius Lænas, pour lequel il avait daigné plaider, et auquel il avait sauvé la vie. Ce meurtrier reçut d'Antoine deux cents mille livres de notre monnaie pour la tête et les deux mains de Cicéron, qu'il lui apporta dans le forum. Antoine les fit clouer à la tribune aux harangues. Les siècles suivants ont vu des assassinats, mais aucun qui fût marqué par une si horrible ingratitude, ni qui ait été payé si chèrement. Les assassins de Valstein, du maréchal d'Ancre, du duc de Guise le balafré, du duc de Parme Farnèse, bâtard du pape Paul III, et de tant d'autres, étaient à la vérité des gentilshommes, ce qui rend leur attentat encore plus infâme; mais du moins ils n'avaient pas reçu de bienfaits des princes qu'ils massacrèrent : ils furent les indignes instruments de leurs maîtres; et cela ne prouve que trop que quiconque est armé du pouvoir, et peut donner de l'argent, trouve toujours des bourreaux mercenaires quand il le veut : mais des bourreaux gentilshommes, c'est là ce qui est le comble de l'infamie.

Remarquons que cette horreur et cette bassesse ne furent jamais connues dans le temps de la chevalerie; je ne vois aucun chevalier assassin pour de l'argent.

Si l'auteur de l'*Esprit des Lois* avait dit que l'honneur était autrefois le ressort et le mobile de la chevalerie, il aurait eu raison; mais prétendre que l'honneur est le mobile de la monarchie, et après les assassinats à prix fait du maréchal d'Ancre et du duc de Guise, et après que tant de gentilshommes se sont faits bourreaux et archers, après tant d'autres infamies de tous les genres, cela est aussi peu convenable que de dire que la vertu est le mobile des républiques. Rome était encore république du temps des proscriptions de Sylla, de Marius et des Triumvirs. Les massacres d'Irlande, la Saint-Barthélemi, les Vêpres siciliennes, les assassinats des ducs d'Orléans et de Bourgogne, le faux monnoyage, tout cela fut commis dans des monarchies.

Revenons à Cicéron. Quoique nous ayons ses ouvrages, Saint-

Évremont est le premier qui nous ait avertis qu'il fallait considérer en lui l'homme d'État et le bon citoyen. Il n'est bien connu que par l'histoire excellente que Midleton nous a donnée de ce grand homme. Il était le meilleur orateur de son temps, et le meilleur philosophe. Ses *Tusculanes* et son *Traité de la nature des Dieux*, si bien traduits par l'abbé d'Olivet, et enrichis de notes savantes, sont si supérieurs dans leur genre, que rien ne les a égalés depuis, soit que nos bons auteurs n'aient pas osé prendre un tel essor, soit qu'ils n'aient pas eu les ailes assez fortes. Cicéron disait tout ce qu'il voulait; il n'en est pas ainsi parmi nous. Ajoutons encore que nous n'avons aucun traité de morale qui approche de ses *Offices;* et ce n'est pas faute de liberté que nos auteurs modernes ont été si au-dessous de lui en ce genre, car de Rome à Madrid on est sûr d'obtenir la permission d'ennuyer en moralités.

Je doute que Cicéron ait été un aussi grand homme en politique. Il se laissa tromper à l'âge de soixante et trois ans par le jeune Octave, qui le sacrifia bientôt au ressentiment de Marc-Antoine. On ne vit en lui ni la fermeté de Brutus, ni la circonspection d'Atticus; il n'eut d'autre fonction dans l'armée du grand Pompée que celle de dire des bons mots. Il courtisa ensuite César; il devait, après avoir prononcé les Philippiques, les soutenir les armes à la main. Mais je m'arrête, je ne veux pas faire la satire de Cicéron.

(20) *Ont fait couler le sang du plus grand des mortels.*

Je propose ici une conjecture. Il me semble que l'intérêt des ministres du jeune Ptolomée, âgé de treize ans, n'était point du tout d'assassiner Pompée: mais de le garder en otage, comme un gage des faveurs qu'ils pouvaient obtenir du vainqueur, et comme un homme qu'ils pouvaient lui opposer s'il voulait les opprimer.

Après la victoire de Pharsale, César dépêcha des émissaires secrets à Rhodes, pour empêcher qu'on ne reçût Pompée. Il dut, ce me semble, prendre les mêmes précautions avec l'Egypte; il n'y a personne qui en pareil cas négligeât un intérêt si important. On peut croire que César prit cette précaution nécessaire, et que les Egyptiens allèrent plus loin qu'il ne voulait; ils cru-

rent s'assurer de sa bienveillance en lui présentant la tête de Pompée. On a dit qu'il versa des larmes en la voyant ; mais ce qui est bien plus sûr, c'est qu'il ne vengea point sa mort ; il ne punit point Septime, tribun romain, qui était le plus coupable de cet assassinat ; et lorsque ensuite il fit tuer Achillas, ce fut dans la guerre d'Alexandrie, et pour un sujet tout différent. Il est donc très vraisemblable que, si César n'ordonna pas la mort de Pompée, il fut au moins la cause très prochaine de cette mort. L'impunité accordée à Septime est une preuve bien forte contre César. Il aurait pardonné à Pompée, je le crois, s'il l'avait eu entre ses mains ; mais je crois aussi qu'il ne le regretta pas ; et une preuve indubitable, c'est que la première chose qu'il fit, ce fut de confisquer tous ses biens à Rome. On vendit à l'encan la belle maison de Pompée ; Antoine l'acheta, et les enfants de Pompée n'eurent aucun héritage.

(21) . . . . . *Un fils de Cépias.*

Dion Cassius nous apprend que le surnom du père d'Auguste était Cépias. Cet Octavius Cépias fut le premier sénateur de sa branche. Le grand-père d'Auguste n'était qu'un riche chevalier qui négociait dans la petite ville de Veletri, et qui épousa la sœur aînée de César, soit qu'alors la famille des Césars fût pauvre, soit qu'elle voulût plaire au peuple par cette alliance disproportionnée. J'ai déja dit qu'on reprochait à Auguste que son bisaïeul avait été un petit marchand, un changeur à Veletri. Ce changeur passait même pour le fils d'un affranchi. Antoine osa appeler Octave du nom de Spartacus dans un de ses édits, en fesant allusion à sa famille, qu'on prétendait descendre d'un esclave. Vous trouverez cette anecdote dans la huitième Philippique de Cicéron ; *quem Spartacum in edictis appellat*, etc.

Il y a mille exemples de grandes fortunes qui ont eu une basse origine, ou que l'orgueil appelle basse : il n'y a rien de bas aux yeux du philosophe ; et quiconque s'est élevé doit avoir eu cette espèce de mérite qui contribue à l'élévation. Mais on est toujours surpris de voir Auguste, né d'une famille si mince, un provincial sans nom, devenir le maître absolu de l'empire romain, et se placer au rang des dieux.

On lui donne des remords dans cette pièce, on lui attribue

*

des sentiments magnanimes ; je suis persuadé qu'il n'en eut point; mais je suis persuadé qu'il en faut au théâtre.

(22) . . . . . *Par ma main.*

Ce trait n'est pas historique, mais il ne m'étonne point dans Fulvie ; c'était une femme extrême en ses fureurs, et digne, comme elle le dit, du temps funeste où elle était née. Elle fut presque aussi sanguinaire qu'Antoine. Cicéron rapporte, dans sa troisième Philippique, que, Fulvie étant à Brindes avec son mari, quelques centurions mêlés à des citoyens voulurent faire passer trois légions dans le parti opposé ; qu'il les fit venir chez lui l'un après l'autre sous divers prétextes, et les fit tous égorger. Fulvie y était présente ; son visage était tout couvert de leur sang : *os uxoris sanguinis respersum constabat.* Elle fut accusée d'avoir arraché la langue à Cicéron après sa mort, et de l'avoir percée de son aiguille de tête.

(23) *Ils ont trahi Lépide*, etc.

Cette réflexion de Fulvie est très convenable, puisqu'elle est fondée sur la vérité : car, après la bataille de Modène, qu'Antoine avait perdue, il eut la confiance de se présenter presque seul devant le camp de Lépide ; plus de la moitié des légions passa de son côté. Lépide fut obligé de s'unir avec lui ; et cette aventure même fut l'origine du Triumvirat.

(24) *On a vu Marius entraîner sur ses pas*
Les mêmes assassins payés pour son trépas.

Non-seulement ceux de Minturne, qui avaient ordre de tuer Marius, se déclarèrent en sa faveur ; mais étant encore proscrit en Afrique, il alla droit à Rome avec quelques Africains, et leva des troupes dès qu'il y fut arrivé.

(25) . . . . . *Brutus et Cassius*
N'avaient pas, après tout, des projets mieux conçus.

Il est constant que Brutus et Cassius n'avaient pris aucune mesure pour se maintenir contre la faction de César. Ils ne s'étaient pas assurés d'une seule cohorte ; et même, après avoir commis le meurtre, ils furent obligés de se réfugier au Capitole.

Brutus harangua le peuple du haut de cette forteresse, et on ne lui répondit que par des injures et des outrages; on fut prêt de l'assiéger. Les conjurés eurent beaucoup de peine à ramener les esprits; et lorsque Antoine eut montré aux Romains le corps de César sanglant, le peuple, animé par ce spectacle, et furieux de douleur et de colère, courut le fer et la flamme à la main vers les maisons de Brutus et de Cassius. Ils furent obligés de sortir de Rome. Le peuple déchira un citoyen nommé Cinna, qu'il crut être un des meurtriers. Ainsi il est clair que l'entreprise de Brutus, de Cassius et de leurs associés, fut soudaine et téméraire. Ils résolurent de tuer le tyran à quelque prix que ce fut, quoi qu'il en pût arriver.

Il y a vingt exemples d'assassinats, produits par la vengeance ou par l'enthousiasme de la liberté, qui furent l'effet d'un mouvement violent plutôt que d'une conspiration bien réfléchie et prudemment méditée. Tel fut l'assassinat du duc de Parme Farnèse, bâtard du pape Paul III; telle fut la même conspiration des Pazzi, qui n'étaient point sûrs des Florentins en assassinant les Médicis, et qui se confièrent à la fortune.

(26) *Pompée, en s'approchant de ce perfide Octave,*
En croyant le punir, n'a frappé qu'un esclave.

Il y eut quelques exemples de pareille méprise dans les guerres civiles de Rome. L'esprit de vertige qui animait alors les Romains est presque inconcevable. Lucius Terentius, voulant tuer le père du grand Pompée, pénétra seul jusque dans sa tente, et crut long-temps l'avoir percé de coups; il ne reconnut son erreur que lorsqu'il voulut faire soulever les troupes, et qu'il vit paraître à leur tête celui qu'il croyait avoir égorgé. On dit que la même chose arriva depuis à Maximien Hercule, quand il voulut se venger de Constantin son gendre. Vous voyez aussi, dans la tragédie de *Vinceslas*, que Ladislas assassine son propre frère, quand il croit assassiner le duc son rival.

(27) *Casca fit à César la première blessure.*

L'auteur se trompe ici. Casca n'était point un homme du peuple. Il est vrai qu'il n'y eut en lui rien de recommandable; mais

enfin c'était un sénateur, et on ne devait pas le traiter d'homme obscur, à moins qu'on n'entende par ce mot un homme sans gloire, ce qui me semble un peu forcé.

(28) . . . . . *Et qu'on chérisse Auguste.*

C'est de bonne heure qu'Octave prend ici le nom d'Auguste. Suétone nous dit qu'Octave ne fut surnommé Auguste, par un décret du sénat, qu'après la bataille d'Actium. On balança si on lui donnerait le titre d'*Augustus* ou de *Romulus*. Celui d'*Augustus* fut préféré; il signifie vénérable, et même quelque chose de plus, qui répond au grec *sebastos*. Il est bien plaisant de voir aujourd'hui quelles gens prennent le titre de vénérables.

Il paraît pourtant qu'Octave avait déjà osé s'arroger le surnom d'Auguste à son premier consulat, qu'il se fit donner à l'âge de vingt ans contre toutes les lois, ou plutôt qu'Agrippa et les légions lui firent donner. Ce fut cet Agrippa qui fit sa fortune; mais Octave sut ensuite la conserver et l'accroître.

(29) *Et puisse Rome un jour apprendre à nous aimer.*

Il est constant que ce fut à la fin le but d'Octave, après tant de crimes. Il vécut assez long-temps pour que la génération qu'il vit naître oubliât presque les malheurs de ses pères. Il y eut toujours des cœurs romains qui détestèrent la tyrannie, non-seulement sous lui, mais sous ses successeurs : on regretta la république, mais on ne put la rétablir; les empereurs avaient l'argent et les troupes. Ces troupes enfin furent les maîtresses de l'État; car les tyrans ne peuvent se maintenir que par les soldats; tôt ou tard les soldats connaissent leurs forces; ils assassinent le maître qui les paie, et vendent l'empire à d'autres. Cette Rome si superbe, si amoureuse de la liberté, fut gouvernée comme Alger; elle n'eut pas même l'honneur de l'être comme Constantinople, où du moins la race des Ottomans est respectée. L'empire romain eut très rarement trois empereurs de suite de la même famille depuis Néron. Rome n'eut jamais d'autre consolation que celle de voir les empereurs égorgés par les soldats. Saccagée enfin plusieurs fois par les barbares, elle est réduite à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Je finirai par remarquer ici que l'entreprise désespérée que le poëte attribue à Sextus Pompée et à Fulvie est un trait de furieux qui veulent se venger à quelque prix que ce soit, sûrs de perdre la vie en se vengeant; car si l'auteur leur donne quelque espérance de pouvoir faire déclarer les soldats en leur faveur, c'est plutôt une illusion qu'une espérance. Mais enfin ce n'est pas un trait d'ingratitude lâche comme la conspiration de Cinna. Fulvie est criminelle, mais le jeune Pompée ne l'est pas. Il est proscrit, on lui enlève sa femme; il se résout à mourir, pourvu qu'il punisse le tyran et le ravisseur : Auguste fait ici une belle action en le laissant aller comme un brave ennemi qu'il veut combattre les armes à la main. Cette générosité même est préparée dans la pièce par les remords qu'Octave éprouve dès le premier acte. Mais assurément cette magnanimité n'était pas alors dans le caractère d'Octave: le poëte lui fait ici un honneur qu'il ne méritait pas.

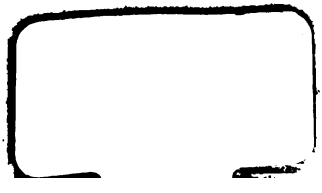
Le rôle qu'on fait jouer à Antoine est peu de chose, quoique assez conforme à son caractère; il n'agit point dans la pièce, il y est sans passion; c'est une figure dans l'ombre, qui ne sert, à mon avis, qu'à faire sortir le personnage d'Octave. Je pense que c'est pour cette raison que le manuscrit porte seulement pour titre : *Octave et le jeune Pompée*, et non pas *le Triumvirat* : mais j'y ai ajouté ce nouveau titre, comme je le dis dans ma préface, parce que les Triumvirs étaient dans l'île, et que les proscriptions furent ordonnées par eux.

J'aurais beaucoup de choses à dire sur le caractère barbare des Romains, depuis Sylla jusqu'à la bataille d'Actium, et sur leur bassesse, après qu'Auguste les eut assujettis. Ce contraste est bien frappant; on vit des tigres changés en chiens de chasse qui lèchent les pieds de leurs maîtres.

On prétend que Caligula désigna consul un cheval de son écurie; que Domitien consulta les sénateurs sur la sauce d'un turbot; et il est certain que le sénat romain rendit en faveur de Pallas, affranchi de Claude, un décret qu'à peine on eût porté, du temps de la république, en faveur de Paul Émile et des Scipions.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

TANCRÈDE. . . . . Pag. 1
Épître dédicatoire. 3
Variantes. 90
Notes. 93
LE DROIT DU SEIGNEUR. 97
Variantes. 177
OLIMPIE. 213
Notes. 293
LE TRIUMVIRAT. 305
Avertissement. 307
Préface. 308
Variantes. 384
Notes. 406